# GUISE ET RIOM.

II.

CORBEIL, — IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.

# GUISE ET RIOM

PAR

PAUL DE MUSSET.

2



PARIS.

DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

88, PALAIS ROYAL.

—

1840.

# I

Débuts heureux d'un petit gentilhomme, sous les mauvais auspices de la modestie et de la timidité. — Les vaisseaux brûlés.

En 1717, sous la régence du duc d'Orléans, un petit gentilhomme arriva un soir dans la capitale, par le *carrosse de voiture* de l'Auvergne. Il avait mis douze grands jours à faire le chemin de Clermont à Paris. Ses bagages ne pesaient pas en tout trente

livres ; mais s'il était pauvre et inconnu, ce gentilhomme avait en dédommagement la jeunesse et la santé, qui sont deux précieux avantages. Sans être un beau cavalier, il avait encore des yeux qui parlaient, la bouche ornée de dents fort blanches, et, s'il eût été vêtu dans le goût de la cour, on eût fait sans doute plus d'attention à ses jambes, qui étaient bien tournées. Il s'appelait le chevalier de Riom, et était petit-neveu du célèbre duc de Lauzun.

En débarquant au faubourg Saint-Denis, notre jeune homme tira de sa poche quinze écus dont il ne lui resta plus que trois pièces quand il eut payé son voyage, et il prit un carrosse de place pour se faire mener à Passy, hors les barrières, où demeurait son oncle.

Le duc de Lauzun, qui avait quatre-

vingt-cinq ans, s'était depuis long-temps retiré du monde, et ne paraissait plus à la cour que fort rarement. Il avait acheté une fort belle maison aux confins de la forêt de Boulogne, pour respirer un air meilleur, et menait la vie la plus paisible du monde, ne s'occupant des affaires qu'en spectateur, et lançant du fond de sa solitude quelques bons mots malicieux que ses amis portaient de temps à autre jusqu'au Palais-Royal. Il ne voyait guère que MM. de Grammont, qui étaient ses cousins, et MM. de Lorge et de Duras, les parens de sa femme. Pour ces trois ou quatre personnes, il tenait une table somptueuse et faisait éclairer son salon comme aux jours de fête, car il était d'humeur magnifique. On attendait M. de Riom à l'hôtel de Lauzun ; il y trouva une grande

chambre préparée pour le recevoir, et, vers dix heures du soir, la compagnie s'étant retirée, son oncle le fit avertir qu'il pouvait descendre dans ses habits de voyage. Le vieux duc, quoique fort bon parent, avait toujours été trop occupé de sa propre fortune pour songer beaucoup à celle de sa famille; cependant, depuis qu'il vivait en *trappiste*, selon son expression, il aimait assez à voir ses petits-neveux et leur donnait généreusement par avance sur sa succession. Le jeune Biron était celui qu'il préférait ; mais il ne tenait qu'à M. de Riom de se faire prendre aussi en amitié.

Notre chevalier, qui venait à Paris pour chercher fortune, avait une vénération extrême pour son grand-oncle, dont les aventures et le mariage avec Mademoi-

selle avaient étonné l'Europe entière. M. de Riom n'avait pas assez de vanité pour se mettre dans l'esprit que le Ciel dût lui accorder une destinée éclatante, et si quelqu'un lui eût donné garantie qu'il vivrait dans une douce médiocrité, il s'en fût contenté sans rien prétendre davantage.

Le vieux duc, ayant embrassé son neveu, l'examina des pieds à la tête par un regard vif, et lui demanda comment allaient ses affaires, car il le voyait en équipage assez mince.

— Mes affaires ne sont pas belles, dit le jeune homme : mon père a dissipé son bien.

— Il en a donc dissipé beaucoup, répondit M. de Lauzun, car ma sœur lui avait laissé un gros héritage. Vous avez eu mauvaise chance, mon ami ; c'est une

chose difficile que d'arriver en haut des degrés lorsqu'on commence par la première marche.

— Je n'aspire pas à monter bien haut, monsieur le duc ; un petit emploi ou une compagnie dans l'armée, voilà tout ce qu'il me faudrait.

La pauvreté accompagnée de résignation inspirait à M. de Lauzun une pitié profonde. Il regarda son neveu avec un air de bienveillance que sa figure n'avait pas souvent, et il reprit d'un ton affectueux :

— Si vous étiez dans une position honnêtement bonne, je vous conseillerais de vous en contenter. L'ambition ne procure pas autant de joies que de soucis ; mais une fois qu'il vous faut tirer la fortune par sa robe, demandez-lui beaucoup. On se donne autant de peines pour lui arracher une ba-

gatelle que pour obtenir ses dernières faveurs. N'oubliez point que c'est une femme, et qu'avec le beau sexe on doit vouloir tout ou rien. Quel caractère avez-vous, mon ami ?

Le chevalier demeura un peu interdit à cette brusque question, et comme il baissait les yeux sans trop savoir que repondre :

— Est-ce que vous seriez timide ? ajouta le vieux duc : cela ne vaut rien. Défaites-vous de la modestie et de la timidité. On ne persuade à personne qu'on a du mérite si on n'en est pas assuré soi-même. Quand vous serez sur le terrain de la cour, mettez-vous dans la tête que vous valez mieux que les gens à qui vous avez affaire. Vous commettrez des fautes, comme tout le monde. L'occasion de parvenir s'offrira, et vous la laisserez échapper d'abord ; mais un beau

jour vous la saisirez. Montrez-vous civil et fier en même temps, implacable pour qui vous livrera la guerre. Dans les cours, il vaut mieux être craint qu'aimé. Ne souffrez donc des hommes aucune attaque, et comportez-vous comme si vous étiez amoureux de toutes les femmes. Laissez le reste au hasard.

— Si j'étais capable, dit M. de Riom, de mettre en pratique tout cela, j'en saurais aussi long que vous, monsieur le duc.

Le vieux seigneur se mit à rire.

— Il est vrai que je vous en dis beaucoup pour le premier jour; mais nous y reviendrons. Demain, je vous conduirai moi-même chez madame de Mouchy, qui vous présentera au Luxembourg. La duchesse de Berry est entourée d'un essaim

de femmes. Ce n'est pas pour rien qu'on a vingt ans. Vous tâcherez de voltiger autour de ces fleurs le mieux que vous pourrez, et nous verrons après comment les choses tourneront.

Le lendemain, notre gentilhomme mit, dès le matin, son plus bel habit qui n'était pas fort brillant ; mais le chevalier avait naturellement assez bon air, et son oncle trouva sa toilette convenable pour un garçon qui débute. On monta dans un riche carrosse à six chevaux et on traversa la ville pour gagner le palais du Luxembourg. Chemin faisant, le vieux duc s'aperçut que le jeune homme avait de l'émotion, et que, pour peu de chose, il s'allait déconcerter.

— La première fois, dit M. de Lauzun avec intention, qu'on me conduisit chez

la duchesse de Valentinois, je me sentais près de perdre la tramontane et je n'avais pas si bonne contenance que vous. Je me fis un raisonnement qui me rendit mon sang-froid : n'ayant point l'habitude de voir la bonne compagnie, me disais-je, il est impossible que j'en devine les usages et que je ne commette point quelque petite faute. Prenons-en donc bravement notre parti, et sans attendre qu'on se moque de nous, soyons le premier à en rire.

— Eh bien ! mon oncle, demanda M. de Riom, vous est-il échappé quelque gaucherie dans votre visite?

— Non, mon ami, parce que j'imaginai encore un raisonnement meilleur: — Cette duchesse dont le seul nom m'effraie, me suis-je dit, ce sera peut-être moi qui lui ferai peur dans trois mois, lorsque je la

connaîtrai mieux. Cette idée me rassura. Vous pouvez hardiment penser la même chose sur toutes les dames du Luxembourg.

— Je ne vous promets pas de faire aussi bonne mine que vous, mon oncle.

— Ne craignez rien : je serai là pour vous secourir.

En arrivant au château, M. de Lauzun s'appuya sur le bras de son neveu et le conduisit à l'appartement de la première dame d'honneur. Madame de Mouchy était une personne d'environ trente ans qui prenait assez de soin de sa réputation, à cause de son emploi, mais qui donnait dans la galanterie comme les autres beautés de la régence. Elle était petite, avec des formes rondes et une figure douce ; sous un air innocent, elle cachait de l'ambition et

de l'intrigue. Lorsqu'on lui annonça M. de Lauzun, elle se leva et courut au-devant de lui jusqu'au bout du tapis.

— Bon Dieu! dit-elle, vous ici, monsieur le duc! on assure que vous ne quittez jamais votre retraite que pour faire quelque malice.

— Ce n'est pas ce qui m'amène aujourd'hui, adame, répondit Lauzun, car je viens vous demander un service. Voici un petit-fils de ma sœur que je vous présente, et qui ne connaît ame qui vive dans Paris. Il s'appelle Riom; il a vingt ans, Madame; il arrive de son village, et il est simple comme un agneau.

— Il n'a pas de votre sang dans les veines, si vous dites vrai.

— Oui-dà! je suis donc un vieux loup?

— Je ne dis pas cela; mais ce n'est point pour votre simplicité que vous êtes connu.

— Mon neveu ne me ressemble pas en effet, car vous voyez que le pauvre garçon ne peut pas encore regarder une belle personne sans rougir.

— Je l'en estime fort. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne prennent, au contraire, que des façons à faire rougir les femmes. Je m'intéresse à M. votre neveu à cause de son honnête candeur. Que pourrions-nous demander pour lui?

— Je ne sais trop ce dont il est capable. Je ne vous le donne pas pour habile à faire sa cour aux dames.

— Nous avons une place de second secrétaire qui se trouvera bientôt vacante. La princesse a permis au jeune d'Uxelles d'acheter une compagnie. Si M. de Riom

désire cet emploi, nous tâcherons de le lui procurer.

— Un emploi de confiance auprès de son altesse royale! s'écria Riom; je ne sais vraiment pas si je suis en état de le remplir.

— La peste soit de votre modestie! dit M. de Lauzun. Il s'agit bien de savoir si vous serez ou non un bon secrétaire!

— Laissez, laissez-lui sa modestie, reprit madame de Mouchy. On ne l'en défera que trop vite.

— Monsieur, ajouta la duchesse, n'écoutez point M. de Lauzun; il vous donnerait mauvaise opinion de nous en vous querellant sur vos qualités. Votre modestie vous servira. Je vais employer aujourd'hui tout mon crédit sur la princesse | pour qu'elle vous prenne dans sa maison.

Le chevalier tourna ses remercîmens avec assez d'aisance pour contenter son oncle, et, lorsqu'ils prirent congé tous deux, la duchesse offrit sa main à M. de Lauzun. Au moment de porter cette main à ses lèvres, le vieux seigneur s'arrêta :

— Ce serait dommage, dit-il, de poser sur une peau aussi fraîche une bouche de quatre-vingts ans. Souffrez, Madame, que je cède ce plaisir à mon petit-neveu.

Le jeune homme prit la main de la duchesse et l'embrassa le mieux du monde. En remontant dans son carrosse, M. de Lauzun dit avec cet air tranquille des hommes que rien n'étonne :

— Mon neveu, une maîtresse vous donnera l'entre-gens qui vous manque, mieux que mes conseils ne le pourraient faire. La duchesse est justement ce qu'il vous faut.

— La duchesse ! répéta Riom.

— Eh! sans doute, reprit le vieux duc. N'avez-vous pas vu le feu lui monter aux joues quand vous avez pris sa main? A quoi donc pensez-vous auprès des dames ?

— Mais, mon oncle, je ne puis croire...

— Pardieu! je ne suis pas en peine de vous. Il est clair que vous allez faire cent façons pour accepter ce qu'elle veut vous donner. Je vous en avertis, Monsieur, il ne tient qu'à vous d'être son amant. Tâchez, je vous prie, de ne point perdre le temps en simagrées.

Le chevalier baissa la tête sans oser répondre. Après un moment de silence, le duc reprit :

— Vous venez dans une belle saison, mon neveu, à une époque de plaisirs où tout sourit à la jeunesse, dans la plus bril-

lante cour de l'Europe et la plus galante. Heureux sont ceux qui ont vingt ans aujourd'hui! La vieillesse chagrine du feu roi et la dévotion colérique de la Maintenon avaient long-temps rabattu les joies. A présent, les amours et la folie ont la bride sur le cou. Cela ne durera pas toujours; comprenez donc votre bonheur. Si j'avais votre âge, mon neveu, je gagerais de faire ma fortune quatre fois dans une semaine; ayez donc au moins assez d'esprit pour faire la vôtre une bonne fois en votre vie.

Vers neuf heures du soir, un laquais apporta un billet de madame de Mouchy pour le duc de Lauzun :

« Si vous n'avez pas besoin de M. de Riom ce soir, lui disait la duchesse, envoyez-le

souper chez moi. Il y trouvera quelques personnes qu'il lui sera utile de connaître, et qui ne savent point mauvais gré à un jeune homme d'avoir de la modestie. »

— Vous voyez que les chemins s'ouvrent devant vous, dit M. de Lauzun: vous n'avez qu'à marcher droit. Il y a cinquante ans, je vous aurais donné un mois pour plaire à une dame : aujourd'hui c'est assez d'une soirée.

M. de Lauzun prêta un carrosse à son neveu et donna l'ordre à ses gens de revenir quand ils l'auraient mené au Luxembourg.

— Mais, dit le jeune homme, il me faudrait au moins un valet de pied au sortir du palais.

— C'est inutile; vous ne rentrerez que

demain après le soleil levé. Vous ferez par à la duchesse de votre embarras, lorsque la compagnie sera partie. Vous m'entendez?

— En vérité, mon oncle, vous me brûlez mes vaisseaux.

— C'est cela même.

— Eh bien ! à la grace de Dieu !e t que l'étoile des Lauzun me conduise!

— Le voilà lancé ! dit le duc, tandis que les vitres de l'hôtel résonnaient encore au bruit du carrosse qui emportait son neveu; le voilà lancé! Qu'il réussisse ou non, demain il aura la tête prise. S'il fût demeuré chez moi sans occupation, il n'eût pas manqué de s'amouracher de ma femme.

On croira peut-être difficilement que ce vieux courtisan fût jaloux; il veillait pourtant de fort près sur madame de Lauzun. S'il n'a pas été enrégimenté dans la con-

frérie des maris de la régence, ce n'est pas à ses précautions extrêmes qu'il le dut, mais à la vertu de sa femme, qui avait des goûts simples et ne voyait point le monde.

Le chevalier ne rentra chez son oncle que le lendemain à l'heure du déjeuner. Il avait un maintien fort grave et ne disait mot du souper de la veille. Le duc pensa que M. de Riom n'osait point parler en présence de madame de Lauzun. Lorsqu'il se trouva seul avec son neveu, il lui demanda ce qui était arrivé.

— Monsieur, répondit le chevalier, je vous supplie de ne pas m'adresser de questions.

— Ah! vous êtes discret! reprit Lauzun; je vous approuve. Vous me direz bien cependant si madame de Mouchy est à votre goût?

— C'est la plus aimable personne que j'aie jamais rencontrée.

— Fort bien, mon neveu. A Dieu ne plaise que je vous dise le contraire ! Il faut avoir bonne opinion de sa maîtresse. Je vois que vous obtiendrez la place de secrétaire.

— Je serai présenté tantôt à la duchesse de Berry, et, si elle m'agrée, on me donnera le logement au Luxembourg.

— Bon cela ! Il n'y a que les femmes pour mener les affaires grand train. Vous avez le pied dans l'étrier ; à présent, tâchez que la monture aille loin, et consultez-moi si vous tombez dans quelque passe difficile.

# II

Quand une princesse s'avise d'être bonne, elle s'en acquitte bien. — Petits succès qui font de grandes jalousies.

La duchesse de Berry, fille aînée du régent, était la première et la plus hautaine princesse qui fût alors. Elle avait une beauté qui inspirait le respect. Les riches parures donnaient à sa personne un éclat particuler qui dénotait un sang royal. On retrou-

vait en elle, au premier regard, les traits bien connus de la maison de Bourbon, mais dans les plus agréables proportions qu'on leur eût jamais vues. Elle avait de plus une éloquence pleine de charme, et disait sans recherche, sans étude, avec des tours qui, pour être du langage de conversation, n'avaient pas moins de noblesse et de logique. Aujourd'hui que ce temps est loin de nous, on peut se convaincre que les défauts de la duchesse de Berry lui venaient des mœurs de son époque plutôt que de la nature. Elle ne vivait pas fort sagement et faisait trop parade de la philosophie; mais ne suivait-elle pas en cela l'exemple de tout le monde, et doit-on s'étonner qu'une princesse jeune, belle, veuve à vingt ans, et abandonnée à elle-même, se soit mal dirigée au milieu de la

corruption et des mauvais conseils ? Suivant nous, on ne saurait lui faire son procès sans accuser toute la cour avec elle. La duchesse de Berry était généreuse jusqu'à la prodigalité, obstinément attachée à ses amis, sans rien vouloir entendre de ce qu'on lui disait contre eux, et incrédule à la plus évidente ingratitude; ceux qui l'en ont blâmée n'ont pas rendu justice à un très-noble et très-louable sentiment. Telles étaient ses qualités, et nous les croyons fort estimables. Son défaut le plus grave était une hauteur si extrême, qu'elle voulait se faire honorer plus qu'une reine, et qu'elle n'avait pas assez de respect pour sa mère qui était fille naturelle du feu roi. Quant à ses galanteries, à ses impiétés de langage, au tort qu'elle eut de se mêler quelquefois aux *rouées* et à leurs débauches, ce sont, il est

vrai, de déplorables erreurs ; mais, nous le répétons, elles ne lui appartiennent pas en propre, et d'ailleurs elle n'y tomba plus dans les dernières années de sa courte existence. Nous n'aurons donc pas à nous en occuper.

Le duc de Saint-Simon, qui détestait cette princesse, en parle dans des termes abominables. Il l'accuse de mépris pour le duc d'Orléans, son père, et ne recule pas devant les imputations les plus odieuses ; mais il faut se défier de ces esprits pleins d'aigreur, qui ont écrit leurs mémoires au milieu des intrigues, des jalousies et des haines, en trempant chaque soir la plume dans leur propre fiel. Plus ils montrent de talent, plus on doit être circonspect avec eux, car, une fois un siècle écoulé, ce ne sont point les mémoires exacts qui demeu-

rent aux mains du public; ce sont au contraire les plus remplis de médisance et de scandale. Nous avons même un motif sérieux de nous tenir en garde contre M. de Saint-Simon. La duchesse sa femme était à la fille du régent, et comme elle n'eut jamais sur la princesse aucun crédit, tandis que madame de Mouchy avait pris un empire absolu, il est certain que Saint-Simon, dans l'humeur qu'on lui connaît, ne le devait pardonner ni à madame de Mouchy ni à la princesse. De là vient, sans doute, ce terrible crayon dont il charge à grands traits les esquisses de ces deux personnes.

Mariée presque enfant au duc de Berry, petit-fils de Lous XIV, cette princesse s'était trouvée veuve au momeut où une étrange mortalité tomba subitement sur la famille royale. Le régent aimait sa

fille avec passion, et s'amusait de lui voir de la hauteur et des caprices. Il lui laissa prendre l'habitude de ne rien estimer au dessus d'elle. Ce fut à tel point, qu'elle reçut un jour la visite d'un ambassadeur, son fauteuil étant sur un trône de trois degrés, ce qui faillit brouiller la France avec la seigneurie de Venise.

L'un des plus grands reproches qu'on ait adressés à la duchesse de Berry, c'est d'avoir été, dans un jour de gaîté, juqu'à s'enivrer à la table de son père. Le feu roi Louis XIV et la Maintenon ne lui pardonnèrent jamais cette folie, dont tout Versailles s'est ému. Nous ne voyons pas que ce soit un cas pendable, et ceux qui en ont le plus crié l'eussent trouvé fort bon peu d'années après, quand les débauches furent à la mode. Saint-Simon

parle encore d'aveux énormes que la princesse aurait faits à la duchesse sa femme dans le tête-à-tête : de cela nous ne tenons aucun compte, la source en étant suspecte pour les raisons que nous avons dites plus haut. Le même écrivain se donne beaucoup de peine afin de prouver que ce fut un crime à la fille du régent d'avoir eu, pendant la durée de son veuvage, deux amans dont un est devenu son mari. Nous trouvons au contraire que, pour un temps de dissipation et de galanterie, ce n'est point une chose outrée.

A l'époque dont nous avons à parler, la duchesse de Berry était au plus fort de son éclat, pour le crédit, la richesse et la beauté. Le duc d'Orléans lui avait donné le château du Luxembourg, et ajoutait à ses revenus une pension 400,000

livres. Elle avait une compagnie de gardes du corps, une maison montée royalement et entretenue avec magnificence. On lui faisait une aussi grosse cour et aussi assidue qu'au régent, car elle avait sur son père un empire absolu dont on ne voit pas qu'elle ait fort abusé. Elle ne se mêlait guère des affaires de l'État; mais son effroyable ambition, que M. de Saint-Simon a démasquée, visait à obtenir un dais dans ses loges à la comédie, avec quatre de ses gardes sur le théâtre, un fauteuil élevé, un tapis, ou quelque autre bénéfice d'étiquette, et pour ces abominations il paraît qu'on ne saurait employer des mots trop durs ni faire trop de gros yeux. Toutes ces horreurs ont poussé le tempérament de M. de Saint-Simon au bilieux, et l'ont mis en tel état, qu'on a dit de sa figure qu'elle

ressemblait à une *omelette dans laquelle étaient deux charbons ardens.* Lui qui traçait de si énergiques portraits, et si méchans, a oublié de se regarder au miroir pour nous faire cette esquisse de lui-même. L'estimable duc en voulait beaucoup à la princesse d'aller dans la ville aussi accompagnée qu'une reine, avec les flûtes et les cimbales en tête de son escorte; mais nous qui sommes plus indulgens en ce qui touche à l'étiquette, nous en concluons que la princesse aimait la musique.

Ce fut un matin du mois d'août 1717 que M. de Riom fit son entrée au Luxembourg, conduit par madame de Mouchy. La duchesse de Berry mangeait des crêmes à la glace avec ses femmes, et attendait que la chaleur fût diminuée pour aller à la promenade.

Il n'y avait dans les petits appartemens que deux hommes, le marquis de La Rochefoucauld, qui était capitaine des gardes, et M. de Lahaye, qui passait pour être l'amant de la princesse. Madame de Mouchy avait obtenu que la présentation se fît à cette heure pour ménager la timidité du jeune homme, qui craignait les regards d'une trop nombreuse compagnie. La princesse s'était imaginé là-dessus que Riom lui paraîtrait fort gauche : elle voulait s'amuser un peu de son trouble. Notre gentilhomme, qui avait sa leçon faite, se tira bien des complimens ; il ne s'embarrassa pas dans ses phrases, salua de bonne grace et n'oublia point le mot de flatterie sur les charmes de son altesse.

Il n'est pas rare, lorsqu'on revient d'une prévention mauvaise, qu'on se jette dans

l'extrême opposé; la princesse trouva que Riom avait de bonnes façons et une figure passable. Elle le regarda d'un air qui eût fait réfléchir Lauzun, s'il eût été présent.

— Monsieur le chevalier, dit-elle, n'aimeriez-vous pas mieux un emploi d'épée dans ma maison, plutôt qu'une place de secrétaire ?

— Je prendrai ce que Votre Altesse voudra bien me donner ; mais, si elle me laisse à choisir, je lui demanderai ce qui me tiendra le plus près de sa personne et le plus souvent à ses ordres.

— Voilà qui est bien répondre. Pour ne pas vous tromper, je vous dirai que je n'écris guère de lettres et que mes secrétaires n'ont pas fort à s'occuper. Vous me verriez plus souvent si vous étiez parmi mes gardes.

— Vos gardes ! dit M. de Lahaye, hors le capitaine et le lieutenant, il me semble qu'ils ne vous voient que de bien loin.

— C'est la vérité ; vous m'y faites penser. Il faudra donc que M. de Riom soit lieutenant de la compagnie, puisque je viens de m'engager avec lui.

— Lieutenant ! s'écria M. de Lahaye ; et moi, me mettrez-vous à la porte ?

— Je vous trouverai un autre emploi.

— A moins que vous ne me fassiez capitaine...

— Et moi, donc ? dit le marquis de La Rochefoucauld.

La princesse se mit à rire.

— Ne craignez rien, Messieurs, reprit-elle ; vous savez que je n'ai pas coutume de changer ma maison sans que tout le monde y gagne.

— Il faudrait au moins, dit M. de Lahaye, que monsieur connût les armes et le cheval.

— Ce n'est pas là ce qui m'arrêtera, répondit le chevalier.

M. de La Rochefoucauld fit la grimace, et M. de Lahaye prit une mine sombre.

Dans une heure, dit son altesse, nous irons visiter le château de la Muette, que je veux acheter. M. de Riom nous accompagnera, et pour que je voie moi-même s'il est bon cavalier, il se tiendra auprès de la portière.

— Excusez-moi, dit le capitaine des gardes, mais la portière de droite m'appartient.

— Et à moi celle de gauche, dit Lahaye.

— Vous monterez tous deux dans les carrosses. M. de Riom a-t-il des chevaux?

— Les écuries de M. de Lauzun sont à ma disposition.

— Eh bien! préparez-vous à partir dans une heure.

Riom envoya aussitôt chez son oncle qui lui prêta un excellent cheval de selle. Notre petit gentilhomme savait son métier et le fit voir d'une manière à désespérer les jaloux. A peine le cortége de la princesse eut-il gagné les bords de la rivière, que le soleil, qui donnait sur la portière, incommoda son altesse. M. de Lahaye opina pour qu'on baissât le store; mais Riom comprit le danger : il maintint son cheval auprès du carrosse en faisant en sorte que son ombre couvrît l'endroit où frappait le soleil, et cette manœuvre fut regardée comme une habileté profonde en matière d'équitation.

La duchesse de Berry n'avait pas cou-

tume de se contraindre en rien ; elle admira l'adresse du nouveau venu, sans prendre garde au dépit de M. de Lahaye. En visitant le château de la Muette, le marquis de La Rochefoucauld donna le bras à la princesse, mais elle tournait incessamment la tête vers Riom et ne parlait qu'à lui. L'envie et la colère ne faisaient que rendre les autres plus maussades ; ils furent éclipsés entièrement. Ce n'était pas que le chevalier fût de ces esprits qui prennent le dé plus souvent qu'à leur tour ; mais une fois qu'on lui donnait le champ libre, et qu'il n'avait point de concurrens, il parlait volontiers et d'un ton où l'on sentait la douceur de caractère et la bonté de cœur. Son altesse trouvait un plaisir particulier à lui faire conter comment il avait passé le temps de sa petite jeunesse, au

milieu d'une famille nombreuse et dans sa province d'Auvergne. De retour au Luxembourg, la princesse fit donner à Riom un logement provisoire, et lui promit que le lendemain elle aurait quelque bonne nouvelle à lui apprendre, lorsqu'il viendrait la saluer.

M. de Lahaye sentit bien que ce débutant pouvait devenir un rival dangereux. Il ne manqua pas d'objections à tout ce que proposait son altesse en faveur du chevalier. Ses méchantes intentions tournèrent contre lui-même, car il ne faisait qu'avertir des difficultés auxquelles, sans lui, on n'aurait pas songé. Ainsi, lorsque la princesse voulait que Riom entrât dans ses gardes, M. de Lahaye crut y mettre obstacle en disant que, pour cela, il fallait avoir un grade dans l'armée. La fille du régent

répondit aussitôt qu'elle demanderait au duc d'Orléans la permission d'acheter une compagnie et que le brevet de capitaine serait expédié à l'avance. Les jaloux n'osèrent plus rien dire, et tâchèrent de distraire la princesse en l'obligeant à tourner ses pensées sur d'autres sujets. C'était le plus prudent, et ils y réussirent pour tout le reste de cette journée.

Le régent venait très-souvent voir sa fille; il arriva le lendemain au Luxembourg et demeura près d'une heure avec elle. On ouvrit les portes après son départ, et M. de Riom parut des premiers pour faire sa cour.

— Je suis de parole, Monsieur, lui dit-on de loin. Ne sortez pas sans que nous causions ensemble.

Quand elle eut achevé d'écouter les da-

mes et les personnes de grande qualité, la princesse revint à notre gentilhomme. Lahaye, qui crevait de dépit, se mit en tiers dans la conversation.

— M. de Riom, dit son altesse, vous devez beaucoup à M. de Lahaye ; c'est lui qui m'a fait souvenir qu'un grade militaire était de nécessité pour entrer dans ma suite. J'ai parlé de vous ce matin à mon père. Vous pouvez acheter une compagnie de dragons à l'armée des Pyrénées.

— Cela ne vous coûtera que quarante mille livres, dit M. de Lahaye; cette bagatelle n'est pas faite pour arrêter un homme de votre sorte.

Riom, se voyant raillé sur son peu de fortune, pensa que dans la pareille circonstance son oncle Lauzun n'eût pas manqué de faire une verte réponse ; mais c'est une

imprudence que de vouloir jouer la méchanceté quand on est d'humeur débonnaire. Notre jeune homme leva les yeux sur la princesse, sans paraître écouter M. de Lahaye.

— Je suis pénétré de reconnaissance, dit-il, pour les bontés de Votre Altesse; seulement je crains de n'en pouvoir pas profiter. Il y aurait de ma part mauvaise honte ou vanité à vouloir me faire plus riche que je ne suis. Sauriez-vous, Madame, par un effort de la pensée, imaginer un instant ce que c'est qu'un gentilhomme qui n'a pas d'argent?

La princesse fut touchée de l'air simple de Riom et de la franchise de ses paroles.

— Monsieur, répondit-elle, on m'accuse d'obstination dans mes volontés; ce

n'est pas lorsqu'il s'agit d'une bonne action que j'irai me démentir. Tout en comprenant ce que c'est que la pauvreté, je sais aussi rendre justice aux cœurs délicats. Achetez toujours votre compagnie de dragons, l'argent nécessaire se trouvera.

— Pour moi, reprit Lahaye, je ne céderai point ma lieutenance des gardes, à moins que La Rochefoucauld ne me donne sa place, et il faudra qu'on me paie trente mille écus.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit la princesse avec impatience. Souvenez-vous, Monsieur, que vous n'étiez pas, l'an dernier, plus riche que M. de Riom, et songez aussi que je suis d'un sang à briser les obstacles qui voudraient m'arrêter.

M. de Lahaye avait gagné la faveur de

la duchesse de Berry par des dehors agréables et plus de gaîté que de mérite ; il n'avait ni la profondeur d'esprit ni la connaissance des femmes qu'il lui eût fallu pour dompter cette altière princesse. Il montra du moins assez de sens en ne s'opposant pas davantage à la fortune de Riom, et ne tâcha plus que de faire amitié avec celui qu'il ne pouvait écarter.

Notre gentilhomme reçut, au bout de trois jours, son brevet de capitaine des dragons. Quand on le vit au Luxembourg avec son uniforme, qui lui allait à merveille, et qu'on eut apprécié ses bonnes qualités, son empressement à rendre à chacun ce qu'il devait de respect ou de civilité, on trouva que la princesse avait fort bien fait de protéger un aussi aimable jeune homme et aussi peu ambitieux.

La modestie et les manières bienveillantes du chevalier n'excluaient aucunement l'envie de parvenir; cependant la tranquillité avec laquelle il attendait la fortune sans courir au devant n'était pas la mode ordinaire des courtisans, et M. de Lauzun lui-même eût peut-être été en peine de le guider par ce chemin. Riom y trouvait du moins l'avantage de ne faire ombrage à personne. Les plus rusés ne l'eurent pas observé une heure qu'ils le tinrent aussitôt pour incapable d'être un concurrent sérieux. M. de Lahaye seul avait suivi d'assez près son début pour s'en effrayer; mais il s'aperçut bientôt que Riom était l'amant de madame de Mouchy, et dès ce moment il crut n'avoir plus rien à craindre. La place de secrétaire avait été donnée à un autre, et l'on ne parlait plus de la lieu-

tenance des gardes. Les plaisirs et les grandeurs occupaient trop la princesse pour qu'elle eût beaucoup à dire à un petit gentilhomme dont l'emploi dans sa maison n'était point encore fixé. Deux semaines s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles M. de Riom voyait son étoile pâlir, lorsqu'un caprice du hasard vint tout à coup lui prêter secours.

[illegible]

# III

Un orage affreux, moins horrible que le désordre où il met la cour. — Un soulier perdu. — Grave question d'étiquette. — La poudre au jasmin. — Triomphe du chevalier de Riom. — Le zéphir de la faveur commence à souffler tout de bon.

Dans les bas jardins du palais du Luxembourg étaient les restes d'un couvent de chartreux que les moines n'habitaient plus, et qu'on n'avait point voulu démolir à cause des belles peintures qui ornaient les boiseries. Ces peintures étaient de Lesueur,

et la princesse eut un matin la fantaisie de les aller voir. Riom était de la promenade. On traversa les parterres et on entra dans un terrain abandonné; les herbes et les ravins creusés par les pluies rendaient l'abord des bâtimens mal commode pour les pieds mignons des dames. La princesse voulut triompher des difficultés, et en vint à bout résolument. Tandis qu'on regardait ces belles images qui représentaient l'histoire de saint Bruno, un orage éclata au dehors. La duchesse de Berry avait toujours eu grande peur du tonnerre et du diable; ses femmes ne pouvaient donc manquer d'en avoir encore plus d'effroi. La confusion se mit dans le troupeau : l'ordre des personnes, réglé par l'étiquette, se trouva bouleversé si horriblement, que les dames d'atours couraient dans une galerie,

les dames d'honneur dans une autre, et que la princesse, blottie au fond de la chapelle, n'avait pas auprès d'elle plus de vingt personnes. Les éclairs étaient accompagnés de cris lamentables ; les élémens dans leur furie pénétraient par les vitres brisées ; les robes de son altesse elles-mêmes en furent endommagées. Cependant l'orage s'apaisa bientôt et le tumulte avec lui. Chacun reprit son poste ; on s'amusa de l'aventure et on se remit en chemin pour rentrer au château. Mais la pluie avait converti les ravins en abîmes dangereux, et les terres en marécages ; on arriva enfin devant un si large ruisseau, qu'il fallut s'arrêter. La première dame qui tenta le passage s'enfonça dans l'eau jusqu'aux chevilles et y perdit un soulier. La princesse ne pouvait courir les mêmes risques, et, bien qu'elle prît la

chose gaîment, on ne prévoyait que trop qu'il en résulterait quelque gros rhume. On décida que son altesse devait franchir ce mauvais pas dans les bras d'un cavalier. Or, les précipices sont rares dans les cours; les maîtres des cérémonies n'avaient point prévu le cas où il faudrait faire traverser un torrent à une princesse du sang. M. de La Rochefoucault et M. de Mouchy étaient les premiers à qui l'honneur de porter son altesse appartenait sans contestation ; mais M. de Mouchy, empêché par un ventre considérable, avait assez de peine à se porter lui-même, et il se trouva que M. de La Rochefoucauld s'était poudré au jasmin, qui était une odeur désagréable à la princesse. M. de Lahaye se présenta ; déjà il s'apprêtait à prendre la duchesse de Berry dans ses bras, lorsque le premier écuyer

déclara qu'il avait le pas sur le lieutenant des gardes. Une discussion très-vive en résulta. Le premier écuyer avait le droit pour lui, et ne faisait point semblant de connaître les priviléges particuliers de M. de Lahaye. La querelle allait infailliblement s'envenimer, si la princesse n'y eût mis une fin en rejetant les deux prétendans; elle se tourna vers M. de Riom et lui posa un bras autour du cou :

— Allons, dit-elle, soyez le troisième larron de la fable; je ne puis pas attendre que ces messieurs se soient accommodés.

Le chevalier souleva la princesse comme s'il eût porté un enfant, et traversa l'abîme. Le terrain se trouva fort mauvais de l'autre côté du ruisseau, et, en cherchant un endroit convenable pour y déposer le précieux fardeau, Riom emporta son altesse jus-

qu'à la distance d'environ trente pas. Lahaye, dont la faveur commençait à baisser, ne put dissimuler sa jalousie ; il se hasarda jusqu'à dire insolemment que, s'il plaisait à la princesse de lui faire un passe-droit pour un hobereau de province, il ne le souffrirait point, et qu'on lui donnerait raison. Le chevalier, qui avait le beau jeu pour lui, n'eut garde de relever cette insulte, mais sa douceur n'allait point jusqu'à permettre qu'on lui manquât. Son premier soin, en arrivant au Luxembourg, fut d'envoyer ses seconds à M. de Lahaye pour demander une réparation ou le champ-clos. Il fut répondu qu'on se battrait à l'épée le lendemain dans les fossés de la Chartreuse.

Un duel ne se prépare jamais sans un peu de bruit. Madame de Mouchy eut vent

de cette affaire et courut en avertir la duchesse de Berry. Lorsque Lahaye parut, la princesse le prit à part, et les gens habiles remarquèrent de loin les signes certains d'une dispute. Les sourcils de son altesse étaient fort en mouvement; ses lèvres se retroussaient avec un air de hauteur et d'irritation. Une voix dont l'accent impérieux était bien connu prononça distinctement ces mots :

— Je n'ai point entendu me donner un tyran!

On ne sait pas ce que Lahaye répondit, mais il est clair que ce fut une impertinence, car la princesse le quitta tremblante de colère et demanda ses chevaux pour aller au Palais-Royal. Une heure après cette scène, Lahaye fut arrêté publiquement et conduit à la Bastille. Il n'y resta que peu

de jours ; de là, il partit pour le Danemarck, où le régent consentit à l'employer dans l'ambassade.

Tandis que cet évènement de conséquence mettait la cour en émoi, Riom était enfermé dans sa chambre avec une sentinelle à la porte. Vers onze heures du soir, M. de La Rochefoucauld vint lever les arrêts. Cet honorable marquis était un obséquieux personnage qui portait dans ses veines le pur sang de la vieille cour. Après avoir salué le prisonnier plus poliment que d'ordinaire, il lui dit d'un ton fort mystérieux :

— Monsieur le chevalier, n'admirez-vous point comme la vie est composée de bons et de mauvais jours ?

— J'y pensais dans l'instant, Monsieur le marquis.

— Ce qui est heureux pour les uns tourne à mal pour les autres, Monsieur.

— C'est la vérité, Monsieur.

— Ah! Monsieur, vous êtes dans une de ces journées parsemées de fleurs, tandis que moi je n'ai marché aujourd'hui que sur des épines.

— Vous serait-il arrivé quelque malheur? demanda Riom avec intérêt.

— Hélas! ne le savez-vous point? j'ignorais que la princesse eût de l'aversion pour le jasmin, et lorsque mon valet de chambre m'a poudré à ce parfum, il a du même coup ébranlé ma fortune et relevé la vôtre.

— J'espère, Monsieur le marquis, que vous ne serez pas de mes ennemis pour si peu de chose.

— Monsieur le chevalier, apprenez que

je ne me déclare jamais contre les gens en faveur.

— C'est bien de la générosité.

— Monsieur de Riom, je souhaite ardemment au contraire vivre avec vous dans les rapports les meilleurs.

— Ce m'est un honneur infini, Monsieur le marquis.

— Mais, depuis ce matin, je pense comme un philosophe aurait pu dire de belles choses sur ma mésaventure et votre succès, car vous avez occupé la princesse tout aujourd'hui, et c'est une justice : celui qui a porté son altesse ne doit plus demeurer obscur.

Riom lui-même, malgré son obligeance naturelle, ne put s'empêcher de sourire :

— Vous croyez donc, Monsieur, dit-il,

que je vais devenir l'un des soleils du Luxembourg?

— N'en doutez pas, Monsieur : j'ai l'ordre de vous conduire tout à l'heure au cabinet de toilette ; vous allez peut-être recevoir le brevet de lieutenant des gardes. Hé bien ! sans ce funeste jasmin, je faisais traverser le ruisseau à son altesse, et la faveur que vous avez méritée tombait sur moi seul ; je devenais l'ami, le confident de la duchesse de Berry, car elle n'eût pas manqué de réfléchir sur la gravité de la circonstance, et se serait dit : « Le mortel qui m'a soulevée dans ses bras doit vivre désormais plus familièrement avec moi. » Je présentais infailliblement à la princesse le rouge et les mouches; j'étais enfin son mentor, son conseiller.

— Espérons que l'occasion reviendra une autre fois.

— Que le ciel le veuille ainsi ! Du moins, Monsieur le chevalier, la nouvelle que je vous apporte est-elle assez agréable pour que celui de qui vous la recevez mérite un léger service ?

— Parlez, Monsieur le marquis ; je me mets entièrement à votre disposition.

— Si vous pouviez, en causant avec son altesse, glisser habilement que je suis inconsolable de ce damné jasmin ; que, dans l'excès de mon désespoir, j'ai maltraité mes gens et jeté mes perruques par la fenêtre, je vous en serais fort obligé.

— Je le ferai de tout mon cœur, si le tour de la conservation le permet.

— Vous pourriez hasarder ensuite de dire que vous m'avez vu poudré à la rose ?

— Cela ne me semble pas impossible ; mais vous comprenez que, dans votre intérêt, je dois éviter d'importuner la princesse.

— O ciel ! l'importuner ; vous avez raison. Mieux vaudrait un silence éternel, et je m'y condamnerais sans un soupir. A présent, Monsieur, nous pouvons partir.

M. de La Rochefoucauld conduisit Riom par les derrières jusqu'aux petits appartemens. Ils rencontrèrent dans un escalier le vieux marquis de Pons, chevalier d'honneur de la duchesse de Berry.

— Jeune homme, dit M. de Pons, l'occasion est belle, et la dame l'est encore davantage. A bon entendeur, salut !

Et il s'éloigna en ricanant. M. de Canillac, l'un des amis du régent, se présenta au détour d'un corridor.

— On parle de vous là-bas, chevalier, dit-il en passant. L'occasion est belle. Je vous l'achèterais bien dix mille écus.

— Il paraît que vous avez une bien belle occasion, dit M. de La Rochefoucauld.

Et il ouvrit la dernière porte.

Riom entra dans le cabinet de toilette. La princesse était seule devant son miroir :

— Monsieur, dit-elle, vous savez pourquoi je vous ai fait mettre aux arrêts ?

— Je m'en doute, Madame.

— Ce n'est pas que je sois fâchée contre vous. Il est convenu qu'on rend un mauvais service à un gentilhomme en l'empêchant de se battre; je ne vous demande donc aucune reconnaissance, mais je garde, à part moi, la pensée que je vous ai sauvé la vie, car M. de Lahaye passe pour fort habile à manier l'épée.

— Madame, la reconnaissance n'est une gêne que pour les cœurs lâches et méchans : je ne mérite point d'être rangé parmi ceux-là. Il n'est pas besoin que vous m'ayez sauvé la vie pour qu'elle vous appartienne. Je voudrais la passer entièrement auprès de Votre Altesse.

— Je crois à la sincérité de vos protestations. Je sais distinguer le véritable attachement de celui qui déguise l'ambition. Voulez-vous connaître le sûr moyen de vous élever? Cherchez dans votre cœur si ma personne, mon caractère et mon esprit vous inspirent quelque chose de plus que le respect dû à mon rang Vous travaillerez assez à votre fortune en me donnant le plaisir, si rare pour les princes, de voir que je suis aimée autrement que pour le profit qu'on en peut tirer. Ma maison est

composée de personnes de deux sortes : les unes de grande qualité avec des noms fameux, tels qu'il convient d'en avoir autour de soi quand on est veuve d'un fils de France et fille du régent; les autres, moins nobles, qui n'ajoutent point à mon éclat, mais que je choisis selon l'affection qu'elles me portent, et sur lesquelles je puis compter plus que sur les premières. C'est parmi celles-ci que je veux vous ranger, Monsieur de Riom, et il ne tiendra qu'à vous d'y occuper une bonne place.

— S'il ne faut qu'aimer Votre Altesse pour lui rendre ses services agréables, je n'ai plus rien à craindre : il n'y a nulle princesse de qui les bontés me fussent plus chères; mais si je pense combien vous êtes belle et généreuse, Madame, j'imagine que la concurrence doit être grande, et que

l'amour d'un pauvre gentilhomme est bien peu de chose au milieu de tout ce monde qui donnerait volontiers ses jours pour vous.

— Ne croyez point cela, Monsieur. Vous jugez peut-être des autres par vous-même. Les gens qui donneraient leurs jours pour nous ne sont pas communs. Je ne connais pas un nom que je pusse mettre sur mes tablettes.

— Mettez-y donc le mien, Madame, et que le moment où vous éprouverez mon dévoûment puisse venir bientôt!

Tout en discourant, la princesse avait ôté son rouge et ses colliers pour se préparer à sa toilette de nuit. Elle avait les épaules fort belles; ses bras, qui n'étaient plus surchargés de joyaux, paraissaient d'une blancheur si merveilleuse, que Riom en reçut dans les yeux. Son altesse se leva et

s'approcha de notre gentilhomme. Dans toute sa personne respirait cette grace éblouissante que donne aux femmes, et particulièrement aux princesses, la connaissance de leurs charmes et l'envie de plaire.

— Eh bien! dit-elle, vous serez le premier inscrit sur cette page blanche des amis qui mourraient volontiers pour moi. Vous voyez combien j'ai de confiance dans vos paroles. Monsieur de Riom, vous êtes lieutenant de mes gardes. Vous en aurez le brevet demain. Pour votre serment de fidélité, il suffit que vous baisiez ma main.

Le chevalier n'avait jamais soupçonné que tant de faveurs lui dussent tomber à la fois du ciel dans un instant si court. Il mit un genou en terre et posa ses lèvres tremblantes sur la main la plus blanche du

monde. Au milieu de son trouble, il retint cette main dans la sienne sans savoir ce qu'il faisait, et les expressions lui manquèrent tout à coup. Cette émotion ne causa point de peine à la princesse, car elle abaissa ses yeux sur lui avec un sourire si doux, qu'un homme plus vain eût pris cela pour de la tendresse.

Le cœur d'une femme est plein d'imprévu; nous ne saurions dire si la princesse ne sentait pas dans ce moment quelque chose approchant d'un caprice amoureux pour ce jeune homme qui lui baisait la main d'un air si pénétré. Nous ne saurions pas davantage décider lequel eût mieux valu, dans la circonstance, de la sagacité de M. de Lauzun ou de la candeur de son neveu. La princesse, satisfaite de l'empire qu'elle exerçait sur M. de Riom et

du désordre où elle le voyait, comprit sans doute, à ces signes, combien était grande la reconnaissance de notre gentilhomme. Afin de l'en récompenser gracieusement, elle lui abandonna sa main aussi long-temps qu'il voulut la garder, et poussa même la bonté jusqu'à presser légèrement la main du chevalier.

Son altesse serait peut-être allée plus avant encore dans les bienveillantes dispositions où elle était, si madame de Mouchy ne fût entrée subitement.

— Relevez-vous, dit la princesse d'un ton froid que Riom ne s'expliqua point. Je reçois votre serment de lieutenant de mes gardes. Montrez-vous fidèle et loyal gentilhomme. Entendez-vous avec M. de La Rochefoucauld pour votre service. Vous pouvez vous retirer, Monsieur.

Le chevalier fit un salut fort respectueux, et, comme il ne savait quel chemin prendre, madame de Mouchy le conduisit jusqu'à la porte. Au moment où il sortait, elle lui dit à l'oreille :

— Attendez-moi. Il faut que je vous parle.

Riom sentait au fond qu'il n'avait pas, dans cette conférence, navigué en pilote consommé. Il éprouvait aussi des remords, mais non point tels que le lecteur les imagine : il se reprochait d'avoir trouvé la princesse trop belle, étant l'amant d'une autre femme. Il arriva confus dans les antichambres, et quand madame de Mouchy vint le chercher, il baissa les yeux comme un coupable devant son juge. La duchesse le mena dans une galerie qui était encore éclairée, où ils se trouvèrent seuls.

— Avez-vous compris ce qui arrive? dit-elle avec un regard animé.

— C'est aisé à comprendre: la princesse me choisit pour lieutenant de ses gardes.

— Ce n'est point cela : sachez que si son altesse ne vous aime pas encore, il ne s'en faut guère.

— Bonté divine! le croyez-vous, vraiment?

— Il y a huit jours que je le soupçonne. Je l'ai reconnu à mille indices. La chose est évidente à présent.

— Duchesse, je n'irai pas vous abandonner par un lâche calcul. C'est vous que j'aime, et jamais...

— Arrêtez! s'écria madame de Mouchy. N'ajoutez pas un mot. On ne résiste point impunément à une aussi puissante volonté du destin ; il va vous élever au dessus de la

cour entière ou vous briser. Vous me perdez moi-même si vous hésitez un instant. Vous ne vous appartenez plus. Il faut rompre nos liens et en former de plus simples : je vous demande votre amitié seulement. Quand vous serez le maître au Luxembourg, souvenez-vous que c'est à moi que vous devez votre premier pas dans le monde. Je prévoyais tout à l'heure que vous alliez commettre une faute grave, et je suis venue à dessein troubler votre entretien avec la princesse. Sa mauvaise humeur tombera sur moi; mais je vous épargne un danger. Vous êtes averti. Demain, point de craintes ni de scrupules, et maintenant séparons-nous.

La duchesse fit une révérence à notre petit gentilhomme, comme s'il eût été un prince, et ajouta cérémonieusement :

— Au revoir, M. le chevalier. Je suis ravie d'avoir été la première à vous complimenter de votre heureuse fortune. Tenez-moi, je vous prie, pour une personne qui veut être de vos amis, et qui fait de vous tout l'état que vous méritez.

Riom demeura un moment confondu; puis il courut aux écuries, où il prit son cheval et traversa Paris à franc-étrier. Minuit sonnait comme il tirait le cordon de la clochette à l'hôtel de son oncle.

# IV

Conciliabule nocturne, où M. de Lauzun se met fort en frais de spéculation. — L'amitié des princes peut-elle s'acheter comme un emploi? — Le cabinet de toilette et le boudoir. — Combien il faut discourir et se tourmenter pour donner ce qu'on vous demande et pour accepter ce qu'on brûle de vous accorder.

M. de Lauzun, ayant cessé depuis longtemps de suivre la cour, avait réglé d'une façon méthodique l'emploi de ses journées. Il se couchait d'habitude au coup de minuit, et lorsqu'il vit entrer son neveu, il le

reçut de mauvaise humeur, persuadé que le chevalier venait le gêner pour quelque bagatelle.

— Voyons ça, dit-il, expliquez-moi en deux mots ce qui vous amène. Avez-vous besoin d'argent, d'une recommandation, ou d'un avis?

— Ce sont vos avis qu'il me faut, monsieur le duc. Je suis dans un grand embarras.

— Dites la chose sans ambages.

— Premièrement, mon oncle, madame de Mouchy ne veut plus de moi pour son amant.

— Elle vous congédie, pour parler clair. Vous en êtes blessé, c'est parfaitement juste ; mais ne montrez point de dépit. Retirez-vous de bonne grace, en galant homme, avec le sourire et le miel sur les lèvres. Vous n'êtes pas encore de taille à vous venger-

Plus tard, lorsque vous aurez les jambes fermes, je vous montrerai comment on pratique la vengeance contre une femme. Pour aujourd'hui, tenez-vous en repos, et allez dormir.

— Monsieur le duc, vous ne m'avez pas laissé le temps de vous tout dire. Je n'ai point envie de tirer vengeance; madame de Mouchy veut me quitter pourmon bien, par une générosité à laquelle je me fais conscience d'obéir.

— Au diable les circonlocutions! parlez donc catégoriquement.

— Mon oncle, vous m'allez trouver d'une fatuité bien étrange... Madame de Mouchy assure, et je ne l'aurais point imaginé de moi-même... cependant je l'ai cru remarquer aussi, à présent que j'y songe... la princesse, monsieur le duc, la princesse

m'a regardé avec de certains yeux... elle m'a pressé la main.

— La princesse vous aime ! s'écria Lauzun. Vertudieu ! dites-le donc ! la princesse vous aime !

M. de Lauzun fit le tour de la chambre dans une agitation incroyable. Il jeta son bonnet de nuit par terre, appela un laquais pour rallumer les bougies, demanda du feu, des viandes et du vin, car il était homme de robuste appétit, et tandis qu'on préparait ce qu'il lui fallait pour veiller, il murmurait entre ses dents :

— Mon neveu ! le petit-fils de ma sœur ! le sang des Caumont, des Lauzun !... La fille du duc d'Orléans ! Mademoiselle !.. le même palais du Luxembourg ! il y a là une prédestination. Est-ce que je vais me voir renaître ?

Les amours de M. de Lauzun avec la grande Mademoiselle ont fait tant de bruit que nous ne pensons pas devoir les rappeler au lecteur. Les lettres et mémoires du règne de Louis XIV ne parlent d'autre chose. Comme la duchesse de Berry, Mademoiselle avait habité le Luxembourg; comme cette princesse, elle avait été le plus riche parti de l'Europe, et recherchée par des souverains; toutes deux parentes du roi au même degré, toutes deux superbes, généreuses et fort encensées; assez disposées toutes deux à se croire au dessus des simples mortels. Il semblait que la fille du régent dût, comme celle de Gaston d'Orléans, donner bientôt au monde l'exemple remarquable d'un orgueil prodigieux s'abaissant au niveau d'un petit gentilhomme et fléchissant le genou devant la suprême

puissance de l'amour. On sait que M. de Lauzun était parvenu à épouser Mademoiselle malgré le roi, et qu'il avait payé cette hardiesse par dix ans de prison, suivis d'une réhabilitation éclatante. Toute cette affaire avait donné à sa vie l'air d'un roman où il ne manquait que la vraisemblance, selon l'expression de La Bruyère. A l'idée de voir son neveu courir, au bout de cinquante ans, la même fortune et monter par les mêmes moyens que lui à une égale élévation, Lauzun sentit, par un retour de jeunesse, son sang se réchauffer et sa cervelle en veine d'intrigues et de machinations.

Il s'arrêta en face de Riom, et lui pénétra du regard jusqu'au fond de l'ame.

— J'ai failli tout empêcher, reprit-il,

tout perdre en voulant combattre sa modestie.

Et, se couchant dans un vaste fauteuil, il reprit :

— Parlez, mon neveu, contez-moi votre aventure sans omettre les plus minunutieux détails. Parlez longuement, je vous prête attention cette fois.

Notre chevalier, enhardi par l'extrême intérêt que son oncle prenait à ses affaires, raconta amplement ses débuts au Luxembourg, le gracieux accueil qu'il avait reçu de la princesse, l'évènement de la Chartreuse et le désespoir de M. de La Rochefoucauld. A cet endroit de l'histoire, le vieux duc éclata de rire.

— Rien n'y manque, dit-il, c'est du Dangeau tout pur.

Il redoubla d'attention en apprenant le

renvoi de M. de Lahaye. Sa respiration était brève et ses yeux flamboyans, quand Riom en vint à dire son entrevue avec la princesse. Le récit achevé, Lauzun s'informa si le cabinet de toilette n'était point une telle pièce dont il fit la description; si les peintures n'en étaient point de telle sorte, avec une cheminée de telle forme.

— Je vois que vous le connaissez, répondit Riom.

— Ah! je le connais trop bien! c'est dans ce cabinet que Louise d'Orléans m'annonça l'opposition que le roi mettait à notre mariage. Mais n'y a-t-il pas une porte dérobée à l'endroit même où vous étiez à genoux baisant la main de la princesse?

— Je n'ai pas aperçu cette porte.

— Elle y est pourtant, j'en suis sûr.

Elle mène à quelque petit boudoir secret propre à cacher des amans.

— Vous me rappelez que son altesse regardait souvent de ce côté. La porte était sans doute voilée par une tenture, selon la mode d'à présent.

M. de Lauzun frappa ses mains l'une contre l'autre :

— Nous y voilà ! dit-il ; la princesse avait dessein de vous jeter dans ce boudoir en attendant que ses femmes fussent parties. Vous avez manqué l'occasion, mon neveu; par le diable! vous l'avez manquée! Cependant, du caractère dont vous êtes et de la manière dont commence cette intrigue, une faute n'est pas de si grave conséquence pour vous que pour un autre. Je me serais pendu de regrets, à votre place. La princesse aura de l'indulgence. Dans cette

partie d'échecs qu'elle engage avec vous, elle vous rend au moins une pièce. Elle ne demande qu'à se laisser battre. Une fois qu'on est aimé d'une altesse, on en a meilleur marché que d'une bourgeoise avec de la résolution. Ah! mon neveu, quand vous serez l'amant de celle-ci, je vous enseignerai une route que moi seul j'ai découverte, une route sûre qui mène son homme au faîte des honneurs, où vous vous tiendrez à jamais inexpugnable, radieux comme le soleil. M. le chevalier de Riom, mettons-nous à table, et cherchons, en soupant, comment vous pourriez réparer votre faute d'aujourd'hui.

Après avoir vidé quelques verres d'excellens vins, le vieux duc sentit son imagination s'échauffer et son ancienne gaîté revenir. Il inventa des plans d'attaque fort

profonds, mais impraticables pour son neveu.

— Que le Ciel confonde les machinations! dit-il enfin. Avec ma vieille habitude de creuser des mines et de m'envelopper de ténèbres, je ne suis bon qu'à vous nuire. Allons droit au but : la princesse est belle, fraîche et séduisante. Elle doit vous plaire.

— Elle m'éblouit, mon oncle ; ses yeux portent le trouble dans mes sens, et m'embrasent malgré moi.

— Laissez-lui bien voir ce trouble; ne quittez pas la princesse du regard en public. Soyez amoureux, c'est le moyen d'être aimé.

— Rien n'est plus facile : je l'aime à demi déjà. La difficulté, c'est de le déclarer.

— Il y a cela de bon avec les altesses, que le respect vous doit fermer la bouche, et que c'est à elles de parler les premières. Les usages de la cour ne vous l'indiquent-ils point? On invite une dame pour la danse, tandis qu'une princesse vous choisit. Remettons-nous donc à la duchesse de Berry du soin de se gouverner elle-même. Mais n'allez pas la décourager par trop de lenteur ou de timidité. Voici, selon la vraisemblance, comment on vous amènera au point de vous déclarer : on vous demandera si vous n'avez pas de l'amour pour quelqu'un ; on voudra connaître l'objet de vos pensées, et vous aurez à désigner cette troisième personne par des détours et des finesses aussi invisibles que des cathédrales. Cette tactique date du déluge. On vous fera dire comment la dame a le visage, la

taille et les cheveux, de quelle couleur sont ses yeux, et quelle est la première lettre de son nom. N'avouez jamais, en face, à la princesse que c'est elle, car elle feindrait d'être en colère; mais laissez-vous arracher les paroles une à une, comme à regret, et en tremblant de crainte. N'oubliez pas de paraître fort gêné par les gens qui vous entoureront, c'est le moyen d'obtenir le tête-à-tête; et puis, une fois que la princesse vous conduira dans ses appartemens, sous le prétexte de causer plus à l'aise, jurez sur le seuil de la porte de n'en plus sortir que vous ne soyez maître de la citadelle. Les évènemens tourneront peut-être de telle façon que ces avis ne puissent servir de rien; il ne vous en faut donc pas embarrasser la tête. Il existe des modes en toutes choses, même en amour, et l'u

sage d'aujourd'hui n'est point de perdre le temps en beaux discours. La princesse a pour vous un caprice; elle le satisfera sans aucun doute. C'est là que nous l'attendons. Revenez me consulter le lendemain de la victoire, et je vous apprendrai comment on subjugue une altesse.

M. de Lauzun demeura ainsi long-temps en conversation avec son neveu. Il fit ensuite donner une chambre à M. de Riom. Notre chevalier, prévoyant que la journée du lendemain serait de grande importance, quitta le lit avant le retour du soleil, et s'en alla au Luxembourg. Il était plongé fort avant dans ses méditations, lorsque M. de La Rochefoucauld vint l'interrompre. Le marquis levait les yeux au ciel et parlait d'un ton solennel comme un héros de tragédie.

— Chevalier, dit-il, je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. La fortune accourt à vous pendant votre sommeil. Combien il me faut de vertu pour ne point vous porter de jalousie! Avouez au moins que j'ai su deviner tout ce qui vous allait arriver.

— Il est vrai, répondit Riom : vous seul avez compris qu'un emploi me serait donné, aussitôt que vous m'avez vu nommé lieutenant des gardes.

— Voilà ce que c'est, mon jeune ami, que d'être formé à la vie des cours et d'avoir un coup d'œil sûr! Ce matin une nouvelle faveur vous est accordée.

— Une nouvelle faveur, Monsieur!

— C'est la plus précieuse, la plus digne d'envie. Ah! jeune homme, vous m'avez

de bien grandes obligations. Pourrez-vous jamais vous acquitter d'une pareille dette?

— Je n'en désespère pas. Parlez vite, s'il vous plaît.

— Apprenez que la princesse a besoin de deux personnes pour ses petites commissions, ses envois au Palais-Royal, ses bonnes œuvres secrètes, et pour une infinité de menus détails qu'elle veut apparemment dérober par modestie à la connaissance de sa cour. Ces deux personnes étaient jusqu'à présent le vieux marquis de Pons et M. de Lahaye. Lorsque ce dernier fut arrêté hier, j'avoue qu'il ne me vint pas sur-le-champ à l'esprit qu'un autre le dût remplacer dans ces fonctions de confiance; mais ce matin son altesse, après m'avoir annoncé que vous étiez lieutenant des gardes, me chargea du même coup de

vous dire qu'elle vous donnait les entrées par les petits degrés. Alors je devinai que vous étiez choisi de préférence aux autres. Ce n'est pas peu de chose, jeune homme, que l'entrée du petit degré. Vous aurez accès auprès de la princesse à toute heure du jour, pour lui rendre compte de vos commissions. Il n'y a que ses femmes et le chevalier d'honneur qui jouissent du même privilége. N'en doutez plus, c'est une faveur à nulle autre seconde; voyons si vous en saurez tirer facilement des conclusions.

— Monsieur le marquis, il n'y a d'autre conclusion à en tirer que celle-ci : la princesse m'honore de sa confiance.

— C'est la conséquence la plus naturelle; on peut cependant ajouter que cette confiance paraît être entière, et qu'elle de-

viendra plus considérable encore si elle vient à s'augmenter.

— Sans vous, monsieur le marquis, je ne l'aurais point imaginé.

— Vous voyez, chevalier, que j'ai fait votre fortune en vingt-quatre heures seulement. Sans ma poudre au jasmin, toutes ces faveurs m'appartenaient de droit.

— J'en demeure d'accord, Monsieur. Je vous ai des obligations infinies. Puis-je user des entrées particulières dès aujourd'hui ?

— Dès ce moment. La princesse désire vous voir ce matin à dix heures.

— Les voilà qui sonnent; je suis votre serviteur.

— Encore un mot, chevalier : vous aurez désormais le loisir de causer avec son altesse autant qu'il vous plaira; chargez-

vous de lui transmettre une pensée hardie, mais légitime.

— Je vous promets de lui répéter vos propres paroles.

— Dites-lui donc que nous sommes tous mortels; que M. de Pons est vieux; que vous-même, si vous êtes jeune, une guerre, un duel, une maladie, vous peuvent enlever; que je n'ai pas murmuré de vous voir passer devant moi qui suis votre supérieur; mais que j'étais appelé par mon rang et mes fonctions à porter la princesse dans mes bras, et que je m'inscris pour obtenir la confiance de son altesse lorsqu'il y aura une vacance, dussé-je acheter cet emploi cent mille écus.

— Il n'est pas certain, Monsieur, que la princesse veuille regarder le don de sa confiance comme un emploi.

— Elle comprendra, j'espère, que si elle veut être juste à mon égard, elle doit créer cette charge pour moi.

— Je ferai de mon mieux, afin qu'elle vous accorde au moins ma survivance.

— Bien, jeune homme! je vois que l'on peut compter sur vous. Si vous mourez ou si vous tombez en disgrace, ce sera un service que je n'oublierai jamais, et vous n'aurez point obligé un ingrat.

Notre chevalier savait à merveille tenir son sérieux. Il reçut fort gravement ces étranges protestations d'amitié du capitaine des gardes, et il se rendit par les petits degrés à l'appartement de la princesse. Il arriva comme la duchesse de Berry achevait sa toilette. C'était l'heure des entrées, et la compagnie était assez nombreuse. Riom salua et se mit à l'écart par discré-

tion, voyant que son altesse parlait au duc de Noailles. La princesse choisissait des pendans d'oreilles dans un coffret, et sans lever la tête, elle dit à demi-voix :

— N'est-ce point M. de Riom qui entre?

— C'est moi-même, dit le chevalier, qui viens remercier Votre Altesse de la faveur inestimable dont elle m'a honoré.

— Vous me remercierez plus tard, Monsieur. Je vais d'abord mettre à l'épreuve vos jambes de vingt ans et votre activité. Vous irez voir ma bonne amie la supérieure des carmélites, et vous lui demanderez s'il ne lui serait pas agréable d'avoir un tableau d'église dont je ne sais que faire et qui a du prix. Vous irez chez madame de Saint-Simon, et vous vous informerez pourquoi je ne l'ai pas vue depuis trois

jours; si c'est une bouderie, je trouve cela mauvais, mais ne lui dites point. Vous irez encore à l'Opéra savoir ce que l'on doit jouer toute cette semaine. Je dîne à Saint-Cloud tantôt, et je souperai chez Madame, ainsi vous ne me rendrez compte de ces importans messages qu'à minuit, lorsque tout le monde sera retiré. Allez, monsieur le chevalier, et soyez diligent, car ce sont choses qui pressent.

La princesse reprit aussitôt sa conversation avec M. de Noailles, qui lui contait les nouvelles du Palais-Royal, et Riom s'esquiva. Les commissions n'occupèrent notre jeune homme qu'une heure à peine, en sorte qu'il passa le reste du jour auprès de son oncle. M. de Lauzun essaya de lui monter la tête en lui déclarant qu'il le déshériterait s'il n'était l'amant de la du-

chesse de Berry avant le lendemain. Mais, voyant qu'il ne faisait que le troubler en lui demandant trop, le vieux duc termina ainsi la leçon :

— Après tout, mon neveu, dit-il, puisque vous avez réussi par votre douceur, continuez sur ce ton. Vous n'êtes point un sot, et ce n'est pas faute d'un peu de hardiesse que vous échouerez. Prenez garde seulement que la timidité ne soit prise pour de la froideur.

— Il faudrait donc, s'écria Riom, que la princesse fût bien aveugle, car, depuis que l'espoir de lui plaire m'est venu dans l'esprit, je sens que je l'aime davantage à chaque minute qui s'écoule.

— S'il en est ainsi, tout ira bien. Ce n'est pas une amourette d'un mois qu'il nous faut ; c'est une passion avec une fin de co-

médie. Pour ce soir, ne pensez qu'à la bataille, et tâchez de vous conduire en franc mousquetaire.

Sauf le respect que nous devons à M. de Lauzun et à sa grande réputation d'homme à bonnes fortunes, nous osons penser que notre chevalier se fût égaré à vouloir courtiser militairement la duchesse de Berry. Nous ne voyons pas qu'on doive livrer assaut à une place qui capitule et qui veut se rendre d'elle-même par un traité pacifique. Nous en parlons, à la vérité, fort à notre aise et avec connaissance de l'évènement. Riom, qui prit les avis de son oncle au contre-pied, comme on va le voir tout à l'heure, et qui pourtant n'arriva pas moins à ses fins, montra, selon nous, autant de sagesse, qu'il avait de modestie. Le chevalier était un de ces cœurs hon-

nêtes pour qui la pratique du bien n'est point une peine. Si madame de Mouchy eût voulu le conserver, il eût tout bravé pour demeurer fidèle à sa maîtresse; mais, quand il se vit libre d'aimer ailleurs, il tourna ses pensées vers la duchesse de Berry, et de bonne foi on ne doit point l'en blâmer. Les exemples de la régence n'étaient pas pour faire d'un garçon de vingt ans un modèle de constance chevaleresque. La princesse l'avait frappé autant par sa beauté que par son grand nom. Il ne songea plus qu'à lui plaire.

Riom entra vers minuit, par les derrières du palais, dans le cabinet où on l'avait reçu la veille. Son altesse, enveloppée d'une robe de chambre, venait de renvoyer ses femmes et respirait le frais à un petit balcon. Elle s'informa comment Riom avait

exécuté ses ordres et commissions, et voyant qu'il gardait le silence :

— Monsieur, lui dit-elle, avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier ?

— J'en ai pesé tous les mots, Madame, et cela m'a fort rempli l'imagination.

— Hé bien ! n'ai-je pas été trop vite en vous mettant au rang des serviteurs dévoués ?

— Je crains au contraire, Madame, que vous ne sachiez jamais à quel point je me donne à Votre Altesse.

— C'est mon affaire de le reconnaître. Vos services me plaisent, chevalier. Je vous veux du bien plus que vous ne pensez, et, pour vous attacher à moi, je désire vous marier.

— Me marier ! n'y songez pas, Madame, je vous en supplie, à moins que vous

n'ayez dessein de me rendre le plus malheureux des hommes.

— Comment l'entendez-vous? Est-ce que vous seriez amoureux ?

— Hélas! oui, Madame.

— Oh! la bonne histoire! Vous aimez quelque petite fille bien innocente qui attend au couvent que sa quinzième année la vienne délivrer. On lui permet de penser à vous pendant cinq minutes, tous les soirs avant sa prière, et vous lui écrivez une fois l'an un compliment dont sa grand'mère et son abbesse prennent lecture.

— N'en riez point, Madame; cette personne n'est pas un enfant : elle a votre âge; elle est belle et porte un grand nom. Si je vous disais qui elle est, vous-même avoueriez aussitôt que tous les cœurs sont à ses genoux.

— Je ne badine plus, puisque votre belle est si respectable; mais je veux vous la faire obtenir en mariage.

— Impossible, Madame! Elle est d'un rang assez au dessus du mien pour que je n'aie plus qu'à mourir avec mon secret.

Jusqu'ici le lecteur doit voir que M. de Lauzun avait prévu de quelle façon irait la conférence. Ses avis portaient leurs fruits. La princesse amusa, comme on dit, le tapis sur ce sujet; elle insista fort pour connaître le nom de la belle; et l'on pense bien que Riom fut d'une effroyable discrétion; mais il s'embarqua tout à coup le plus habilement du monde, et comme d'inspiration, par un chemin nouveau dont son oncle n'avait point eu l'idée. La princesse demandait pourquoi le chevalier n'essayait pas au moins de déclarer sa flamme; elle

l'exhortait de toutes ses forces à parler. C'est alors que Riom, pensant aux dernières paroles du vieux duc, employa sa propre timidité comme un moyen d'atteindre le but.

— Madame, dit-il, je me perdrais en voulant combattre mon naturel. Je tremble auprès de celle que j'aime. Quand elle devinerait mon amour et le verrait avec indulgence, je n'en saurais pas profiter, tant j'aurais de faiblesse et de gaucherie! On ne peut se changer. L'occasion s'offrira de me déclarer, et jamais je ne l'oserai saisir. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut pas être plus éloigné que moi de faire un franc *mousquetaire*.

C'est un des plus doux effets de l'amour que celui qui nous représente les défauts de la personne préférée comme des qualités

aimables. La candeur avec laquelle M. de Riom avouait ses faiblesses, que tant d'autres eussent voulu taire ou vaincre, acheva de toucher le cœur de la princesse. Elle allait peut-être surmonter l'instinct de réserve que la nature a donné aux femmes, si le plaisir qu'elle ressentait ne lui eût inspiré l'envie de prolonger cette situation. Ses yeux et le son altéré de sa voix témoignaient assez de son émotion, lorsqu'elle reprit :

— Chevalier, que ne faites-vous à votre belle une confession entière, telle que je la viens d'entendre? Cette manière d'ouvrir son ame serait nouvelle, et je gage qu'elle vous réussirait.

— Hé ! ne faudrait-il pas finir par dire en face à cette divinité que je l'aime? Je mourrais de douleur si elle me regardait

avec colère, et, plutôt que de courir ce danger, je resterai avec mes ennuis et mon secret.

— Cependant, Chevalier, je vous donne l'assurance que vous seriez écouté favorablement; et, pour vous en fournir une preuve, je vous dirai que si quelqu'un me déclarait son amour dans les mêmes termes que vous, je n'aurais pas le courage de m'en fâcher.

— Parlez-vous sincèrement, Madame ?

— Le plus sincèrement du monde.

— Eh bien ! dussé-je expier mon imprudence par des regrets éternels, je parlerai. Sachez toute la vérité : c'est vous que j'aime, Madame.

Riom pencha la tête, comme s'il eût attendu le coup de la foudre.

— Vous m'aimez ! dit la princesse avec

une joie mal déguisée. Je n'en crois rien. Ne profitez-vous pas plutôt du tour de notre conversation ?

— Ah ! Madame, s'écria le chevalier, je serais donc un ambitieux ou un vil menteur ? Ai-je mérité ces soupçons par le reste de ma conduite ? Accusez-moi de témérité, mais non d'imposture, car il n'est rien de plus vrai : je vous aime de toute mon ame.

— Allons, je ne vous soupçonnerai pas de mensonge. Il faut bien que je vous pardonne votre folie, puisque je l'ai promis d'avance ; mais j'ai le cœur pris aussi, chevalier. J'aime de mon côté un jeune homme bon, discret et tendre, dont j'ai su deviner la flamme, et pour vous faire aussi une confidence entière, venez, que je vous montre son portrait.

La princesse marcha vers une tapisserie qu'elle souleva d'une main et derrière laquelle était une petite porte. Une rougeur fort expressive animait les joues et le cou de son altesse. Elle tenait ses paupières baissées; ses lèvres tremblantes ne prononçaient les mots que par de grands efforts. Le chevalier était trop ému lui-même pour remarquer tous ces signes d'une agitation profonde. Il suivait machinalement, comme un criminel qu'on mène au supplice.

— Tenez, Monsieur, lui dit-on, ouvrez cette porte, entrez dans cette chambre, vous y trouverez l'image de celui que mon cœur a choisi. Regardez-la jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

Riom ouvrit la petite porte, et quand il fut entré, il entendit qu'on ôtait la clé de la

serrure. Il promena ses yeux autour de lui avec un mortel effroi, en cherchant un portrait; mais il ne vit que sa propre image répétée à l'infini par les glaces dont le boudoir était couvert sur toutes ses murailles et jusque sur le plafond. Notre chevalier avait eu assez de peine à comprendre son bonheur pour en bien jouir une fois qu'il en tenait la certitude. Il leva les bras au ciel et remercia Dieu du fond de son cœur de l'avoir conduit si promptement à ce comble d'honneur et de fortune.

Les femmes de la princesse venaient d'entrer dans le cabinet de toilette. Madame de Mouchy avait vu Riom traverser les petits degrés, et ne le trouvant pas avec son altesse, elle ne fit point semblant de savoir ce qui arrivait. Elle prit les derniers

ordres de la duchesse de Berry, et emmena les femmes.

Celui qui eût été caché alors dans quelque coin se fût bien diverti à regarder la princesse tirant de sa poche la clé du boudoir et demeurant devant la porte sans oser l'ouvrir. Trois fois elle étendit le bras vers la serrure et retira sa main comme si elle se fût brûlé le doigt; mais ce manége et ces hésitations, qui d'ailleurs marquent une pudeur fort louable, ne pouvaient pas durer éternellement. La fille du régent surmonta enfin ses frayeurs; elle ouvrit la porte par un mouvement vif, comme une personne qui a pris son grand courage, puis elle courut dans un charmant désordre vers notre heureux chevalier que son ivresse et l'excès de sa joie avaient comme changé en statue.

Nous laisserons à ces amans bouleversés

le loisir de se remettre et de se rassurer l'un l'autre, pour dire quelques mots des conversations qui se tenaient au même instant dans les escaliers du palais.

Madame de Mouchy n'avait pas été la seule à faire des remarques sur le passage de Riom dans l'intérieur des petits appartemens. D'autres femmes avaient vu l'entrée du chevalier, et s'étonnaient qu'il ne fût point sorti. On en chuchota sans perdre une minute. Le maître de l'hôtel l'apprit tout chaudement, et le redit au premier écuyer qui l'annonça au sénéchal, par qui le chevalier d'honneur en fut averti. M. de Pons, en traversant la salle des gardes, prit à part M. de La Rochefoucauld.

— Tandis que vous donnez des mots d'ordre, lui dit-il, savez-vous comme les choses vont là dedans, monsieur le marquis?

— Je suppose qu'elles vont selon les désirs de la princesse.

— En effet, son altesse prend à cette heure de bonnes mesures pour n'avoir point de mélancolie; mais Dieu sait si nous nous en trouverons bien !

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

M. de Pons se pencha contre l'oreille du capitaine des gardes et lui parla tout bas.

— O ciel! reprit M. de La Rochefoucauld. En êtes-vous certain ? N'est-ce point un faux bruit ? Ah ! ce serait de quoi m'aller noyer !

— Vous noyer! Eh! pourquoi? Vous pensez donc que nous en souffrirons ? Ce garçon est au contraire respectueux et paisible.

— Que m'importe son respect ! J'ai manqué la plus belle passe où un homme puisse se trouver. Et c'est un enfant

qui me vole cela ! O fortune aveugle !

— Quoi ! Vous pensez que la princesse aurait pu songer à vous pour....

— Assurément ! Considérez les choses de loin. Tout ceci vient de ce que M. de Riom a porté la princesse dans ses bras pour franchir un ruisseau. J'étais donc appelé à recueillir les honneurs qui pleuvent sur ce jeune homme.

— Vous avez prodigieusement raison, dit M. de Pons.

Et il s'éloigna en étouffant de rire.

Le capitaine des gardes, le cœur oppressé par les plus sombres soucis, ne dormit point de cette nuit entière, et répéta cent fois avec un extrême dépit :

— O regrets cruels ! ô injustice du sort ! fatale poudre au jasmin ! sans toi j'étais l'amant de la plus belle et de la première princesse du monde !

# V (1)

Comment Riom se fait aimer d'abord sans y penser, et davantage encore en usant d'adresse. — Beaux conseils de M. de Lauzun. — Proserpine et la fée Manto. — Une altesse tracassée.

Du temps où vivait la duchesse de Berry, ce n'était pas une grande affaire pour une

(1) Nous devons expliquer ici une légère contradiction qui existe entre ce qu'on a vu au dernier chapitre et une note insérée dans les mémoires de Duclos. Il est dit dans cette note que la princesse avait fait marché avec madame de Mouchy pour que celle-ci lui cédât

femme que de prendre un amant. C'en est une plus grave pour les belles dames d'au-

son amant ; mais cette calomnie n'a heureusement aucune vraisemblance. La duchesse de Berry a toujours montré pour M. de Riom une tendresse extrême et jalouse. Comment aurait-elle pu conserver pour confidente et amie la première maîtresse du chevalier, si elle avait eu connaissance de cette liaison? L'auteur des *Considérations sur les mœurs* a voulu justifier par ses derniers écrits tout ce qu'il avait avancé dans ses ouvrages philosophiques. De là viennent une foule d'anecdotes controuvées. M. Duclos était âgé de onze ans lors des amours de la duchesse de Berry avec Riom, et vivait en province; il n'a donc vu le Luxembourg et le Palais-Royal que de fort loin, et n'en a parlé que par ouï-dire ou sur des documens. Une note faite après coup et ajoutée par un éditeur n'est d'ailleurs d'aucun poids. Ce prétendu marché entre la princesse et sa première dame d'honneur choque trop le bon sens pour mériter un examen sérieux. La duchesse de Berry avait une mauvaise réputation, et sans doute elle a donné beaucoup de prise à la médisance ; mais elle n'en était pas au point de ne trouver aucune défense contre des propos de femmes de chambre. Il est dit en outre, dans

jourd'hui : aussi les voit-on y apporter plus de soin et de secret. On avouait tout haut, sous la régence, ce que l'on sous-entend de nos jours. Je ne saurais décider si le diable y perd, et cela ne me regarde point. Il a été beaucoup écrit sur ce temps-là, et, pour ne pas en rebattre le lecteur, nous le supposons au courant des mœurs de la cour, en lui épargnant l'ennui des dissertations. Nous ne nous donnerons pas le superbe plaisir de ceux qui cherchent la philosophie de l'histoire, et qui, prenant sous leur bonnet

la préface des mémoires de Duclos, qu'il avait eu communication de ceux du duc de Saint-Simon, et qu'il en a usé amplement. La chose serait difficile à croire, s'il n'était évident que le texte de Saint-Simon a été ponctuellement suivi en tout ce qui concerne le règne de Louis XIV et de la régence. Si nous avons des motifs suffisans pour mettre en doute l'assertion de Saint-Simon, à plus forte raison ne donnerons-nous aucune créance à ce que Duclos répète après lui.

la première hypothèse venue, la décorent du titre d'explication.

Le lendemain de la scène qu'on a lue au précédent chapitre, notre chevalier montait intérieurement sur ses plus hauts talons. Devenir ainsi l'amant de la première princesse de France, c'était de quoi faire tourner la tête à bien d'autres que lui, et d'ailleurs, s'il en eut une meilleure opinion de lui-même, on ne s'en aperçut point à ses manières. On ne le vit jamais prendre des airs de supériorité avec la foule des satellites qui tournent autour des gens en faveur, et qui ne demandent qu'à se courber devant eux. Le chevalier ne souffrait au contraire les flatteries qu'avec peine. Il se serait résigné à jouir de son bonheur sans y ajouter les plaisirs de l'ostentation, et lorsqu'on pense que la sagesse dont il faisait preuve est la plus rare vertu et la plus

estimée des femmes de notre temps, on regrette qu'elle se soit trouvée perdue dans un siècle où elle ne servait de rien.

La fille du régent aimait le chevalier avec redoublement chaque fois qu'elle remarquait son honnête discrétion, et, par une folie amoureuse, elle sentait le désir de dire à haute voix que ce petit gentilhomme était son amant. Riom l'en détournait de toutes ses forces.

— Qu'est-il besoin qu'on sache mon bonheur? disait-il; vous ne m'en aimerez pas davantage, et s'il en arrivait pour vous quelque désagrément, je me reprocherais d'avoir cédé à cette fantaisie. D'ailleurs il se peut que votre amour passe bientôt, et alors quels regrets n'auriez-vous pas d'avoir dit à tus venans votre faiblesse pour moi! Ne vaut-il pas mieux, au contraire, la tenir

cachée, afin que si la flamme s'éteint, personne ne puisse vous reprocher ni votre amour ni votre inconstance?

— Il me suffit, répondait la dame, que vous m'ayez donné cette grande preuve de dévoûment. Je voudrais à présent vous en récompenser. Plus vous vous en défendez, et plus j'éprouve l'envie de vous combler d'honneurs ; vous ne faites donc avec votre modestie que me priver d'un plaisir extrême.

La duchesse de Berry obtint pourtant à la longue que Riom se fît distinguer par un peu de luxe dans ses équipages et sa toilette. Elle lui offrit d'abord des joyaux comme de petits gages de sa tendresse, afin qu'il ne pût les refuser. Quand elle l'eut ainsi couvert de diamans, et qu'elle lui eut empli les poches de boîtes magni-

fiques, selon la mode du moment, elle vint à bout de lui faire accepter des dentelles, et puis les étoffes les plus riches; les chevaux et les carrosses vinrent après. Il fallut alors prendre des laquais; enfin notre gentilhomme se trouva insensiblement mener le train d'un fort grand seigneur.

M. de Lauzun, qui suivait ces choses du regard, s'en amusait beaucoup. Il se voyait revenu à vingt ans dans la personne de son neveu, et prenait l'affaire aussi à cœur que s'il se fût agi de sa propre fortune.

Il n'eût point approuvé la répugnance de Riom pour les honneurs, s'il n'eût appris en même temps que l'amour de la princesse en acquérait plus de force. Le neveu ne semblait pas avoir à redouter une catastrophe et un emprisonnement comme son

oncle. Le souvenir de la forteresse de Pignerol était trop bien présent à la mémoire du vieux duc pour qu'il sortît des limites de la prudence, et les voies de douceur étaient aussi bonnes que d'autres pour mener un projet à bien.

Cependant la belle position de Riom ne pouvait manquer de lui procurer des envieux. Il en eut en effet qui le caressaient en face pour le mieux desservir par derrière. Madame de Mouchy l'avertissait souvent qu'on avait mal parlé de lui ; mais la duchesse ne savait pas tout ce que les jaloux disaient, car ils avaient été jusqu'à faire entendre qu'elle était encore la maîtresse de Riom, et qu'elle se moquait avec lui de son altesse. Le chevalier se serait fort effrayé de ces cabales, si Lauzun ne l'eût rassuré en disant que des ennemis obscurs étaient

aussi utiles pour parvenir que des amis puissans.

Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels la duchesse de Berry resserrait ses liens chaque jour davantage. Elle diminua beaucoup le temps consacré à sa cour, et ne prit ses repas que dans le particulier. Elle aurait même négligé le Palais-Royal, si Riom ne l'eût priée instamment de ne rien retrancher sur ses devoirs envers son père.

Lorsque arriva le carnaval, la princesse, fatiguée peut-être de la retraite, voulut donner à danser pour se divertir. Il y eut ballet et comédie au Luxembourg pendant les fêtes de la semaine grasse. Notre chevalier, obligé de se tenir un peu à l'écart, ne s'opposa pas aux plaisirs de sa maîtresse ; mais il se rendit un matin cho

son oncle, et lui fit confidence des craintes qu'il avait d'un refroidissement.

— C'est ici que je vous attendais, dit M. de Lauzun. Le moment est venu de ne plus aller au hasard et d'avoir un plan de conduite. N'en doutez pas, le cœur de son altesse va vous échapper, si vous n'y prenez garde. Plus elle a montré d'emportement dans sa passion, plus elle marchera vite en arrière. Votre égalité d'humeur, qui vous a servi jusqu'à ce jour, n'est plus de saison et ne peut que vous ruiner. Mettez-la de côté entièrement. Devenez capricieux, exigeant, bizarre; ayez des volontés, de la tyrannie même. Les grands sont accoutumés à voir tout plier devant eux, et c'est une vie qui finit par leur être insupportable. On admire la plus chétive syllabe qui sort de leur bouche, on n'a garde de

les contrarier en quoi que ce soit, et de dépit de ne trouver jamais d'obstacles, ils vous brisent pour se distraire de leur ennui. Tous les favoris commettent la même faute et succombent de la même manière. Les princes ont des amis pour être querellés, contrariés, et pour sentir mieux ainsi le prix de leur puissance. Faites de mauvaises chicanes à votre altesse sur toutes choses; ne trouvez aucune de ses parures à votre goût; empêchez-la de voir telles gens qui lui plaisent, et l'obligez à recevoir telles autres qu'elle n'aime point. Donnez-lui enfin le passe-temps d'avoir un maître et d'être menée par les caprices d'autrui.

Riom restait comme pétrifié; mais il n'osait point douter que ces paroles hardies ne fussent la juste vérité.

— Cela vous étonne? reprit le vieux duc. Songez, mon neveu, que j'ai comme vous été l'amant d'une princesse. Pendant quinze ans je l'ai tenue sous ma férule; deux grands rois et une foule de princes m'ont accordé leur amitié. Je sais comment il faut agir avec ce monde-là. Si je vous abandonnais à vous-même, vous retomberiez avant huit jours dans votre obscurité. N'attendez pas à demain pour suivre mes conseils. Mettez-les en usage dès cet instant. Devez-vous bientôt revoir la princesse?

— Elle m'attend à deux heures.

— Fort bien. Vous resterez ici : elle vous attendra.

— Mais, mon oncle, ce sera la première fois que je lui manquerai de parole.

— Tant mieux! l'effet en sera plus sûr.

Avez-vous dit à vos gens que vous alliez chez moi ?

— Mon carrosse doit me venir chercher et madame de Mouchy sait où je suis.

— C'est parfait. Nous verrons si on fera courir après vous.

Le chevalier tomba dans une étrange perplexité, quand l'heure du rendez-vous fut sonnée ; il suivait de l'œil avec effroi les aiguilles des pendules, et n'entendait plus les paroles de son oncle. Vers quatre heures, on annonça qu'un exprès envoyé du Luxembourg demandait à parler à M. de Riom.

M. de Lauzun ordonna qu'on fît entrer le courrier.

— Mon neveu, dit le vieux duc, n'allez pas faiblir ni prendre vos airs doux et mesurés. Vous êtes chez moi parce qu'il vous

plaît d'y rester ; vous dînez aujourd'hui avec madame de Lauzun ; il n'est pas besoin d'autre explication. Aviez-vous des projets pour cette soirée ?

— Il y a des danses au Luxembourg.

— Mettez-y empêchement ; obligez la princesse à défaire son bal.

— Bon Dieu ! que me demandez-vous, mon oncle ?

— Une chose simple. Il vous déplaît qu'on danse au Luxembourg ; vous priez son altesse de renvoyer son monde et de vous venir trouver ailleurs.

— Ailleurs ! et où donc ?

— A l'Opéra, par exemple. Je vous y conduirai.

— Mais si j'exige trop, on ne m'obéira pas.

— Cela dépend du ton que vous allez

prendre. Le courrier est sans doute dans vos secrets?

— Ce doit être une personne de confiance.

— Exprimez-vous en homme qui veut être obéi. Si la princesse ne vient pas à l'Opéra, nous en délibèrerons ensemble.

L'envoyé de la duchesse de Berry entra. C'était un valet de chambre de la princesse, qui avait la confidence de ses amours.

— Monsieur le chevalier, dit-il, on vous attendait au château à deux heures.

— Vous direz à son altesse, répondit Riom, que je passe la journée auprès de madame de Lauzun. Vous ajouterez que je ne paraîtrai point au Luxembourg; que tous ces bals m'ennuient, et que, si on veut me voir aujourd'hui, on n'a qu'à laisser

les danses pour me venir rejoindre à l'Opéra.

— Ce n'est pas trop mal parler, dit M. de Lauzun quand le courrier fut sorti. A présent, mon neveu, je vais faire retenir une loge pour ce soir, et je guiderai vos premiers pas dans la route nouvelle que je vous ai tracée.

En écoutant les leçons du plus fameux courtisan du siècle passé, le chevalier sentit l'ambition le prendre à la gorge, et son imagination s'échauffer par degrés, si bien qu'avant de partir pour l'Opéra, tout ce qu'il y avait en lui du sang des Caumont s'était mis en grande fermentation. Il aimait d'ailleurs la duchesse de Berry, et, comme il se voyait en danger de la perdre, il demandait tout bas au Ciel que les profondes connaissances et la stratégie de

Lauzun lui pussent faire conserver longtemps sa maîtresse.

M. de Riom arriva dans cette disposition d'esprit à l'Opéra. Il n'écoutait point la *Proserpine* de Lully. L'oncle lui-même commençait à s'inquiéter tout de bon, quand il vit l'entr'acte s'écouler, et que les musiciens reprirent leurs places pour le ballet. On avait joué déjà la première scène de *la Fée Manto*, lorsqu'un tumulte et des voix qu'on entendit dans les corridors annoncèrent l'entrée de la princesse. Riom eut le visage tout empourpré par la joie, en reconnaissant de loin sa divinité qui tournait le dos à la scène pour le chercher parmi les spectateurs.

— Que vous semble, dit M. de Lauzun, de cette actrice qui danse le pas gaulois ?

— Elle est assez jolie, répondit le chevalier d'un air distrait.

— Regardez-la, mon neveu. Voici une lorgnette qui va bien. Régardez cette jolie danseuse avec attention.

Au bout d'un quart-d'heure, le vieux duc reprit :

— Je vous rends à présent votre liberté. Allez auprès de son altesse. Il n'est pas besoin, pour le premier jour, de pousser jusqu'à la dureté. On s'est donné beaucoup de peines; on a congédié son monde pour vous obéir. Je vous permets d'en avoir de la reconnaissance. Gardez des formes très-respectueuses, afin de marcher par gradation. Surtout, tenez votre sang-froid, et vous figurez que tout ceci vient de vous-même. Il s'agit d'être bientôt allié du roi et gendre du régent.

Riom composa son maintien le mieux qu'il put, et se rendit à la loge de la princesse.

— Quelle mouche vous a piqué ce matin ? lui dit-on. Vous me faites renvoyer ma cour au moment où l'on arrivait pour danser. Vous partez pour l'Opéra. Vous dînez chez M. de Lauzun. Je ne vous comprends plus.

— Je demande un million de pardons à Votre Altesse, répondit Riom. J'étais en effet piqué par une mouche fort maligne, la jalousie.

— Je ne vous connaissais pas ce travers. Pourquoi ne m'avoir point priée dès hier de supprimer les danses ?

— Il ne m'appartient pas de mettre empêchement aux plaisirs de Votre Altesse.

— Oui-dà! et de dépit vous lorgnez les filles de l'Opéra.

— Par pur dépit, en vérité.

— Si je suivais votre exemple, Monsieur, je chercherais dans cette salle un cavalier qui méritât d'être regardé, ou bien je danserais sans m'embarrasser de votre fâcherie, et Dieu sait où nous en serions au bout de vingt-quatre heures !

Riom songea qu'une femme de moindre qualité n'eût pas manqué d'agir ainsi; mais qu'une princesse était de meilleure composition.

— C'est à Votre Altesse, dit-il, à se gouverner selon sa fantaisie. Je ne suis rien auprès d'elle, et si demain il lui plaisait de me rejeter dans mon néant, je n'aurais ni arme ni crédit pour résister à mon infortune.

— Cependant vous voyez si l'on est prompte à suivre vos volontés. Je n'ai pas pris le temps de quitter mes robes de danse.

— Je suis confus de tant de bonté.

— Ce n'est pas de la bonté, Monsieur ; ne savez-vous plus appeler les choses par leur nom? Vous ne me dites rien de ma parure. Est-ce qu'elle ne vous plaît point ?

La princesse était mise avec le dernier goût, et d'une beauté si éclatante, que Riom perdait, en la regardant, le fil de ses idées.

— Toutes les parures vont bien à Votre Altesse, dit-il.

— Vous répondez ainsi par complaisance, et je vois que mon miroir m'a menti en disant que vous me trouveriez jolie ce soir.

Tout en feignant de rire, la princesse trahissait son chagrin par de petits mou-

vemens de bouche et de paupières. Le chevalier souffrait mille martyres.

— Franchement, dit-il, cette coiffure est trop haute pour votre visage; et puis je n'aime pas ces rubans ni cet abus que vous faites du rose. Il ne vous manque plus que de porter des souliers de cette couleur.

— Allons! la journée est malheureuse.

Riom sentait son cœur se briser.

— Vous n'avez, reprit-il, guère bien choisi vos colliers. Des émeraudes ne vont point avec cette robe. Que vous sert aussi d'avoir le bras joli, si vous l'enterrez sous les dentelles?

— J'ai bien fait, chevalier, de vous plaire il y a six mois, car si c'était chose à recommencer, je risquerais fort de n'y pas réussir.

— Vous serez mieux demain. On n'est pas également belle tous les jours.

— Sans doute; et l'on ne voit pas non plus tous les jours avec les mêmes yeux.

S'il n'eût aperçu en face de lui la figure de son oncle, qui lui représentait de loin le génie de l'ambition et de la prudence, Riom eût peut-être abjuré ses calculs aux pieds de la princesse pour ne plus écouter que son cœur; mais il admirait trop M. de Lauzun pour lui manquer à ce point. Il était convaincu, d'ailleurs, que cet esprit supérieur ne pouvait se fourvoyer, et que tant d'avis précieux ne devaient pas être perdus. Il reprit donc courage, et continua de tourmenter comme à plaisir celle devant qui, s'il ne se fût contraint, on l'aurait plutôt vu se prosterner. Heureusement, dans les longues instructions du vieux duc,

il avait été dit que le soir on pouvait se prêter aux réconciliations, et que, plus le jour avait eu d'orages, plus la nuit devait être belle. Riom se conforma le mieux du monde à cet article, et l'on partit de l'Opéra en bonne intelligence.

Le lendemain, la duchesse de Berry, piquée au jeu par les chicanes de son amant, ne songeait plus aux fêtes ni aux danses, et avait pris pour affaire capitale de se vêtir admirablement. Il est difficile de contenter un homme qui ne veut être satisfait de rien : le chevalier secoua la tête quand on lui demanda ce qu'il pensait de la parure. Il ne fut pas embarrassé pour trouver à redire à toutes choses ; il reprenait sur les mouches, sur les cheveux, sur cent détails, et avec tant d'acharnement, que les larmes en venaient aux yeux de

son altesse. Afin de ne pas nous arrêter à ces puérilités, nous dirons en quatre mots que Riom sut parfaitement se faire violence et suivre les conseils de M. de Lauzun. Il fut établi un service de messagers qui allaient et venaient sans cesse du cabinet de la princesse à l'appartement de Riom, pendant les heures de la toilette, et qui prenaient les ordres du chevalier sur la couleur des rubans, le choix des dentelles et des pierreries. Encore n'était-ce pas toujours suffisant, et la princesse était bien heureuse quand, à la fin de cela, on ne l'envoyait pas tout recommencer.

Lorsque les gens de son altesse lui venaient demander ses ordres pour le lendemain, elle ne savait que répondre si le chevalier n'était pas là. Elle n'osait plus régler on temps à l'avance, car il suffisait qu'elle

eût résolu de faire une chose pour que Riom l'en détournât. Si c'était quelque devoir dont elle ne pût se dispenser, l'heure qu'elle avait choisie ne valait rien et il fallait remettre à un autre instant. Souvent ce qui avait été convenu le matin n'était plus de saison le soir. Le despote, non content d'avoir des volontés opiniâtres, en prenait encore de nouvelles à chaque tour du cadran. Au moment de partir pour la promenade ou la comédie, une fantaisie lui passait dans l'esprit, et on restait au château. D'autres fois c'était le contraire : on ne songeait point à s'aller promener, et vite il fallait partir. Enfin la fille du régent, dressée peu à peu à subir cette domination, n'avait plus un désir ni une pensée qui ne lui vinssent de son amant.

Le plaisant de l'affaire, c'est qu'en jouant

ainsi le tyran, notre chevalier était amoureux, et qu'il fût mort de peur si on eût fait mine de se révolter. Il ne quittait guère sa princesse et ne s'occupait que d'elle. Il querellait avec douceur, en homme qui n'attachait une si grande importance aux choses que parce qu'elles touchaient à ce qu'il aimait le plus au monde. Après chaque nuage suivait un agréable repos, et la princesse eût été bien en peine de dire si elle eût rien voulu changer au joug qui pesait sur elle.

A présent que le lecteur connaît cette allure particulière que M. de Lauzun avait donnée aux amours de son neveu, nous allons conter quelques évènemens de grande importance.

# VI

**Fêtes à Chantilly, troublées par une bête. — Un jeu de la nature complique l'intrigue. — Le curé de Saint-Sulpice vient faire tapage au château.**

Depuis long-temps le duc de Bourbon, qui avait de l'amitié pour la duchesse de Berry, voulait lui donner une fête. Ce prince ne venait jamais au Luxembourg sans demander à quel temps son altesse lui

ferait visite au château de Chantilly. Riom trouvait dans le désir qu'avait sa maîtresse d'accepter cette partie de plaisir une riche matière à tracasseries ; un jour il disait oui et l'autre non. M. le duc avait assez de pénétration pour comprendre la cause des difficultés. Il fit de grandes politesses au chevalier, et M. de Lauzun fut aussitôt d'opinion que Riom ne devait plus retenir la princesse, afin de ménager M. de Bourbon. On partit donc pour Chantilly, où l'on passa dix jours en frérie continuelle ; l'amphitryon entendait la magnificence. Chaque matin c'était quelque surprise pour la fille du régent et quelque fine galanterie. Riom recevait des honneurs particuliers. M. le duc et sa mère le traitaient en prince, et notre chevalier reconnut ces avances par des respects qui lui gagnèrent l'amitié

de tous les Condé, ce qui pouvait lui être utile dans l'avenir.

Un jour qu'on se promenait dans les allées du parc en écoutant les musiques, un étrange accident vint troubler la fête. M. le duc avait une fort belle ménagerie, où l'on voyait des bêtes de toutes sortes. On rencontra dans les jardins des valets effarés, qui dirent qu'un tigre avait brisé sa cage. Chacun, oubliant alors ce qu'il devait aux princes, ne songea qu'à sa propre conservation. La symphonie jeta ses instrumens pour jouer du pied au plus vite. Ce fut comme une déroute générale. Les femmes crièrent ou s'évanouirent, selon leurs tempéramens, et parmi les hommes à qui l'on supposait de la fermeté de cœur, il y en eut beaucoup qui s'éclipsèrent. Il ne resta qu'un petit noyau de gens dévoués autour

des princesses, et encore y voyait-on force visages bouleversés par la frayeur. M. le duc avait du courage ; il tâchait de rallier sa [cour et appelait les fuyards par leurs noms, en leur reprochant leur poltronnerie; mais ils n'écoutaient rien et n'en couraient que mieux. La duchesse de Berry et la princesse douairière de Condé étaient fort éperdues. On se mit en cercle et on plaça les dames au centre. M. le duc refusa bravement de s'y enfermer. Cette phalange était à peine formée quand on aperçut le tigre à travers les arbres.

— Messieurs, s'écria Riom, il nous faut aller au devant de l'animal, afin de laisser à leurs altesses le temps de gagner le château. Que ceux qui n'ont pas peur me suivent.

Le chevalier sortit du groupe l'épée au

poing. M. de La Rochefoucauld voulut l'accompagner et sortit aussi ; mais l'honorable capitaine des gardes avait les yeux myopes, et, dans son empressement à devancer Riom, il prit de loin un rocher artificiel pour la bête féroce et partit au pas de course dans une autre direction, en sorte qu'il eut tout l'air de quitter la partie.

Cependant la retraite des princesses vers le château s'exécuta sans accident. A peine fut-on en sûreté, qu'on s'inquiéta de Riom, qui ne revenait point. La duchesse de Berry suppliait M. le duc de le sauver et se tordait les mains de désespoir. Le prince déclara qu'il donnerait de tout son cœur cent mille livres à qui marcherait au secours du chevalier. Dans ce moment Riom parut, et la fille du régent lui sauta au cou devant la compagnie.

— Rassurez-vous, dit le chevalier; je n'ai pas couru le moindre danger. Le tigre est demeuré comme étourdi de se voir en liberté; son gardien l'est venu chercher et l'a conduit sans résistance à la ménagerie.

— Il se peut que vous n'ayez pas couru de danger, dit M. le duc; mais vous avez agi le plus hardiment du monde, Monsieur, et cette épreuve vous fera connaître pour un homme d'un grand cœur.

M. de La Rochefoucauld arriva tout haletant sur ces entrefaites, disant qu'il avait cherché ce tigre pour le combattre, sans pouvoir le rencontrer. C'était la vérité; cependant on se moqua de lui. Les uns l'accusaient de rodomontade, les autres feignaient de croire qu'il avait fui. La duchesse de Berry, pour qui M. le capitaine des gardes s'était mis en frais de courage,

ne s'en souciait guère et ne pensait qu'à son amant. Le marquis, mortifié au dernier point, imposa silence aux plaisanteries en déclarant qu'il se battrait avec qui l'oserait railler. Quand on se fut remis de la secousse, et que les plaisirs eurent repris leur train, M. de La Rochefoucauld demeura sombre et accablé. Il réfléchissait amèrement sur l'ingratitude des princes.

— Passe encore, se disait-il pour l'aventure de la poudre au jasmin; mais, de cette affaire-ci, je ne m'en consolerai jamais. J'expose mes jours pour la princesse, et parce que j'ai pris un rocher pour un tigre, on ne veut pas me rendre justice!

Riom était devenu le héros de la journée. On le caressait comme un paladin qui a mérité le prix de la valeur. En voyant la

duchesse de Berry regarder son amant avec des yeux pleins de tendresse, il semblait au capitaine des gardes que ces œillades lui devaient appartenir.

— Ah! chevalier, dit-il à Riom, quelle étoile vous avez! Tout vous réussit à souhait, tandis que moi je vais jusqu'à jouer ma vie sans y rien gagner. Vous me voyez navré de douleur ; je vous jure sur l'honneur de mon nom que je croyais marcher contre le tigre, lorsque j'ai reconnu avec étonnement un rocher recouvert de mousse et là-dessus on m'ose soupçonner d'avoir pris la fuite! Ventrebleu! c'est pour en mourir de fureur! Si je n'avais l'espérance de prendre ma revanche, je me percerais l'estomac de mon épée, comme Vatel. Ce château de Chantilly n'a point de fête sans un affreux lendemain.

Notre chevalier avait le cœur trop sensible pour s'amuser d'un désespoir aussi grand. Il promit à M. de La Rochefoucauld de faire en sorte que son altesse ne conservât point de doutes sur le courage de son capitaine des gardes. Cette assurance rendit un peu de calme à l'honorable marquis; mais cette aventure se joignant dans son esprit au fatal souvenir de sa poudre au jasmin, il s'imagina que l'enfer conspirait contre lui et qu'on l'avait ensorcelé.

Le lecteur doit penser que tout cela ne fut pas sans produire du bruit à la cour. Des ames charitables ne manquèrent point d'avertir le régent que sa fille donnait fort à jaser, et que, s'il n'y prenait garde, on écrirait des satires sur les amours de la duchesse de Berry avec un cadet de Gascogne. Il y eut même des *roués* du Palais-

Royal qui pour faire, comme on dit, les bons apôtres, engageaient le prince à sermonner sa fille. Le duc d'Orléans n'aimait pas les querelles de famille. Il répondit que la princesse n'était plus un enfant, et que c'étaient là des affaires de conscience qui regardaient son confesseur.

Lorsqu'on revint au Luxembourg, après les fêtes de Chantilly, Riom était comme un petit souverain; ceux-là même qui n'avaient pu ébranler sa fortune lui témoignaient beaucoup d'estime. Une circonstance qu'il était aisé de prévoir et qui entrait dans les calculs de M. de Lauzun vint ajouter une complication notable au nœud de l'intrigue : la duchesse ne Berry était enceinte de plusieurs mois, et il fallait s'occuper de le cacher. Elle feignit une maladie où elle ne pourrait recevoir de la

compagnie, et ne prit dans sa confidence que deux personnes, son médecin et madame de Mouchy; mais on eut vent de ce qui arrivait, et la ville entière en devisa.

Un matin, les salons du Luxembourg étaient fort emplis de gens qui s'informaient de la santé de son altesse. Riom se tenait au milieu de cette cour considérable pour ne point afficher ses priviléges. Madame de Mouchy seule entrait et revenait donner des nouvelles. Un certain air de gravité qu'on lui remarqua, des bruits inaccoutumés à l'intérieur du petit appartement et la mine tourmentée de l'amant éveillèrent la curiosité du public. On devina que c'était le jour de l'accouchement. Vers midi la foule étant plus nombreuse que jamais, on répandit que la princesse ressentait les douleurs. Quelques personnes dévotes

s'étonnaient qu'on ne lui donnât pas les sacremens, selon l'usage en pareil cas (1). Les dévots sont gens incommodes et remuans ; il y en eut qui demandèrent leurs carrosses pour courir au Palais-Royal représenter au régent le danger où était sa fille de mourir avec une conscience fort encombrée.

Le duc d'Orléans n'avait pas grand souci des dévotions. Afin d'éviter les cris, il se rendit au Luxembourg. On ne douta plus de ce qui arrivait, lorsqu'on vit le régent lui-même arrêté au seuil de l'appartement de sa fille par madame de Mouchy. La dame d'honneur porta les paroles du prince à la duchesse de Berry, qui répondit qu'elle

(1) On donnait alors le viatique aux femmes en mal d'enfant.

venait de se confesser, et qu'elle désirait en effet recevoir les sacremens.

Il y avait alors à Saint-Sulpice un curé nommé Languet, qui était un terrible homme, d'une rigidité formidable, d'un caractère d'acier, avec une sorte d'ambition commune parmi les prêtres, celle de faire parler de soi, de poursuivre le démon avec le plus de vacarme possible, et de tenir tête aux princes eux-mêmes pour la plus grande gloire de l'Église. L'occasion qui se présentait à M. Languet de se faire distinguer devant une belle assemblée était trop engageante pour que ce curé ne la saisît point. Le Luxembourg était de sa paroisse; le digne homme prit sa figure la plus austère, ses yeux flamboyans et ses deux diacres, puis il se mit en campagne,

la tête fort montée. Il arriva au château comme on délibérait s'il fallait demander les sacremens à Saint-Sulpice ou ailleurs. M. Languet n'entra pas au Luxembourg aussi facilement que dans ses chapelles. Le suisse le renvoya d'un escalier à l'autre. Les laquais et les huissiers poursuivaient entre eux leurs propos sans lui répondre, et il ne savait trop comment pénétrer dans les salons; mais un curé qui s'est bien logé une idée dans la cervelle et que l'esprit de Dieu soutient ne se rebute jamais. Notre homme, flanqué de ses diacres, trouva enfin le premier salon, et à force de remuer, il s'introduisit jusqu'aux portes closes. Une dévote qu'il connaissait le fit parler au régent. Lorsqu'il eut en face de lui son altesse dans l'embrasure d'une fenêtre, il se mit bien d'aplomb, et commença en ces

termes avec un accent d'une étrange sévérité :

— Monseigneur, si l'on me demandait les sacremens pour la mère de Servius Tullius qui était fréquentée par un incube, mon devoir m'ordonnerait de les refuser. Or, le démon est en possession de ce château tout entier. On ne sent ici qu'odeur d'enfer; et cependant n'est-ce pas aux personnes de votre famille qu'il appartiendrait de donner le bon exemple? J'abandonne ce point sur lequel j'aurais toute une homélie à faire, pour ne vous parler que de la princesse votre fille. Je désire ardemment la sauver du pressant danger où est son ame; mais le Seigneur ne peut point entrer dans ce palais tant que le diable y régnera en maître. Il nous faut faire nos conditions ensemble, Monseigneur. Ma-

dame la duchesse de Berry a-t-elle dessein de se convertir et de prendre les sacremens avec la piété nécessaire? Qu'elle commence donc par abjurer sa vie déréglée en rompant avec Satan. Qu'elle déclare hautement retourner à Dieu de bonne foi et non pas pour recommencer ses débordemens après sa délivrance. Voici le traité que je propose à Votre Altesse : la princesse chassera de chez elle pour jamais ce M. de Riom avec qui elle entretient un commerce criminel, et la duchesse de Mouchy, qui la sert dans ses amours. Cela fait, nous lui donnerons l'absolution, et les sacremens lui seront accordés. Jusque là, n'espérez point nous fléchir.

— Monsieur le curé, répondit le régent, vous le prenez d'un ton un peu bien vif. Savez-vous si les bruits qui ont couru sur

la princesse ma fille ne sont pas des calomnies? Comment vous, l'homme de Dieu, êtes-vous au courant de ces propos d'antichambre ?

Le sourire qui accompagnait cette réponse fâcha tout-à-fait M. Languet. Les flammes d'une sainte colère s'allumèrent dans ses yeux. Il reprit sur un mode prédicatoire :

— Lorsqu'il s'agit de porter les sacremens, Monseigneur, de les sortir du temple et de courir dans les palais avec l'hostie consacrée, nous avons peur des sacriléges; cette pieuse sollicitude nous éclaire, et l'esprit divin nous donne la sagacité nécessaire pour séparer le mauvais d'avec le bon, les ames repentantes d'avec celles qui veulent nous tromper. Ce n'est point dans nos églises qu'on s'occupe de propos d'anti-

chambre; mais on y déplore les méchans exemples et la corruption de vos cours.

— Parlez moins haut, je vous prie, interrompit le prince. C'est de moi seul qu'il convient de vous faire entendre.

— La voix de Dieu qui parle par ma bouche, reprit le curé avec plus d'emphase, n'a pas à craindre d'être entendue. Il n'y a que du profit à en tirer pour toutes les oreilles de ce séjour de perdition.

— Monsieur le curé, répondit le régent, souffrez que je vous donne un petit avis sur votre manière d'exercer votre office. Si j'étais comme vous ministre de Dieu, je ne m'occuperais que des affaires de mon culte, et je vivrais dans l'ignorance des corruptions et des propos de valets. Je ne regarderais pas à porter les sacremens en tous lieux avec un zèle infatigable. Je ne croirais

point avec empressement aux calomnies qu'on débite sur les grands, et lorsqu'une princesse me ferait demander l'hostie, je la lui porterais avec les égards dus au sang royal, je tiendrais son appel pour une garantie suffisante, et surtout je ne viendrais point redoubler le scandale par des querelles dans l'intérieur d'un palais, en présence de la cour, et jusqu'à la porte même de la personne malade. Pour moi, Monsieur le curé, j'en ai entendu suffisamment, et je ne vous demande plus rien.

—Que Votre Altesse me pardonne mon emportement. Je crois dire selon la justice; si je me trompe, veuillez soumettre la difficulté à un évêque.

— M. le cardinal de Noailles, qui vient d'entrer, jugera en arbitre.

—J'y consens; je m'en rapporterai à son sentiment.

Le cardinal de Noailles était un fort vénérable prélat. Le régent comptait sans doute qu'il prendrait en considération, malgré sa piété, la familiarité où vivait le duc son frère au Palais-Royal ; mais il y a parmi les hommes d'Église un esprit de corps et une estime de leur état qui vont devant toutes choses. Le cardinal écouta d'un air aussi impassible que respectueux les griefs du duc d'Orléans contre le prêtre, puis il rendit sa décision sans balancer un instant.

—Monsieur le curé, dit-il, vous avez fait votre devoir et rien de plus. Non seulement je me vois forcé de vous approuver, mais je vous donne, comme votre supérieur, l'ordre de tenir ferme pour que M. de Riom

sorte du Luxembourg, ainsi que Madame de Mouchy.

— Je vais donc faire connaître vos volontés à la princesse ma fille, dit le régent. Tenez-vous pour avertis, Messieurs, qu'elle n'est point accoutumée à se voir imposer des conditions. Vous aurez sa réponse comme elle nous l'enverra.

Après un quart-d'heure de pourparlers, le duc d'Orléans revint au cardinal et à M. Languet.

— Voici ce que ma fille a répondu, essieurs: qu'elle n'avait d'ordre à recevoir de personne; que les soutanes étaient mal venues à faire la police dans sa maison; qu'elle se passerait des sacremens, puisqu'on exigeait d'elle une injustice et une lâcheté pour les lui accorder, et que, si elle venait à mourir, elle demanderait

compte à Dieu du refus de ses ministres, et rejetterait sur eux la responsabilité du mauvais état de son ame.

M. le cardinal de Noailles, en homme sensé, ne répliqua rien et se retira tandis que M. Languet voulut au moins se dédommager d'un mauvais succès par du bruit et des scènes. Il se posta dans les antichambres avec ses deux diacres, et sous le prétexte d'empêcher qu'on ne le trompât en demandant le viatique à une autre église que la sienne, il demeura quatre jours et quatre nuits sur les banquettes, ne sortant du palais que pour manger, et contant ses griefs à tout ce qui passait devant lui. Au bout de ce temps, la princesse étant hors de danger, M. le curé opéra sa retraite.

Cette esclandre causa une grande émotion parmi la cour. Riom en avait du tour-

ment ; cependant M. de Lauzun pensait que l'obstination de la duchesse de Berry l'engagerait à se lier davantage avec un amant qu'on voulait lui arracher par force. La princesse était accouchée d'une fille. On devait croire qu'elle sentirait des scrupules à vouloir abandonner l'enfant à sa bâtardise. L'affaire n'était plus un mystère pour personne, et il semblait que le seul moyen de mettre fin au scandale fût un mariage. La position était donc aussi favorable qu'il se pouvait. Malgré les assurances que lui donnait son oncle, Riom s'attendait à une crise, et le lecteur saura tout à l'heure que ses pressentimens ne le trompaient point.

# VII

Le chevalier tombe de son haut. — Plusieurs conférences. — Comment M. de Lauzun vient à bout dans un jour de monter la tête à une princesse, et de venger son neveu.

Le régent était, comme on sait, faible de caractère. Si on l'a vu répondre avec quelque vivacité au curé Languet, c'est qu'alors ce prince était attaqué dans sa faiblesse la plus extrême, celle qu'il avait pour sa fille. Il adorait la duchesse de

Berry au point de la craindre. D'un autre côté, selon la coutume de ceux qui manquent de volonté, le duc d'Orléans donnait souvent raison à qui lui parlait le dernier, et cédait pour ne point se fatiguer à contredire et raisonner. Il fit beaucoup de mal avec l'idée que le royaume n'aurait qu'à se louer de son gouvernement ; c'est ainsi, comme l'a dit Chamfort, que les gens faibles sont les éclaireurs de l'armée des méchans. Par une singulière illusion d'esprit, le duc d'Orléans croyait avoir de la ressemblance avec Henri IV. Parce qu'il ne savait refuser personne, il s'imaginait avoir la bonté de cœur et la clémence de son aïeul. Il donnait complaisamment à ses débauches le nom de galanteries, et comme il était courageux, il lui semblait que rien ne lui manquait dans le parallèle. On com-

prend par l'histoire de la régence à quel point l'envie de bien faire est insuffisante chez les princes qui n'ont pas assez d'énergie pour mettre en pratique leurs bonnes intentions. Nous avons cru devoir rappeler ces traits principaux du caractère bien connu du régent, à cause de la part qu'il aura encore aux évènemens de cette histoire.

M. le cardinal de Noailles s'était montré plus modéré que le curé Languet dans l'affaire du viatique, et lorsque ce prélat venait au Palais-Royal, le duc d'Orléans éprouvait à le voir un peu de confusion. Les airs affligés et le silence du cardinal étaient de plus sensibles reproches que tous les discours du monde. Une ligue fut établie entre plusieurs anciens et respectables serviteurs du prince, pour l'amener à

exiger une réforme dans la conduite de la duchesse de Berry. Les uns en parlèrent hardiment au sein même du conseil de régence, les autres en glissaient quelques mots au milieu des plaisanteries, à l'heure des soupers et des parties de plaisir. Il n'était point de jour où le régent ne fût battu en brèche sur cet article. M. de Canillac, qui était l'un des familiers du Palais-Royal, avait part à cette conspiration, et demanda en badinant au prince pourquoi l'on ne voyait pas qu'il fît amitié avec son gendre Riom.

— C'est, lui répondit-on, que ce gendre-là n'est que du casuel, et que nous lui donnerons un de ces jours pour douaire une chambre à la Bastille.

Le duc d'Orléans se faisait plus méchant qu'il n'était en parlant de la sorte ; il n'eût

point osé mettre la menace à exécution, et il avait de tout cela plus d'ennui que de colère.

Afin de savoir entièrement ce qu'on pensait de sa fille, et aussi pour prendre l'avis d'un homme grave, le régent consulta le duc de Broglio, vieux militaire dont la droiture lui était connue.

— Pour parler franchement, dit M. de Broglio, je trouve que Votre Altesse a été fort sage en ne se prononçant pas contre sa fille dans une querelle avec un curé ; mais à votre place je commanderais à la princesse de faire pour son père ce qu'elle n'a pas voulu céder aux représentations des gens d'église.

Cette réponse roula pendant quelques heures dans la tête du régent sans qu'il pût se résoudre à rien, puis il demanda ses che-

vaux et se rendit au Luxembourg avec le dessein d'exposer à sa fille la façon dont on parlait d'elle. La duchesse de Berry était fort éloignée de croire qu'on en voulût à ses amours. Dans son humeur altière, elle ne pensait pas même que le monde eût le droit de réfléchir sur la conduite qu'elle tenait. Elle reçut les avis de son père avec assez de hauteur, et répondit que M. de Broglio se devait mêler de batailles et non pas de faire des sermons.

— Cependant, reprit le régent, à tort ou à raison, vous savez ce que l'on dit de vous, et il y faudrait mettre ordre sans tarder.

— Le moyen d'y mettre ordre, c'est d'imposer silence aux discoureurs.

— Il est aisé de le vouloir ; on ne ferme la bouche aux gens qu'en ne leur donnant

plus matière à discourir. Essayez au moins d'envoyer M. de Riom en province pour un temps, et ne le voyez à son retour que dans le secret.

— Voilà qui est encore aisé à dire, s'écria la princese. Je ne vous promets rien. Je ne puis m'engager à prendre de ces partis extrêmes.

Le duc d'Orléans se retira en assurant qu'il chercherait un biais pour satisfaire tout le monde. M. de Broglio, à qui le prince parla de son expédition, proposa d'accorder à Riom le gouvernement d'une petite ville et de lui remettre, en même temps que son brevet, l'ordre d'aller à sa résidence. Pour un caractère indécis comme celui du régent il n'est pas de procédés meilleurs que les tempéramens : cette idée lui parut excellente. Riom fut appelé un matin chez l'abbé Dubois, et on lui apprit qu'il avait

le gouvernement de Cognac, valant douze mille livres par an, à la condition de partir sans tarder. Notre chevalier voulut essayer de répondre par un refus; mais le ministre lui offrit nettement à choisir entre son gouvernement ou la prison. Riom prit donc le brevet, et courut tout éperdu chez son oncle. Il trouva le vieux seigneur plongé dans ses humeurs noires et mal disposé à donner des consolations. Le coup était rude et inattendu. Peut-être Lauzun lui-même en fut-il déconcerté.

— Que puis-je faire à cela? dit-il à son neveu? Vous êtes-vous imaginé que je vous préserverais des inimitiés et des jalousies? On vous chasse : il faut partir.

— Ah! monsieur le duc, s'écria Riom, ce sont vos froids raisonnemens qui ont causé ma ruine. La princesse avait de l'amour pour moi. Sans vous, sans vos ar-

tifices, j'aurais conservé cet amour ; on n'aurait point remarqué ma passion pour elle, tandis qu'on s'est irrité de mon ambition. Que me font les honneurs , la fortune, un grand mariage, la parenté du régent ? C'est ma maîtresse que je regrette et rien de plus. Je l'aurais aimée de même si elle n'eût été qu'une simple bergère.

— Au diable les fadaises ! répondit Lauzun ; pourquoi m'avoir consulté ? Si vous aviez dessein de jouer une pastorale, vous deviez l'exécuter tout seul.

— Hélas ! disait Riom , voilà ce que c'est que de ne point agir d'après ses sentimens et son caractère !

— Il est certain, mon neveu, que cette affaire ne pouvait réussir à moins que je n'eusse été caché dans votre peau ; vous alliez sans doute vous contredisant à cha-

que minute, détruisant aujourd'hui ce que j'avais élevé hier. J'aurais dû prévoir ce qui arrive ; la tâche surpassait vos forces, mais je vous trouve encore heureux d'en être quitte pour si peu. Savez-vous qu'on m'a tenu dix ans enfermé dans une citadelle, pour avoir été l'amant d'une princesse ? Vous avez au moins votre liberté, une jolie retraite et douze mille livres par an. A votre place, je ne me plaindrais pas.

Le chevalier s'arrachait les cheveux et pleurait de tout son cœur en répétant :

— Rendez-la-moi, monsieur le duc ! m'abandonnerez-vous après m'avoir jeté dans le précipice ?

Lauzun était dans un grand embarras.

— Je veux entreprendre, dit-il, de réparer le tort que je vous ai fait, mon neveu ; mais, ne vous le dissimulez point, il

n'est rien de plus difficile à un gentilhomme sans appui et sans famille que de se relever lorsqu'il s'est laissé choir; je l'ai bien éprouvé dans ma disgrace. Il m'a fallu cinq ans de travail et de patience, des voyages, un concours d'évènemens étranges, le renversement de la monarchie anglaise et le secours de Jacques II. Si vous aviez besoin de la moitié de ces choses, ce serait à y renoncer. Heureusement, dans ce siècle, on fait tout à la légère, on ne tient à rien et l'on ne songe qu'à ses plaisirs; nous réussirons peut-être à meilleur marché. Je vous promets d'y réfléchir mûrement, d'employer mon adresse et le peu de crédit que je puis avoir encore; je surmonterai la paresse de mon âge et j'userai de célérité pour que vous ayez moins long-temps à souffrir de l'incertitude. Partez sans tarder davantage,

et tenez-vous en repos dans votre province jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles; écrivons seulement une lettre à la princesse, et montrez-lui autant de dignité que de désespoir.

Riom s'efforça de surmonter son trouble. Il prit une plume, et, moitié sous la dictée de son oncle, moitié de lui-même, il écrivit la lettre suivante :

« On m'envoie à deux cents lieues de vous, Madame. Comme je mourrais de douleur si j'apprenais que vous avez consenti à cette séparation qui m'ôte la vie, je m'éloigne sans oser vous revoir. Puisque mon malheur est une affaire d'État, je n'ai plus qu'à baisser la tête et me laisser accabler. Hélas! que ne suis-je un prince pour faire retentir l'univers du bruit de mon déses-

poir ! Quelque terribles que soient ma chute et la conclusion de mes amours, le nom de Votre Altesse me sera toujours cher et sacré. Je ne vous souhaite pas d'éprouver jamais rien d'aussi amer que les peines qui me brisent le cœur. Si vous me voyez partir sans regret, je pardonnerai à mes ennemis et je ne vous adresserai ni une plainte ni un reproche : ce sera la dernière marque de mon dévoûment et de mon respect. »

Ce billet fut expédié au Luxembourg, et le chevalier monta en carrosse après avoir embrassé son oncle.

La princesse, ne sachant rien encore des évènemens du matin, apprit la catastrophe par la lettre de Riom. Le duc d'Orléans feignit d'abord d'être étonné que sa

fille ne fût pas satisfaite. Il promit ensuite que le chevalier aurait bientôt la permission de ne plus résider à Cognac. Comme ce n'était pas assez pour mettre fin aux lamentations, il assura qu'il ferait, dans l'instant même, écrire par Dubois pour autoriser le chevalier à revenir à la cour; et puis sa fille une fois partie, le régent ne songea plus à ses promesses.

Il n'y avait pas long-temps que la duchesse de Berry s'était relevée de ses couches. Les émotions vives et le mouvement ne lui valaient rien; elle tomba malade, et comme son père n'osait pas aller au Luxembourg par crainte des reproches, elle prit cette faiblesse pour un procédé cruel.

Pendant ce temps-là, M. de Lauzun reconnaissait aux lettres de Riom que l'infortuné chevalier était dans un état voisin de

la folie. Le vieux seigneur fut touché de compassion et résolut de tenter une démarche. Il se fit mener un jour au Luxembourg. La duchesse de Berry était au lit; mais aussitôt qu'on lui annonça la visite de Lauzun, toutes les portes s'ouvrirent.

—Que c'est bien à vous, monsieur le duc, s'écria la princesse, de me venir voir quand les autres me délaissent! Parlez-moi de votre neveu. Lui avez-vous dit au moins que rien ne saurait lui ravir mon amitié, et qu'on me le fera aimer davantage par les persécutions ? Apprenez-lui que vous m'avez vue malade par excès de chagrin; monsieur le duc, vous êtes un homme d'expérience et de bon conseil, cherchez avec moi quelque expédient pour fléchir mon père.

Lauzun, encouragé par ce début, ap-

pela toute sa présence d'esprit afin de frapper un coup décisif.

— Le difficile n'est pas de fléchir votre père, dit-il, mais de faire que ce prince vous tienne ses promesses, et qu'il ne change pas de sentiment dès que vous l'aurez quitté. Je ne serais pas en peine de vous fournir un expédient ; ce qui m'arrête, c'est que, si vous le mettiez en usage, il y aurait de quoi faire jeter à la Bastille le conseiller intime. J'en courrais cependant le risque bien volontiers pour être agréable à Votre Altesse.

— Venez à mon secours, monsieur le duc, ma tête est si remuée, que je n'ai plus ni forces ni esprit.

Lauzun parut réfléchir. Il était assez remué lui-même, car la fortune de son neveu touchait à un moment critique.

— Je vous avertis, reprit-il, que je ne suis pas pour louvoyer ni pour prendre les biais et les demi-mesures.

— En ce cas, parlez donc, Monsieur, vous êtes le conseiller dont j'ai besoin.

— Il faudrait savoir avant tout jusqu'à quel point Votre Altesse s'intéresse à mon neveu.

— Je l'aime, monsieur de Lauzun, je l'aime à en perdre la tête; je ne puis vivre loin de lui.

Le duc dissimula son agitation, et tira posément sa boîte; il se mit à pétrir son tabac et à priser d'un air calme.

— Si j'étais une jeune et belle princesse, dit-il, et non pas un vieux courtisan, je saurais me soustraire à toutes les oppressions; je ne consulterais que mon cœur et mes volontés. Si donc je voulais du bien à

un honnête gentilhomme, je l'attacherais à ma personne de telle façon que tous les princes de la terre n'oseraient plus me l'enlever.

— Mais le moyen, Monsieur? voilà ce que je vous demande.

— Le moyen est toujours le même, pour la première dame du royaume comme pour la dernière.

— En vérité, vous me faites mourir avec vos lenteurs.

Lauzun redoubla ses airs de bonhomie comme s'il eût dit la chose la plus simple du monde.

— Le moyen, c'est tout simplement un mariage secret.

— Vous avez raison mille fois! Je ne sais pourquoi je n'aurais point osé penser de moi-même à me marier malgré mon père.

Le sang-froid avec lequel vous en parlez m'ouvre les yeux. En effet, c'est un moyen sûr; mais quand deux amans veulent s'épouser, il ne faut pas qu'ils soient à deux cents lieues l'un de l'autre.

Le vieux duc reprit sur le même ton:

— Voulez-vous un autre expédient aussi simple que le premier pour revoir mon neveu ?

— Assurément.

— Le moyen pour un amant de rejoindre sa bien-aimée, c'est de partir une belle nuit, sans rien dire à personne, et de voler auprès d'elle. Si donc j'étais la fille du régent, assurée de la tendesse d'un père faible et sans rancune, j'écrirais de ma blanche main à mon amant, et je lui commanderais de me venir trouver à l'un de mes châteaux, où quelque prêtre de bonne volonté nous

célebrerait dans un coin une messe de mariage.

— Touchez là monsieur de Lauzun, dit la princesse; je suis votre nièce. Ma résolution est prise. Aussitôt que je serai guérie, j'écris au chevalier, et je vais habiter mon château de Meudon. Nous tâcherons ensuite de gagner M. de Broglio, qui a l'oreille du régent et qui dirige cette affaire.

—Broglio! s'écria Lauzun, que ne me disiez-vous cela ? Ne veut-on pas le faire maréchal de France ? Je lui vais donner de la tablature dès ce matin, et lui enlever son bâton de la main. Rapportez-vous-en à ma vieille malice. Je vous vengerai de lui d'abord, et nous ferons ensuite nos conditions. Quant au cardinal Dubois, nous ne saurions trop nous en défier ; c'est un démon capable de tout.

— Avec des présens et des caresses, je l'endormirai.

Lauzun prit congé de la princesse, et le succès l'ayant mis en belle humeur, il donna l'ordre à ses gens de le conduire au Palais-Royal. Le bonhomme avait encore, malgré son grand âge, les jarrets fermes et la taille droite. Il traversa les salons d'un pas assez leste en saluant les dames, comme s'il n'eût jamais déserté le cour. C'était l'heure du petit jeu, et il y avait beaucoup de monde auprès du régent. On savait que Lauzun ne paraissait guère sans avoir en poche une méchanceté : c'est pourquoi on le suivit de près, et un cercle considérable se forma autour de lui.

— Venez donc, se disait-on de tous côtés, voici M. de Lauzun qui va nous divertir par quelque diablerie. Sachons quel

est le malheureux sur qui vont tomber ses sarcasmes.

Avant que le vieux duc eût ouvert la bouche, on riait déjà sur la foi de sa réputation. Le régent aimait la plaisanterie, et s'y prêtait de bonne grace, pourvu qu'elle en valût la peine. Il la maniait lui-même avec avantage.

— Eh! monsieur de Lauzun, dit-il, c'est un miracle que de vous voir. Nous sommes donc devenus des aigles d'esprit, que vous ne trouvez plus à faire de satire contre personne ?

— Vous l'avez dit, Monseigneur, cette génération brille par l'esprit et les vertus. Pas un de vos amis qui ne soit un modèle de bon goût, de tempérance et de piété. Je n'ai plus qu'à mourir.

— Ce ne sont là que des généralités,

Lauzun. N'êtes-vous pas venu pour autre chose ? Si vous nous laissez trop désirer la plaisanterie, songez qu'elle devra être excellente.

— Que Votre Altesse ne le presse pas trop, dit M. de Nocé, qui aimait Lauzun, sans quoi vous pourriez lui faire manquer son coup.

— Je veux, au contraire, le gêner autant que je pourrai, reprit le régent. Si la malice ne réussit pas, nous sommes assurés de rire au moins à ses dépens.

— Riez donc tout de suite et que ce soit fini, dit Lauzun, car je ne suis point ici pour plaisanter. Je viens sérieusement demander justice d'un tort qu'on me veut faire.

— Cela ne vaut rien, Lauzun. S'il n'y

a sous jeu ni méchanceté ni ridicule, vous allez être bafoué.

— Monseigneur, reprit Lauzun avec l'air grave et noble de l'ancienne cour, dans le beau temps du roi votre oncle on plaisantait quelquefois, mais avec modération, sans aller jusqu'à bafouer publiquement un gentilhomme, à moins qu'il ne l'eût mérité par de la sottise ou des vices.

— Est-ce qu'il parlerait sérieusement? dit le prince étonné.

— N'en doutez pas, poursuivit Lauzun. Voici l'objet de ma visite : je sais que M. de Broglio est porté pour le premier bâton de maréchal qui sera donné.

— C'est donc à moi que vous en avez? s'écria M. de Broglio.

— Chacun pour soi, Monsieur, répondit

Lauzun. Vous pensez à vos petits intérêts et moi aux miens.

— Eh ! reprit le vieux militaire, quand on voudrait me donner le bâton, où serait le mal !

— Ce n'est pas moi qui déclarerai vos titres mauvais, puisqu'ils sont les miens. Apprenez que je veux aussi être maréchal de France.

— Il veut être maréchal de France ! s'écria l'auditoire.

— Certainement, Messieurs, et je vais vous prouver que j'y ai des droits incontestables. Le choix de M. de Broglio, de préférence à tant d'autres lieutenans-généraux qui sont jeunes et en état de faire la guerre, repose sur un profond et ingénieux système de son altesse; on a compris que, pour commander en chef, la

vieillesse ne suffisait pas, et qu'il fallait exiger encore des infirmités, quelques membres perclus et la dureté de l'oreille. La perfection serait la perte totale de la vue et de la mémoire. Un peu de paralysie serait admirable et si l'on était assez heureux pour joindre l'affaiblissement de l'intelligence, il n'y aurait plus rien à désirer. Turenne, qui était mon cousin, me l'a répété souvent : Ce qui ruinera la royauté, c'est qu'elle ne s'appuie pas assez sur les gens qui ne tiennent plus sur leurs jambes.

— Ventrebleu ! interrompit M. de Broglio, allez en enfer avec vos railleries; je ne perds point mes facultés.

— Aussi êtes-vous à peine dans l'âge où l'on prendra désormais les sous-lieutenans, puisque moi-même je ne suis pas parfait. Il faut que le bâton nous serve de béquille,

mon cher duc. Chaque maréchal de France ne doit valoir que la moitié d'un homme. On poussera leur nombre à vingt-quatre pour compter douze personnes, et nous les verrons marcher deux à deux comme les bœufs à la charrue.

Le régent ayant donné le signal en riant le premier, la gaîté des assistans éclata bruyamment.

—Voyez, poursuivit Lauzun, combien je suis supérieur à M. de Broglio : il a soixante-seize ans, j'en ai plus de quatre-vingt-cinq. S'il donne pour raison qu'il est un ancien lieutenant-général, je réponds que je date de quarante-huit ans dans ce grade; s'il avance qu'il n'a pas fait la guerre depuis l'année 1675, je réplique victorieusement ; Je n'ai point tiré

l'épée depuis 1670. S'il nous fait observer qu'il a été battu à Consarbruck avec Créqui, je prouve que mon régiment de dragons fut taillé en pièces à Douai. On peut objecter que j'ai toutes mes dents, que je mange une livre de viande à mes repas, que je fais mes deux lieues à pied sans fatigue, et que je monte à cheval comme à trente ans. Sur ces quatre points, M. de Broglio gagne contre moi, puisqu'il n'a plus de dents et ne marche plus qu'en carrosse. Cependant, par considération pour mes services passés et l'amitié que me portait le feu roi, j'espère que Son Altesse royale ne me fera pas le tort d'un passe-droit. Je désire rentrer au service exprès pour recevoir le bâton, puisqu'on le doit à l'âge et aux rhumatismes. Avec du zèle et de l'étude, je parviendrai peut-être à faire un maré-

chal de France plus podagre et plus cassé que M. de Broglio lui-même.

Selon sa manière habituelle, Lauzun tourna les talons et s'en alla causer avec d'anciens amis, laissant aux rieurs le soin de répandre ses plaisanteries. Au bout d'une heure, comme il sortait, M. de Broglio courut à lui et le rejoignit dans les escaliers.

— Il faut, dit le vieux militaire, que vous ayez une ame bien noire pour vous complaire ainsi à nuire sans en tirer profit. Voilà maintenent que le régent ne veut plus me donner le bâton !

— Monsieur, répondit Lauzun, je ne fais rien sans motifs, pas plus le mal que le bien ; vous me voyez ravi d'aise que le bâton vous échappe.

— Pardieu ! je voudrais savoir quelles sont vos raisons de me haïr.

— Je vous les donnerai volontiers : vous avez poussé le régent et le ministre contre mon neveu, qui n'était pas de vos ennemis. Vous avez fait du mal à ce garçon sans en tirer aucun profit, comme vous disiez tout à l'heure. Nous sommes tous ici pour chercher fortune, Monsieur; vous devriez être satisfait de voir un gentilhomme s'élever par l'amitié d'une princesse, au lieu de chercher à lui nuire : c'est vous-même qui avez une ame noire.

— Son altesse m'a consulté, monsieur le duc, et j'ai cru devoir exprimer sincèrement mon opinion.

— Et moi, j'ai cru devoir venger mon neveu, monsieur le duc.

— Mais nous pouvons nous accommoder.

Je ne veux pas de mal à votre neveu, et je suis prêt à parler en sa faveur.

— Et moi, je puis revenir sur mes paroles, et dire au prince qu'il ne prenne pas mes plaisanteries au sérieux. Attendez un peu : si, dans quelques jours, vous apprenez que le régent soit en colère contre le chevalier de Riom, ce sera le moment d'intervenir en sa faveur ; après cela, comptez sur moi pour faire que votre bâton vous soit rendu.

—Je vous en serai fort obligé.

— Et moi, je vous aurai beaucoup de reconnaissance.

L'accord étant signé de la sorte, Lauzun monta dans son carrosse et rentra chez lui, fort content de son expédition. Toutes ces fatigues n'étaient rien encore, et on verra bientôt par quel enchaînement d'aventures

M. de Riom devait acheter son bonheur; puis on le verra tomber à l'instant même où sa fortune touchait à son apogée. Notre chevalier parvint à une position si élevée, que Lauzun lui-même, qui avait essuyé tant de traverses dans sa longue carrière, eût été bien en peine d'imaginer par quel côté Riom avait à craindre une chute; mais la Providence sait renverser d'un souffle ceux qu'on pourrait croire inébranlables. Le temps n'était pas loin où M. de Lauzun, ce courtisan si fameux et si habile, devait recevoir encore, dans la personne de son neveu, un dernier et grand enseignement sur les vanités de la vie d'intrigues.

## VIII

La foudre suspendue sur la tête du chevalier. — Les trois messagers.— Un pressentiment.— Sans M. de Lauzun, Riom était perdu à jamais.— Qu'il est doux de revoir son amant, même sous un costume ridicule.

Malgré son habileté, Lauzun n'avait point songé que M. de Broglio, qui ne savait rien taire, s'en irait redire leur conversation et le marché convenu entre eux. Aussi triste de son bâton perdu que fâché des rires de la cour, le vieux militaire ne

put se défendre d'en conter la véritable cause au régent et au cardinal Dubois. On apprit que Lauzun était allé au Luxembourg, et l'on ne douta plus qu'il n'y eût une conspiration dont il dirigeait lui-même le fil. On envoya des espions rôder chez la duchesse de Berry et à l'hôtel de Lauzun. En moins de deux jours, Dubois eut des soupçons de ce qui se tramait à la sourdine. Le ministre prit son maître à part et l'avertit que, s'il ne voulait avoir pour gendre un cadet d'Auvergne, le temps était venu d'employer les mesures de rigueur. Le régent s'efforça de recevoir la nouvelle en badinant; il redoutait au fond de se trouver aux prises avec les passions de sa fille; mais le cardinal ayant insisté, le prince lui dit avec impatience :

— Crois-tu que j'aie le loisir de m'oc-

cuper de bagatelles? Je ferais un beau régent du royaume, si je me mêlais de ces amourettes d'enfant!

— Je ne vois cependant, reprit Dubois, qu'un père qui puisse veiller sur la conduite de sa fille.

— J'ai résolu de n'y plus penser.

— Donnez-moi donc carte blanche, et je vous débarrasserai de Riom.

— Et qui me préservera des cris et des poursuites de ma fille?

— Elle se calmera toute seule, et vous irez passer quelques jours à la campagne.

— Que la peste soit de cette affaire!

— Je conviens qu'elle est désagréable, mais, puisque Lauzun s'en mêle, soyez assuré qu'il vise à un mariage, et que, si les amans se revoient, ils s'iront épouser à la première église qu'ils trouveront.

— Il ne faut pas cela, Dubois, je ne le veux pas.

— Donnez-moi donc carte blanche.

— Je te la donne.

Dubois avait à lui quelques hommes de rapière et d'exécution, bons pour les coups de main ; il en mit quatre aux ordres d'un certain Maillard qui était de ses affidés et qui eut seul connaissance des instructions. Ce Maillard, muni d'argent, de passeports du lieutenant de police, de pouvoirs du cardinal et d'une lettre de cachet, se mit en route à petites journées, s'arrêtant dans les hôtelleries et menant joyeuse vie avec les écus du ministre.

M. de Lauzun, n'osant se fier à la poste aux lettres, avait expédié un courrier à son neveu pour l'informer du résultat de sa visite au Luxembourg, et pour lui dire de

se préparer à quitter secrètement la résidence de Cognac. De son côté, la duchesse de Berry, s'étant un peu rétablie, voulut mettre à profit les conseils de Lauzun; elle avait échangé avec le roi son château d'Amboise contre celui de Meudon; ce fut de ce séjour que partit un troisième émissaire pour M. de Riom. Maillard et ses quatre traîneurs d'épée avaient plusieurs jours d'avance sur les deux courriers; mais, comme les affaires des particuliers sont toujours menées avec plus de zèle et de célérité que celles de l'État, l'envoyé du duc de Lauzun parvint le premier à sa destination. Riom, bien averti, avait pris ses mesures quand le second messager lui remit une lettre de la princesse :

« Chevalier, lui disait-on, venez sous quelque déguisement me rejoindre à Meudon où je vous attends ; c'est là que vous apprendrez à quel point je vous aime. Si vous avez beaucoup souffert et si l'absence vous a paru aussi cruelle qu'à moi, la récompense que je vous réserve est assez grande pour vous payer de vos douleurs. Une fois que je vous tiendrai auprès de moi, il n'y aura plus de ministre qui vous puisse arracher de mes bras. Vous trouverez ici une chapelle toute prête et un curé dévoué à nos intérêts ; devinez le reste. Je vous envoie mille tendres baisers sur les ailes du zéphyr. »

La nuit n'était qu'à peine close, lorsque notre gentilhomme, cédant à son impatience

sortit de Cognac en compagnie d'un guide du pays, monté comme lui sur un excellent cheval, et tous deux habillés en marchands colporteurs. A quelques pas de la ville, ils rencontrèrent les envoyés du cardinal qui arrivaient au petit trot, et qui demandaient quelle route ils devaient suivre. Maillard, pensant qu'il serait temps de remplir sa mission le lendemain, s'alla coucher tranquillement à Cognac, en sorte que Riom avait déjà parcouru dix lieues dans l'instant où l'on se présentait à la maison du gouverneur pour l'arrêter. Il fallut bien encore la demi-journée avant que Maillard eût compris que son homme s'était enfui; mais sa rencontre de la veille lui revenant à la mémoire, il prit des chevaux frais et se remit cette fois à la poursuite de Riom avec une diligence incroyable. Notre chevalier

s'était arrêté au village de Champigny pour donner du repos à sa monture ; les cinq estafiers entrèrent dans l'auberge comme il allait en sortir, et lui posèrent brusquement le pistolet sur la gorge , Riom avait caché ses armes dans une valise, et ne put opposer aucune résistance. Maillard acheta dans le pays une cariolle où il fit monter sa capture , puis on partit en cet équipage pour Paris.

Notre devoir d'historien véridique nous oblige à consigner ici un fait que nous laisserons à chacun le soin de commenter selon ses opinions et ces croyances. Les uns le classeront dans le domaine du surnaturel, et les autres pourront le rattacher à des systèmes nouveaux. La théorie des pressentimens n'étant point encore fixée,

nous nous bornerons à un récit exact sans y ajouter nos réflexions.

Tandis que notre chevalier confondu par le malheur qui lui tombait du ciel sans que rien lui eût permis de le prévoir, était abîmé dans sa douleur, la duchesse de Berry se préparait à recevoir son amant à Meudon, persuadée qu'il devait arriver bientôt. Elle se coucha un soir d'aussi bonne humeur qu'à l'ordinaire, et s'endormit d'un sommeil paisible pensant à ses projets pour le bonheur et la fortune de Riom. C'était le lendemain de l'arrestation du chevalier. Vers deux heures, les caméristes de service furent réveillées par la clochette de nuit; ces femmes coururent auprès de la princesse et la trouvèrent assise sur son lit, débitant des paroles si entrecoupées et si bizarres, qu'elles la cru-

rent dans le délire de la fièvre. On voulait appeler le médecin, mais son Altesse, ayant remis en ordre ses idées, s'écria qu'elle venait d'avoir une vision, et voici comment elle raconta ce qui s'était passé :

Étant plongée dans un demi-sommeil, elle avait cru reconnaître la voix de Riom qui parlait dans le lointain ; cette voix devint bientôt de plus en plus distincte et semblait répéter incessamment les mêmes paroles. Le bruit s'approcha graduellement et la princesse finit par entendre ces mots prononcés par une bouche dont elle sentit le souffle contre son oreille : « Ils m'ont arrêté ! » Alors, elle se tourna précipitamment du côté d'où partait la voix, et ne vit rien auprès d'elle ; mais, quand elle eut repris sa première position, les murmures recommencèrent dans l'éloignement et

d'une manière croissante, jusqu'à redire la même phrase avec le même accent. A la troisième fois, au lieu de changer de posture, la princesse demeura immobile et dit le plus doucement qu'elle put :

— Par qui donc venez-vous d'être arrêté mon cher chevalier, et que veut-on faire de vous ?

— Par les gens du cardinal, répondit la voix ; ils me mènent à la Bastille. Je suis perdu si vous n'envoyez à mon aide.

La princesse fit d'autres questions qui restèrent sans réponse ; mais elle se crut tout à coup transportée dans une chambre inconnue, dont les murs et le mobilier étaient délabrés. Au milieu de cette chambre était Riom couché sur un mauvais fauteuil ; il dormait la tête rejetée en arrière et les jambes étendues. Il avait les cheveux

en désordre et paraissait vêtu d'un costume populaire; on entendait à l'extérieur des pas lourds et réguliers, comme si quelqu'un eût gardé la porte. Bientôt la vision devint plus vague, et la princesse, s'étant réveillée tout à coup, ne douta plus que la réalité ne se fût montrée à elle par un songe. Elle passa le reste de la nuit dans l'agitation et les frayeurs, et aussitôt que le jour se leva, elle envoya M. de Pons chercher le duc de Lauzun.

Cependant l'arrestation du chevalier avait causé quelque rumeur dans le village de Champigny; les bonnes gens du pays qui rencontrèrent le convoi en discoururent sur la route, et le nom de la duchesse de Berry se trouva mêlé dans leurs conjectures.

Le courrier de Lauzun, qui se re-

posait de ses fatigues à Tours, y entendit parler de cette affaire; cet homme eut idée qu'il s'agissait du neveu de son maître. Il prit aussitôt les chevaux de la poste et courut jusqu'à Paris sans perdre haleine. Il arriva chez Lauzun avant le soleil du lendemain, et trouva le vieux duc qui sortait du lit.

A peine lui avait-il rendu compte de sa mission et de la fâcheuse issue de l'aventure, que M. de Pons entra. Lauzun n'était pas de ces esprits superstitieux qui se frappent aisément; mais, lorsqu'il reconnut que la vision de la princesse était confirmée par les rapports de son courrier, il ne s'amusa pas à perdre le temps en conjectures; il appela son valet de chambre, prit ses habits de voyage et une épée de campagne, emplit ses poches

de pièces d'or, et fit atteler ses meilleurs chevaux.

— Encore une journée importante de ma vie, disait-il au milieu de ces occupations; il est clair que mon neveu a besoin de secours. Ce n'est pas en vain que le Ciel se mêle de cette partie; nous devons la gagner, puisqu'il est pour nous.

Lauzun cacha dans son carrosse une paire de pistolets, et on se rendit à Meudon.

Ce jour-là, sur les quatre heures après midi, Maillard parvint au Bourg-la-Reine avec son prisonnier. Selon les instructions qu'il avait reçues par écrit, il ne devait pénétrer dans Paris que de nuit; c'est pourquoi il s'arrêta dans un cabaret où il enferma Riom sous clé avec bonne garde, en attendant l'heure du départ.

Le désespoir de notre chevalier était à son comble en ce moment. La lettre de cachet du régent et les ordres du cardinal lui semblaient de trop hautes puissances pour qu'un obscur gentilhomme pût espérer de les vaincre. Il se soumettait à sa mauvaise étoile comme font les Turcs, sans oser se plaindre; mais il sentait que son ame n'aurait pas assez de force pour supporter la prison ou l'exil. Pendant que Riom rêvait à son triste avenir, M. de Lauzun entra dans le cabaret. Il aborda maître Maillard avec ses façons de grand seigneur, et, lui mettant une bourse bien garnie dans la main, il demanda la permission de voir le prisonnier en assurant que cela n'avait rien de contraire aux devoirs d'un agent fidèle. L'estafier répondit que monsieur le duc avait trop de savoir-vivre pour essuyer

jamais de refus en s'y prenant de la sorte.

Aussitôt qu'il fut auprès de son neveu, Lauzun comprit d'un regard tout l'accablement du pauvre Riom.

—Ventrebleu! s'écria-t-il, que de peines vous nous donnez, Chevalier! et vous voici la tête entre vos mains, tandis que je sue tout mon sang à votre service, malgré mes quatre-vingts ans! c'est donc le monde renversé que nous jouons? Quoi! vous êtes jeune, robuste, amoureux, et vous vous laissez traîner par les grands chemins sans vous évader! A cette heure, vous êtes à peine séparé de votre maîtresse par une distance d'une lieue. Le château de Meudon se voit presque de cette fenêtre. La duchesse de Berry vous attend pour vous donner sa fortune et sa main, et vous êtes là immobile comme une statue!

— Que voulez-vous? répondit Riom, je ne suis pas un héros de l'Arioste. Je ne sais point renverser les murailles ni détruire une armée à coups de poing.

— Ni moi non plus, Monsieur; mais si j'avais vingt ans comme vous et la force de ce bel âge, je m'échapperais ou je mourrais du moins en l'essayant.

— Prêtez-moi donc votre épée, monsieur le duc, et je vais me faire tuer sous vos yeux.

— Ah ! les sottes gens que ces amoureux. Qui vous dit de risquer votre vie sur la plus mauvaise chance? Ce n'est pas là ce qu'on vous demande. Il faut calculer ses moyens d'évasion, ne penser qu'à cela du matin au soir, chercher l'occasion, étudier les localités, saisir le joint lorsqu'on l'a trouvé. La nature ne vous a-t-elle pas donné une

imaginative et quatre membres en bon état pour résister à vos oppresseurs ? Cette canaille qui vous garde, est-ce autre chose que des hommes? n'avez-vous pas un sang noble et un esprit supérieur à celui de ces valets? Morbleu! tel que je suis encore, je les voudrais jouer par dessous la jambe. Voyons s'il n'y a pas quelque endroit par où vous puissiez fuir ?

Le vieillard examina de près les fenêtres, la cheminée, les armoires. Tandis qu'il procédait à ses perquisitions, Maillard entra. L'estafier venait offrir galamment à M. de Lauzun la permission de prendre le déjeuner avec son neveu. Le vieux seigneur le remercia de sa complaisance, et accepta la proposition. Une servante apporta aussitôt la nappe et les couverts.

— J'ai trouvé ce qu'il vous faut! s'écria

le duc dès que Maillard se fut retiré. Alerte! mon neveu, vous allez conquérir votre liberté.

Lauzun ayant tiré doucement son épée, en dirigea la pointe sur la poitrine de la servante :

— Mon enfant, lui dit-il, je serais fâché de vous faire du mal; mais vous allez, s'il vous plaît, m'obéir sans dire un mot, ou bien je vous tue vertement sur place. Si vous êtes docile, je vous donnerai beaucoup d'argent. Otez votre robe sur-le-champ, et la prêtez à mon neveu pour qu'il se déguise; et vous, Riom jetez à bas vos habits. Ne perdons pas une seconde.

La servante faisait quelques façons pour se déshabiller.

— Allons! ma belle, reprit Lauzun, ne craignez rien : je suis vieux, et le chevalier

brûle de s'enfuir. Vous auriez les appas de la reine de Navarre, que nous ne songerions ni l'un ni l'autre à les regarder. D'ailleurs, vous mettrez aussitôt l'habit de mon neveu, et vous serez charmante sous le justaucorps d'un joli garçon.

La fille ne résista plus. Riom prit les jupes, la gorgerette et jusqu'au bonnet et aux chaussures de la servante.

— Ma chère enfant, disait le duc pendant cette opération, je suis bien en cour, et j'aurai soin qu'on ne vous inquiète pas. Je vous donnerai de quoi établir un cabaret en face de celui-ci; vous y serez maîtresse, et non plus servante. Je viendrai vous y visiter et vous amener de la bonne compagnie; vous ferez une grosse fortune, et vous épouserez le garçon que vous voudrez. — A présent, mon neveu, coupez

vos moustaches. Vous aurez soin de passer devant la sentinelle qui est à cette porte sans trop de hâte. Une fois dans la rue, vous trouverez au premier détour sur votre gauche mon carrosse, qui vous mènera au galop jusqu'à Meudon. Dites à mes gens de crever mes chevaux et de ne point s'arrêter, quelque rencontre que vous fassiez. Si Maillard vous rattrape, brûlez-lui tout uniment la cervelle : il y a des pistolets dans ma voiture.

La toilette achevée, Riom prit un plat d'une main et de l'autre une serviette, puis il ouvrit la porte et disparut. Comme il n'était pas fort habile comédien, les estafiers qui le rencontrèrent l'auraient peut-être reconnu sans un stratagème qu'inventa M. de Lauzun. Le vieux duc ferma le verrou qui était à la porte de la chambre, et se

mit à briser les assiettes, les meubles et jusqu'aux vitres des fenêtres, avec un vacarme effroyable. Tous les habitans de la maison accoururent à ce bruit. Sans répondre à leurs cris, Lauzun continuait son manége, et, au milieu du désordre, le chevalier gagna le large sans difficulté. On employa environ un gros quart-d'heure à enfoncer la porte.

— Qu'avez-vous donc? dit Maillard qui entra le premier. D'où vient ce tumulte? Où est mon prisonnier?

—L'oiseau s'est envolé, répondit Lauzun; il est déjà loin à cette heure.

Maillard savait, par les instructions du ministre, que Riom voulait aller rejoindre la princesse. Il appela ses hommes, fit seller les chevaux, et partit à franc étrier par les traverses dans la direction de Meudon;

mais l'attelage de M. de Lauzun était composé de six bêtes anglaises qui avaient un train admirable. Les estafiers arrivèrent à l'avenue du château justement à propos pour voir de loin le carrosse qui entrait dans les cours.

Riom s'était élancé sous les vestibules de Meudon. Il franchit les degrés et la salle des gardes comme un trait, et vint tomber tout palpitant de joie aux genoux de sa maîtresse. Les dames d'honneur poussèrent des cris d'effroi en voyant cette femme du peuple avec des façons étranges et des gestes de possédé ; mais la princesse avait démêlé, à travers le déguisement, les traits de son chevalier.

— Vous voilà donc enfin ! s'écria-t-elle. Dieu soit loué! vous m'êtes rendu ! Je vois

assez par ce costume combien vous avez eu de peine pour venir jusqu'à moi.

— Ah! Madame, répondit Riom , vous frémirez en apprenant le danger que nous avons couru de n'être jamais réunis.

— Je le sais, mon ami, interrompit la princesse ; on vous avait arrêté , on vous conduisait à la Bastille.

La fille du régent raconta ses pressentimens auxquels Riom devait sa délivrance, et ce fut, comme on le doit penser , un sujet inépuisable de s'émerveiller et de se réjouir.

— Du reste , ajouta la princesse , je ne vous aurais pas laissé dans votre infortune; je serais plutôt allée moi-même partager votre prison. Mais vous n'avez plus rien à craindre; vous braverez ici les lettres de cachet et la méchanceté de ce Dubois.

Il n'oserait exercer ses persécutions jusque dans ma maison. Vous ne me quitterez plus d'un pas, n'est-il pas vrai, chevalier?

— Je défie le sort et mes ennemis, s'écria Riom. Je vous ai revue, je puis mourir à présent.

Notre gentilhomme se confondit en protestations d'amour, et prenait des airs si animés que, dans l'accoutrement bizarre où il était, les dames d'honneur éclataient de rire en le regardant. Pour des amans heureux, il n'est pas de ridicule : la princesse ne songeait qu'au plaisir de revoir son chevalier, et Riom couvrait de baisers les belles mains qu'on lui abandonnait avec tendresse. La porte fut fermée aux visiteurs, et l'on causa longuement après toutes ces aventures.

Pendant ce temps-là, M. de Lauzun, voyant son neveu en fuite et les agens du ministre en campagne, avait jugé sa tâche achevée, et s'en était retourné chez lui. Le lendemain, il tint parole à la servante du cabaret, et lui envoya la somme ronde qu'il avait promise.

Dubois, en apprenant cette équipée, gronda ses estafiers; mais il vit bien qu'il devait renoncer à pousser les choses plus avant. Le chevalier une fois auprès de la duchesse de Berry, on ne pouvait point forcer le château de Meudon, et le plus sage était de jeter cette affaire aux oubliettes.

— Puisque le diable le veut ainsi, dit-il, que cette folle princesse contente donc sa passion.

Une semaine environ après le retour du chevalier, M. de Lauzun fut invité par la

duchesse de Berry à venir au château de Meudon. Il y resta une journée entière, dans le particulier de son altesse, et reçut toutes les marques d'amitié imaginables. Vers minuit, la cour s'étant retirée, on alla sans bruit à la chapelle, où le curé du village dit sa messe, et unit les deux amans devant un petit nombre de témoins, parmi lesquels étaient le capitaine des gardes, le marquis de Pons, M. de Mouchy et sa femme. Lauzun, qui se sentait rajeunir d'aise, eut l'honneur d'embrasser le premier son altesse après la cérémonie.

— Madame, dit-il, ce que je vous puis souhaiter de plus heureux, c'est que vous aimiez mon neveu le plus fort et le plus long-temps qu'il sera possible. Le chevalier est d'un aimable naturel et n'a rien dans le caractère qui vous doive inquiéter;

mais c'est une chose funeste à l'amour qu'un bonheur sans aucun mélange. Pour avoir en tête une idée qui vous occupe et bannisse l'ennui, prenez la résolution de faire en sorte que votre mariage soit avoué publiquement, et que le régent vous permette de le déclarer. Proposez-vous comme un exercice d'esprit d'élever votre mari à quelque belle dignité, d'en faire un personnage aussi considérable pour les autres qu'il l'est pour vous. Les obstacles et les fatigues que vous y trouverez vous tiendront le cœur et l'imagination en haleine, et quand vous aurez eu au dehors quelques soucis, les momens que vous donnerez à vos amours en seront plus doux; et puis ce doit être un agréable passe-temps pour une belle et grande princesse que d'attirer les honneurs sur la tête de celui

qu'elle aime. Ne le pensez-vous pas comme moi?

— Je partage votre sentiment, monsieur le duc, répondit la princesse, et je suivrai vos avis. Je mettrai tout en œuvre pour que M. de Riom soit fait duc et pair avant la fin de cette année 1718. Croyez à mon courage et à ma persévérance.

— Que votre amour me reste, et je serai toujours assez riche et assez puissant, dit Riom au comble du bonheur.

Les jeunes époux rentrèrent dans leurs appartemens, et la compagnie se dispersa. En retournant à son hôtel, au milieu de la nuit, Lauzun s'écria tout haut dans son carrosse :

— Après mon propre mariage et ma rentrée en grace, voici la plus belle affaire où j'aie jamais mis les mains.

Le capitaine des gardes ne s'endormit qu'au petit jour. Lorsqu'il repassait dans sa mémoire les coups de dés qui avaient toujours donné sur lui l'avantage à Riom, et les merveilleux caprices du sort qui élevaient ce cadet de Gascogne au niveau des astres de la cour, il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête, et répétait en s'agitant dans son lit :

— Tout cela m'était pourtant destiné! Un mauvais génie, acharné contre moi, pouvait seul... hélas!.. De la poudre au jasmin... un tigre... un rocher artificiel... ma vue de myope... un mariage!... La fille du régent!... ô désespoir!

# IX

Lauzun n'est pas encore satisfait. — Le bâton haut. — La princesse tombe malade. — Une caresse amollit le coeur d'un père. — Déclaration importante faite à la cour. — Son altesse boit un verre de vin en dépit des médecins, et ne s'en trouve pas plus mal.

Lorsque Riom se vit marié à sa maîtresse, il s'estima plus heureux qu'il n'avait dû l'espérer. Il ne partageait pas cette soif d'honneurs ni ce besoin de s'agiter qui avaient procuré à Lauzun une destinée de roman, et sans doute il n'eût jamais songé

à rendre son mariage public, si son oncle n'eût été derrière lui à le harceler comme un démon tentateur. Soit qu'il eût pris cette affaire comme sienne, soit qu'il pensât tirer pour lui-même quelque gloire du succès, Lauzun ne laissait ni repos ni trève à Riom. Il lui faisait des peintures fort sombres du néant qui l'attendait à la majorité du roi, lorsqu'une cour nouvelle se-rait formée. La duchesse de Berry pouvait, dans la suite des temps, s'ennuyer du chevalier aussi bien que de ses autres amans, et quelle figure ferait un mari sans considération, qui n'aurait plus l'amour de sa femme? Ces prévisions étaient sages; mais Riom répondait que, s'il perdait l'amour de la princesse, il ne voulait pas survivre à ce malheur, dont tous les honneurs de la terre ne pourraient pas le consoler. Il ré-

pugnait d'ailleurs à sa loyauté de donner prise au reproche d'ambition et de calcul dans une affaire où son cœur avait toujours eu la plus forte part.

Quand même le chevalier se fût pénétré des idées de son oncle, il n'eût peut-être rien obtenu davantage, car la duchesse de Berry n'allait point au Palais-Royal sans entreprendre le duc d'Orléans sur l'article de son mariage. Les caresses, les pleurs et les supplications ne tarissaient point. Cependant, à la longue, elle se fatigua d'être importune et fit mine de bouder son père, en ne quittant presque plus la campagne. Lauzun enrageait de toute son ame. Il aurait voulu que Riom querellât sa princesse du matin au soir, jusqu'à ce qu'il en fût venu à ses fins. Le vieux duc poussa l'exagérat on au point de se servir d'un mot

qui montre bien quelle terrible dose d'ambition et de volonté avait cet homme bizarre.

— Les princesses de la maison de Bourbon, disait-il, sont toutes les mêmes : on n'en peut rien tirer qu'en les rudoyant; elles veulent être menées le *bâton haut* (1).

Cette vilaine expression n'inspira que de l'effroi au chevalier, et comme il avait résolu de ne plus forcer son caractère, il refusa nettement de mettre en jeu ces moyens qu'il tenait pour indignes de lui, prétendant avec raison que des procédés méchans et ingrats ne pouvaient être rachetés aux yeux du monde que par des qualités brillantes qu'il n'avait point.

(1) Historique.

Lauzun ne cessait de répéter à Riom au milieu de leurs débats :

— C'est une affaire qui s'en ira s'éteignant et se fondra comme la neige entre vos doigts.

La duchesse de Berry ayant été blessée dans ses couches, les médecins avaient prescrit plusieurs mois d'un régime sévère. Au commencement de 1719, elle tomba sérieusement malade, et fut condamnée à garder la chaise longue. Lauzun comprit aussitôt par où la ruine de son neveu devait être consommée ; il prit un matin sa grande résolution et courut auprès de la princesse. Il eut avec elle un entretien pendant lequel sans doute il risqua de lui faire entendre qu'elle pouvait mourir, et qu'alors Riom n'aurait plus d'appui sur la terre ni de sauvegarde contre les ven-

geances de ses ennemis. La matière était délicate et d'un abord difficile; mais la duchesse de Berry était femme de courage et de caractère; ses frayeurs n'allaient point au delà de l'horreur naturelle que cause la pensée de la mort. Elle écouta Lauzun avec patience, et promit de frapper un dernier coup plus fort que les autres. Le vieux duc était fécond en inventions; il avait étudié les hommes et connaissait le cœur du régent. On va voir qu'il suggéra de bonnes inspirations à la princesse.

Le marquis de Pons fut député un jour au duc d'Orléans, et remit à ce prince une lettre ainsi conçue :

« Si je me hasarde à faire savoir de mes nouvelles à Votre Altesse Royalé, c'est dans l'espoir qu'au moins madame la duchesse

ma mère les recevra volontiers. Je ne puis vous cacher que ceux qui m'aiment s'empressent autour de moi, sachant bien qu'ils n'ont plus long-temps à me voir. J'ai dessein de les réunir encore une fois dans une petite fête que je donne demain à Meudon. Parmi ces amis, il n'y en a qu'un dont la présence vous soit désagréable; mais s'il vous plaisait d'assister à cette fête, je ferais en sorte que cette personne s'éloignât du château tandis que vous y seriez. Vous avez toujours été pour moi un père tendre, et je me suis imaginé trop aisément peut-être que je saurais réveiller en vous cette ancienne tendresse. S'il vous en reste quelque peu au fond du cœur, n'attendez pas pour le montrer que vous m'ayez perdue. Il sera plus sage alors de ne penser qu'à votre colère, afin de ne pas autant regret-

ter ma mort. Le séjour de Meudon est fort embelli par le printemps ; si Votre Altesse royale veut bien y venir dîner demain avec sa cour, cette marque de sa bonté fera davantage pour ma guérison que tout l'art des médecins. »

Il est à croire que Lauzun avait mis les mains à cette lettre, car elle ne ressemble guère au style ordinaire de la princesse, qui n'avait pas coutume de montrer tant d'humilité. Quoi qu'il en soit, le billet produisit tout l'effet qu'on en pouvait espérer, car le marquis de Pons surprit une larme dans l'œil du régent, et reçut l'assurance que rien au monde ne saurait empêcher le prince d'aller embrasser sa fille le lendemain et passer avec elle la journée entière. Il y alla en effet, et en nombreuse

compagnie , afin qu'on vît bien que c'était une réconciliation. Les habitués du Luxembourg et du Palais-Royal s'y trouvèrent, à l'exception de Riom, qui s'était rétiré chez son oncle. Le dîner avait été servi sur la terrasse du château, d'où l'on découvrait une vue magnifique ; le régent y prit beaucoup de plaisir et se délecta de la symphonie, qui était excellente. Cependant les convives remarquèrent que la princesse pâlissait pendant le repas, et lui conseillèrent de quitter la table. Elle n'y voulut pas consentir et demeura jusqu'au bout à faire les honneurs ; mais, à la fin, on l'emporta évanouie. Le régent avait amené son premier médecin, qui assura que le danger était extrême. En revenant à elle, la princesse tendit les mains à son père et lui dit avec un sourire plein de tristesse :

— Vous souvenez-vous que, dans mon enfance, vous ne saviez me rien refuser lorsque j'étais malade? Promettez-moi donc de venir me voir une fois par semaine jusqu'à ma mort.

—Je viendrai tous les jours, mon enfant, répondit le régent, et vous ne mourrez pas.

— Ce serait trop souvent. Il ne faut pas prendre tant de peines. Vous rencontreriez d'ailleurs ici M. de Riom que vous n'aimez pas et dont je ne puis me séparer entièrement, puisqu'il est mon mari.

— Je devrais le haïr de toute mon ame, s'écria le prince; il est la cause de vos douleurs; mais je lui pardonnerai aussitôt que vous serez guérie. Puisse cette pensée vous rendre bientôt à la santé!

La princesse attira doucement son père

vers elle, puis elle lui posa les bras autour du cou et le tint embrassé aussi long-temps que ses forces le lui permirent. Il n'y a pas de querelles qui résistent à de telles caresses entre un père et sa fille. Le régent eut le cœur touché si à fond, qu'il ne retrouva plus en lui aucune trace de sa colère, et que, si Riom était entré dans ce moment, on l'aurait peut-être présenté sur l'heure à la cour comme le gendre de son altesse royale. Le duc d'Orléans avait malheureusement une versatilité d'esprit qui ne permettait point de compter sur ses volontés du lendemain. Il ne quitta pas Meudon sans répéter que sa fille verrait bientôt les effets de la réconciliation, et, aussitôt qu'il fut à Paris, Dubois n'eut qu'à dire un mot pour changer toutes ses idées. Un matin, la princesse fit appeler Lauzun

et lui parla d'un ton qui trahissait son irritation :

— Monsieur le duc, dit-elle, je me lasse d'être bercée de fausses promesses. Quand une femme de ma qualité s'est donné un maître, il serait étrange que le reste du monde ne voulût pas accorder à celui qu'elle a choisi toute la considération dont elle l'honore elle-même. Je prétends signifier, de ma propre autorité, à la cour entière, que M. de Riom est mon mari.

— Prenez garde, Madame, s'écria Lauzun effrayé, une rupture ouverte avec le Palais-Royal peut nous mener loin. Ce serait briser les vitres, et je n'en avais pas fait tant lorsqu'on m'a jeté en prison.

— Vous ne songez pas, Monsieur, répondit la princesse, que les indécisions dont je me plains tourneront à notre profit.

Ceux qui n'ont pas le courage de remplir leurs promesses n'auront pas davantage la force de m'arracher mon mari.

Lauzun confessa que ce raisonnement était fort juste. Il ne chercha plus à modérer la vivacité de son altesse ; le grand jour de la déclaration publique fut fixé au lendemain. La princesse envoya prier tous ses amis de venir à Meudon, et le reste de la soirée fut employé à préparer les discours qu'on aurait à faire.

Ce dut être un curieux et singulier spectacle que celui d'une princesse du sang royal publiant elle-même son mariage avec un cadet de Gascogne, sans l'agrément du roi, devant le plus pur de la noblesse. Dès le matin les avenues de Meudon s'emplirent de carrosses. La maison de la duchesse de Berry avait revêtu les grands uniformes,

et le maître des cérémonies conduisait chacun au siége qui lui était réservé dans la salle des réceptions. Sous un dais on voyait un fauteuil si haut monté, qu'il ressemblait fort à un trône. On s'étonnait de cet air de solennité; on demandait avec empressement quel était le but de la réunion; mais la princesse n'avait dit ses intentions à personne. Les conviés, qui étaient venus avec l'idée de quelque partie de plaisir, se sentaient pris au piége et n'osaient plus s'en retourner. Une fois leurs noms prononcés par les huissiers du château et inscrits au registre des visites, c'eût été manquer trop ouvertement à la fille du régent que de quitter la place. Les mauvais plaisans, comme on en trouve dans les cours, et qui sont ordinairement ceux qui n'ont rien à perdre, disaient que la du-

chesse de Berry allait tenir un lit de justice pour créer des princes nouveaux ou retirer la noblesse à des bâtards. On remarquait force visages renversés, et la plupart des assistans avaient peur d'être compromis dans une méchante affaire. Sans attendre qu'il survînt une défection, la duchesse de Berry entra aussitôt que la salle fut remplie. Elle était portée par ses gens et suivie de ses gardes du corps. Un profond silence s'établit lorsqu'elle fut assise au fauteuil, et l'assemblée demeura comme frappée de stupeur en écoutant les paroles suivantes, prononcées d'une voix émue, mais intelligiblement, et avec un accent plein de hauteur :

« Je sais, Messieurs, que le monde s'enquiert beaucoup de la conduite des prin-

cesses, et qu'il n'est rien de pire que de lui laisser connaître les choses à demi. Soit par des rumeurs ou par des indiscrétions, vous êtes tous informés déjà de ce que j'ai à vous dire ; cependant je dois vous en faire une déclaration formelle, afin de détruire les doutes, s'il en reste encore dans le public. Je vous annonce que je suis mariée au chevalier de Riom. Les témoins de la cérémonie nuptiale ont été M. de Lauzun, le duc et la duchesse de Mouchy, M. de Pons et mon capitaine des gardes. Comme les femmes ne donnent point à leurs époux le rang qu'elles ont, vous ne devez rien de plus qu'auparavant à M. de Riom ; mais vous trouverez bon qu'il soit traité par ma maison et par moi-même de la façon qui me conviendra. Ceux qui voudront bien rendre au chevalier plus qu'ils n'y sont

obligés par la seule naissance, me feront particulièrement plaisir, et je considérerai qu'ils m'honorent dans la personne de mon mari. La nécessité de mettre fin à des médisances, le dérangement de ma santé, la crainte que j'avais de mourir sans avoir le loisir d'assurer ma réputation, toutes ces raisons m'ont déterminée à prendre un parti dont ma conscience me faisait un devoir. Il n'est pas besoin de vous dire de répandre la nouvelle que je vous annonce. Je souhaite que le public en soit instruit : ainsi vous pouvez en discourir à votre aise. Mon chevalier d'honneur va se rendre auprès de son altesse royale et lui faire part de ce que vous venez d'entendre. Je vous invite, Messieurs, à manger une collation avec moi. M. de Riom y occupera le haut bout, en face de mon siége. Ceux qui prendront

place entre nous me feront leur cour de la manière qui peut m'être le plus agréable. Je connaîtrai par là mes véritables amis et je m'en souviendrai dans les occasions. Les autres sont libres de se retirer. Voilà, Messieurs, tout ce que j'avais à vous dire. »

Aussitôt que la princesse eut quitté le fauteuil, l'assemblée tomba dans une perplexité cruelle. Il pouvait arriver que le régent prît la chose fort mal et qu'il se fâchât sérieusement contre sa fille, ou qu'on mît fin au triomphe de Riom en le traînant en prison. La bonne moitié des assistans, composée des grands seigneurs, et qui était résolue à ne pas s'abaisser devant un chevalier parvenu, demanda ses carrosses sans délibérer. Ces fiers personnages entraîné-

rent à leur suite l'autre moitié presque entière. Il ne resta bientôt qu'une douzaine de courtisans : encore étaient-ils tremblans et indécis. Lorsqu'on ouvrit la galerie où la collation était préparée, des esprits timides répandirent le bruit qu'un espion de Dubois recueillait les noms des gens présens. Ce fut assez pour jeter l'alarme et disperser le reste de la troupe. La princesse n'eut à sa table que sa maison et M. de Lauzun.

— Fermez les portes, dit-elle, nous mangerons en famille. Les déserteurs ne feront pas que je ne sois bien mariée à M. de Riom.

Voyant que le chevalier paraissait triste de cet éclat qu'il n'avait point demandé, la princesse ajouta :

— Quittez ces airs affligés, Monsieur ; je suis aise d'être débarrassée de cette

cour menteuse qui déguisait son orgueil sous une basse flatterie. N'est-ce pas assez que je vous honore du titre de mon époux? Qu'importe si la compagnie est petite ou nombreuse? Nous vivrons entre nous plus librement, et nous ne serons pas assez fous pour regretter un entourage de sots et d'ennemis.

A la fin du repas, Lauzun porta la santé de son neveu. On servit du vin de Champagne, et la duchesse de Berry fit une infraction à son régime en vidant gaîment son verre d'un seul trait; puis on quitta la table pour aller respirer sur la terrasse.

Dans cet instant, le marquis de Pons avertit tout bas la princesse que le duc de Mortemart, premier gentilhomme de la chambre du roi, venait d'entrer au château et qu'il demandait à parler à son altesse.

— Eh bien! qu'on le mène au jardin, répondit la duchesse de Berry.

— Mais, dit M. de Pons, il paraît que M. de Mortemart veut vous faire une communication secrète et de quelque importance.

— Je n'ai plus de secrets à cacher; une honnête femme doit tout dire à son mari. Que le premier gentilhomme s'explique devant mon seigneur et maître, ou qu'il se retire.

Le marquis alla rendre cette réponse, et rentra bientôt pour annoncer que le duc de Mortemart parlerait devant tout le monde, puisque son altesse le voulait ainsi. On alla donc sur la terrasse, et on attendit de pied ferme le premier gentilhomme de la chambre, dont on verra le discours au suivant chapitre.

# X

Remontrance du roi. — Le mal de la princesse empire. — Colère du régent, et départ de Riom. — Duel entre l'élixir de Garus et le purgatif de Chirac. — Un assassinat public, mais dans les règles de l'art.

Le duc de Mortemart était un homme fort civil et de tous temps dévoué au régent. Il avait de la mesure et du courage; mais il ne connaissait plus les liens de l'amitié quand il s'agissait de ses devoirs.

— Madame, dit-il avec une froideur res-

pectueuse, le bruit de ce qui vient d'être fait ici est déjà parvenu jusqu'aux oreilles du roi. Quoique sa majesté ne soit encore qu'un enfant, elle a pensé que son altesse le régent ne suffisait pas à régler cette affaire, et que l'affection paternelle lui pourrait ôter beaucoup de la sévérité nécessaire dans la circonstance. Je suis chargé de vous annoncer au nom du roi que sa majesté ne pourra plus vous admettre à lui faire votre cour, et que les Tuileries vous seront fermées jusqu'à nouvel ordre, à moins que M. de Riom ne quitte aujourd'hui votre maison pour prendre du service à l'armée.

— Je suis désolée, Monsieur, répondit la princesse, que le roi ait blâmé ma conduite. Si j'ai commis une faute, c'est à moi seule d'en être punie, et non pas à

M. de Riom. Je supplie sa majesté de trouver bon que mon mari demeure auprès de moi et qu'il refuse de prendre du service. Dites au roi que je regrette fort de ne plus pouvoir lui faire ma cour; mais que je regarderais comme une lâcheté d'abandonner une personne que j'aime et dont je suis le seul appui. Je resterai dans ma retraite jusqu'à ce qu'il plaise à sa majesté d'adoucir sa colère, et je ferai tout au monde pour que ce soit bientôt.

M. de Mortemart ne répliqua pas et sortit. Après son départ, l'inquiétude fut grande à Meudon. Il était à craindre que le roi ne s'en tînt pas à cette remontrance; cependant le duc d'Orléans avait prévu que, si on en venait aux extrémités, il lui faudrait entendre les cris de sa fille, et, pour sa tranquillité, il intervint en faveur de Riom.

Au bout de huit jours, n'ayant entendu parler de rien, la princesse jugea l'affaire assoupie. Elle l'était véritablement, et tout en serait demeuré là, sans un accident malheureux qui changea subitement la face des choses.

Le cinquième jour de juin 1719, la duchesse de Berry, s'étant fait porter à son château de la Muette pour être à proximité du Palais-Royal, ce petit voyage lui donna de la fatigue, et son mal en prit un redoublement terrible. Aux évanouissemens succédaient des crises douloureuses si violentes, qu'on trembla pour la vie de la princesse. Tout ce qu'il y avait à Paris de savans praticiens fut appelé pour une consultation. La maladie fut déclarée mortelle. Le duc d'Orléans accourut à la Muette. Il trouva sa fille en si mauvais état, qu'elle

pouvait à peine reconnaître les gens qui l'approchaient. Le désordre était au comble, car la princesse, qui avait la tête bonne, menait admirablement sa maison et sa cour, et depuis qu'elle n'avait plus de volonté, on ne savait auquel entendre.

Il arriva un matin que les gardes ne se trouvèrent point à leur poste et qu'on ne se mit pas sous les armes au moment de l'entrée du régent. A l'ordinaire, le duc d'Orléans se fût contenté d'une réprimande; mais comme on ne craignait plus l'intervention ni les prières de la princesse, à cause de sa maladie, on fit trois fois plus de bruit que la chose ne le méritait. Les deux Broglio crièrent par dessus les toits que c'était une impertinence de Riom et qu'il fallait le jeter par les fenêtres. Le régent se laissa persuader qu'il en ressentait

beaucoup de colère, et sa faiblesse tournant en passion déchaînée, il fit appeler le chevalier, qui ne songeait à rien.

— Monsieur, lui dit-il, quand même je vous reconnaîtrais pour le mari de la princesse ma fille, ce ne serait point encore assez pour que nous fussions de pair à compagnon ensemble.

— A Dieu ne plaise, répondit Riom, que j'aie le malheur de manquer à Votre Altesse !

— Je ne sais pas, Monsieur, si vous l'avez fait avec intention, mais on m'a manqué tout à l'heure. J'ai traversé le château sans rencontrer les gardes sur mon passage.

— Vous m'en voyez au désespoir ; je vais chercher d'où vient cette négligence et y porter remède.

— Je n'ai que faire de vos offices, Monsieur. Je vous trouve plaisant de trancher du grand seigneur dans la maison de ma fille et d'y donner des ordres.

— Puisque Votre Altesse veut bien me rendre responsable de la faute, ne dois-je pas essayer de la réparer ?

Le prince comprit à cette réponse qu'il était injuste, et son courroux en augmenta.

— De vous à moi, reprit-il, je n'admets point de réparation. En faisant le civil et l'empressé, vous n'êtes que plus impertinent.

Une fois animé de la sorte, le régent était devenu plus à craindre qu'un homme naturellement sévère. Sa colère, renforcée par les contraintes passées, avait enfin la bride sur le cou. Le prétexte d'un manque

de respect pouvait servir de motif à une mesure de rigueur sans que la duchesse de Berry eût rien à dire. La princesse était d'ailleurs à deux doigts du tombeau. Riom, étourdi par cette scène imprévue, et ne devinant pas les véritables sentimens du prince, ne savait que répondre. Il regardait avec des yeux étonnés le duc d'Orléans, qui marchait à grands pas et dont l'incompréhensible fureur allait toujours croissant :

— Qui êtes-vous, Monsieur? disait le prince. De quoi vous mêlez-vous? Quand ma fille n'est pas là, il ne vous appartient pas d'ouvrir la bouche seulement. Vous n'êtes rien ici; vous ne comptez pour rien à mes yeux.

— Je ne suis, répondit Riom doucement, que lieutenant des gardes de la princesse.

— Pourquoi donc alors ne vous voit-on pas à la tête de vos gens ?

— Ce n'est pas aujourd'hui mon jour de service.

— Que faites-vous dans les appartemens? Votre emploi ne vous y donne pas les entrées.

— La princesse a daigné néanmoins me les accorder.

— Et moi je vous les retire. Je saurai bien empêcher qu'on ne vous trouve ainsi partout. N'avez-vous pas un grade dans l'armée ?

— Je suis capitaine des dragons.

— Eh bien ! je vous ordonne de vous rendre à votre corps. La guerre est déclarée à l'Espagne ; le maréchal de Berwick a besoin d'officiers. Vous partirez aujourd'hui pour Bordeaux.

— Je supplie Votre Altesse...

— Brisons là, Monsieur. Vous m'avez entendu ? Je vous ordonne de partir.

Le régent s'éloigna et laissa Riom comme frappé du tonnerre. Le chevalier espérait encore qu'on reviendrait sur cette décision, que rien ne semblait justifier ; mais on lui expédia dans la journée l'ordre par écrit de rejoindre les troupes des Pyrénées. Ce qui le touchait le plus cruellement n'était point la disgrace. Il fallait partir au moment où la princesse était en danger de mort, où tout présageait qu'il ne devait plus la revoir ! Et c'eût été risquer de la tuer que de lui faire des adieux et de lui apprendre le malheur qui les atteignait tous deux. Malgré les médecins et les femmes, l'infortuné Riom pénétra une dernière fois jusqu'au chevet de sa maîtresse ; il se pen-

cha au dessus du lit, et une larme qu'il laissa tomber sur le visage de la malade l'ayant réveillée à demi, la princesse lui adressa un tendre sourire qui le navra de douleur. Le chevalier baisa la main de son amie et partit ensuite, le cœur plein de sinistres pensées.

Le duc d'Orléans éprouva plus d'embarras d'avoir montré de l'énergie qu'il n'en avait eu jamais de ses irrésolutions. Riom n'était pas à moitié chemin de Bordeaux, que déjà le prince l'eût volontiers rappelé. Cependant, soit que l'accablement de la duchesse de Berry ne lui laissât pas la force de se plaindre, soit que l'approche de la mort occupât entièrement son esprit, elle ne parut pas fort sensible à l'absence de son amant.

Les choses allèrent ainsi jusqu'aux pre-

miers jours de juillet, où la maladie empira si furieusement, qu'on attendit la catastrophe d'heure en heure. Il y avait auprès de la princesse un médecin nommé Chirac, qui jouissait d'un grand crédit pour avoir souvent guéri le régent. Ce Chirac était un petit vieillard pétulant, singulier de manières, et si plein d'orgueil, qu'il eût préféré tuer lui-même ses malades que de les voir sauvés par un autre; vrai personnage de Molière, à cheval sur les règles de l'art, mais savant et habile autant qu'un médecin puisse l'être. Cet homme fut le dernier à renoncer à la guérison. Lorsqu'il eut épuisé toutes les ressources, il avoua pourtant au régent qu'il était à bout, et que la mort lui semblait inévitable et prochaine. Comme il venait de faire cette déclaration dans un des salons

du château de la Muette, Lauzun y entra d'un air empressé.

— Monseigneur, dit le vieux duc, nous avons à Paris un médecin dont les cures font du bruit. Il a composé un remède qui porte son nom, et qu'il assure convenir particulièrement dans les maladies comme celle qu'a la princesse.

— C'est Garus ! s'écria M. Chirac.

— Lui-même, reprit Lauzun.

— Un misérable empirique, qui se sert du même élixir pour guérir tous les maux.

— Il se peut que ce soit un empirique; mais puisque vous abandonnez son altesse et que vous la tenez pour morte, je ne vois pas qu'il y ait rien à risquer en consultant Garus.

Chirac fit tout ce qu'il put pour détourner le régent d'appeler ce rival qu'il redoutait.

Le prince s'étant rangé de l'opinion de Lauzun, on envoya chercher le nouveau médecin. Garus consulta fort au long M. Chirac, s'informa du remède qu'on avait ordonné, déclara nettement que tout le traitement ne valait rien. Il examina ensuite la malade; puis, se tournant vers le régent, il lui dit froidement :

— Je la sauverai.

Chirac eut beau se récrier et donner savamment, dans le jargon de la faculté, les raisons qui établissaient l'impossibilité de la cure, il eut beau se démener et traiter le nouveau médecin de visionnaire, Garus, qui était concis de langage autant que l'autre était verbeux, répéta qu'il sauverait la princesse :

— Pourvu, ajouta-t-il, qu'elle ne reçoive ses médicamens que de ma main.

Nous ne savons pas comment s'y prit Garus, et si le hasard ne l'aida point dans son entreprise ; mais il est certain qu'en moins de trois jours on voyait déjà une amélioration notable dans l'état de la duchesse de Berry. L'élixir et le régime prescrit firent merveille. On ne douta plus du succès lorsque les autres médecins eux-mêmes confessèrent avec humilité qu'ils croyaient son altesse en voie de se rétablir, sans qu'il leur fût possible d'en comprendre la raison. Chirac seul persistait à dire que la puissance de Garus était une fable, et que la malade n'échapperait pas à la mort. Son dépit perçait à travers de sombres railleries : à mesure que la cour se réjouissait, la rage du médecin ordinaire allait croissant. Enfin le désespoir de Chirac fut au comble, quand il se vit forcé

d'avouer sa défaite et le triomphe de son rival. Au bout de quinze jours, le mal s'était si fort amendé que, sans être versé dans la pratique, tout le monde pouvait reconnaître que la princesse était hors de danger.

Garus ne bougeait du chevet de son altesse que pour dormir sur un lit de repos dressé dans un cabinet voisin, et jamais il ne s'éloignait sans recommander aux femmes qui veillaient de ne rien donner à la malade qu'il n'eût prescrit. Cependant, par une admirable sottise d'étiquette, on n'avait point retiré au médecin ordinaire l'entrée dans la chambre à coucher.

Le 18 de juillet, à trois heures du matin, comme il faisait demi-jour et que Garus dormait, Chirac pénétra jusqu'au lit de la princesse avec une potion noire qu'il tenait à sa main.

— Que voulez-vous , monsieur Chirac ? dirent les gardes de nuit. Vous savez bien que la princesse ne doit rien prendre sans l'avis de M. Garus.

— Faites-lui boire ceci, répondit Chirac ; ce n'est qu'un petit purgatif sans conséquence, et qui ne saurait l'incommoder.

— Nous avons reçu des ordres formels. Si vous le désirez , nous réveillerons M. Garus ; mais nous ne donnerons rien à la princesse.

—Corbleu! dit Chirac en colère, je n'ai d'avis à recevoir de personne. Les entrailles de la famille royale sont à moi ; je les gouverne à ma guise depuis cinq ans. J'ai privilége du roi pour administrer toutes sortes de remèdes aux princesses et aussi souvent qu'il me plaît. Ce n'est point à ce Garus qu'il appartient de contrôler mes ordonnances ;

ce serait plutôt à moi de surveiller les siennes, car, si je voulais réclamer mes droits, on ne boirait pas un verre de tisane dans ce château sans mon autorisation.

Le débat dura ainsi un quart d'heure, les femmes demandant toujours à réveiller Garus, et M. Chirac répétant sans cesse :

— Je suis premier médecin ordinaire. J'ai préparé un purgatif; j'entends qu'il soit avalé, corbleu! Une potion où j'ai mis tous mes soins n'est pas faite pour recevoir un affront.

Si madame de Mouchy ou quelque autre personne d'intelligence et de qualité eût été présente, ont eût renvoyé bien loin M. Chirac. Le médecin ordinaire avait à dessein choisi son temps pour n'avoir affaire qu'à des femmes de chambre. L'étiquette était pour lui, et dans les maisons des

princes il n'y a rien à répondre quand l'étiquette a parlé. Les gardes de nuit crurent se tirer d'embarras en refusant de donner elles-mêmes le purgatif ; mais elles n'empêchèrent point Chirac de le présenter de sa main. La princesse s'était réveillée pendant la querelle, et demanda ce que c'était.

— Ce n'est rien, répondit impudemment le médecin. Je gronde vos gardes, qui ne savent pas faire les choses comme il faut.

Puis il alongea son bras entre les rideaux et offrit sa potion en assurant qu'il s'était entendu avec Garus au sujet de ce médicament. La drogue avalée, Chirac fit un salut grotesque au pied du lit, et dit en riant devant les gardes-malades :

— Adieu, princesse, je vous souhaite un bon voyage !

La duchesse de Berry fut prise à l'instant de maux d'entrailles et de vomissemens. Au premier coup d'œil, Garus, qu'on appela, reconnut d'où venait le mal. Il s'écria qu'on avait donné un purgatif, et que la princesse était perdue. Le régent avait passé la nuit au château; il accourut et trouva les deux médecins se querellant.

— Dans l'état où mon remède avait mis son altesse, disait Garus, votre potion ne pouvait manquer de la tuer.

— Qu'est-ce qu'un petit purgatif? répondait Chirac avec effronterie.

— C'est un poison mortel dans la circonstance.

— Votre élixir n'a donc guère de vertu, s'il ne peut triompher de cette bagatelle! votre science doit être bien au dessus d'un petit contre-temps.

— Ma science a été déjouée par votre scélératesse.

— Allez, Monsieur, vous n'êtes qu'un charlatan.

— Et vous un assassin.

— Il paraît que vous avez fait un malheur, dit le régent.

— Je soutiens, reprit Chirac, que le purgatif était commandé par tout les symptômes, et que la faculté entière eût été de mon opinion.

— Comme il vous plaira, s'écria Garus, mais vous avez empoisonné son altesse. Elle n'a pas plus de deux jours à vivre.

En effet, la princesse tomba en quelques heures dans un état désespéré.

Le rapport des gardes de nuit, le salut de Chirac et ses abominables paroles qui furent répétées au régent, prouvèrent

jusqu'à l'évidence que ce misérable avait tué sciemment la duchesse de Berry. Garus partit furieux, en disant que Chirac méritait d'être pendu; mais ce meurtre, commis si publiquement, ne fut jamais poursuivi, et, ce qui semblera incroyable, le médecin ordinaire conserva son emploi, et continua de donner des soins au duc d'Orléans, sans rien perdre de son crédit.

# XI

Éclaircissemens à l'heure suprême. — Les cheveux de la princesse. — Ses derniers arrangemens et sa mort. — Scandale à la Muette. — Affaire du baguier.

La duchesse de Berry, sentant que la mort n'était pas loin, profita d'une trève à ses douleurs pour demander les sacremens. Elle les reçut de l'archevêque d'Alby devant toute sa cour, les portes ouvertes et solennellement. Saint-Simon lui-même,

qui ne l'aimait point, et qui n'a jamais dit autre chose d'elle que du mal, convient qu'elle montra une ame grande et beaucoup de courage. Elle parla en reine, le mieux du monde et avec piété.

A la nuit, lorsqu'on se fut retiré pour la laisser mourir paisiblement, la princesse envoya quérir madame de Mouchy en toute hâte.

— Duchesse, lui dit-elle, vous étiez ma meilleure amie; c'est à vous seule que je puis confier mes dernières volontés. Je suis dans un violent désespoir de quitter cette vie sans avoir embrassé mon amant. Promettez-moi de lui transmettre fidèlement ce que vous allez entendre : Dieu sait que je pourrais l'accuser de ma mort; elle m'est, au contraire, moins cruelle quand je pense qu'elle me vient de lui. Qu'il ne

s'avise donc pas d'en avoir des remords. Le régent m'a donné l'assurance qu'il ferait du bien à Riom, et que notre enfant aurait une part dans son amitié. Je ne m'aveugle point : mon père oubliera ses engagemens lorsqu'il ne me verra plus. Ma fille sera mise au couvent, et Riom ne doit attendre rien que de moi. Au lieu d'écrire un testament qu'on aurait cassé, je vais vous remettre un bijou de huit cent mille livres que vous donnerez à mon mari. Je connais sa tendresse pour moi et sa noblesse de cœur : tous les trésors des deux mondes ne lui rendraient pas ma perte moins amère. Vous lui direz qu'il vende ce bijou à des étrangers, et qu'il vive modestement pendant quelque temps pour n'être pas inquiété, car Dubois aura les yeux sur lui. Qu'il conserve seulement mes cheveux. Nous allons les

couper ensemble. Il les aimait, c'était une de mes beautés. Je désire qu'il les ait tous, sauf une mèche que je vous permets d'en distraire.

Madame de Mouchy était fort touchée de voir le calme de la princesse à cette heure suprême, au milieu de ces derniers arrangemens. Les mains lui tremblaient, et des larmes coulaient de ses yeux tandis qu'elle mettait les ciseaux dans la chevelure de son altesse.

— Ne craignez point d'abattre ces vains ornemens, disait la fille du régent, je n'en ai plus besoin.

Lorsque l'opération fut terminée, la princesse jeta pourtant un regard de douleur et de pitié sur ses cheveux, dont le lit était couvert.

— Hélas! dit-elle, me voilà donc sépa-

rée d'une partie de moi-même! Allez, belles tresses qui donniez tant d'agrément à ma figure ; vous échappez à la tombe, et vous recevrez du moins les pleurs de mon ami.

Après un moment de silence elle ajouta :

— Duchesse, il y a de méchantes gens qui portent envie au bonheur des autres ; on m'a dit vingt fois en secret que vous aviez aimé le chevalier de Riom.

— Madame, s'écria la duchesse en tombant à genoux, c'était la vérité ; je ne puis vous la taire dans un pareil moment. Avant que vous n'eussiez pensé à M. de Riom, j'avais eu de l'amour pour lui.

— Et vous me l'avez caché tous deux !

— Sur mon honneur, Madame, dès l'instant que je vous ai vue éprise du chevalier, j'ai renoncé à lui pour ne songer qu'à sa fortune et à son bonheur.

— Vous étiez aussi digne de lui que moi-même. Cependant je n'ai pas la force de vous dire de l'aimer encore ; il me serait délicieux de croire qu'il n'aura plus de maîtresse.

— Ah ! Madame, pourrait-il aimer une autre femme à présent ?

— Il est trop jeune pour se condamner au célibat, et, toutes réflexions faites, il vaut mieux vous qu'une autre. Je vous permets de retourner à lui ; mais j'y mets une condition : vous lui direz mon nom chaque jour au moins une fois.

— Il n'est pas besoin que nous soyons amans pour ne parler que de Votre Altesse.

— La Providence décidera de ces choses. Puisse-t-elle mener par la main notre pauvre chevalier ! Ce qui me fait surtout regretter la vie, c'est de penser que j'aurais

été pour lui une source de fortune et de gloire. Laissons ces idées terrestres pour mourir chrétiennement. Embrassez-moi, duchesse ; je sens que les forces m'abandonnent.

Madame de Mouchy, tout en pleurs, baisa la princesse sur les deux joues. La fille du régent se fit alors apporter ses diamans et remit à sa confidente le présent destiné à Riom ; c'était un baguier couvert de pierreries. Madame de Saint-Simon, qui avait les entrées comme dame d'honneur, ouvrit la porte dans cet instant. A cette époque, on portait heureusement des poches aux robes, en sorte que la duchesse de Mouchy put cacher le baguier, mais non pas assez habilement pour que son mouvement ne fût point remarqué.

Après avoir distribué quelques joyaux à

ses femmes, la princesse demanda son confesseur, et, malgré les souffrances d'une agonie terrible, elle remplit fort dévotement ses devoirs de religion. Le régent demeura seul ensuite auprès de sa fille et reçut le dernier soupir qu'elle rendit le 20 juillet 1719.

M. de Saint-Simon prétend que, dès le jour où mourut la duchesse de Berry, sa famille sentit plus de soulagement que de véritable douleur. Il s'évertue à tracer un sombre tableau des embarras que les passions et les déréglemens de cette princesse avaient donnés au régent; il rembrunit encore cette peinture des suppositions de tout ce que la princesse aurait pu faire à l'avenir, et il tire cette conclusion que le duc d'Orléans n'avait aucun sujet de regretter la catastrophe qui lui épargnait tant

de maux et de fatigues ; mais on verra par ce qui suit quelle part dut avoir la haine dans les écrits de cet homme implacable.

A peine madame de Saint-Simon eut-elle confié à son mari le soupçon qu'elle avait d'un présent fait à madame de Mouchy, que l'honorable duc courut au Palais-Royal. Il rappela au régent le grand crédit que la première dame d'honneur avait toujours eu sur l'esprit de la princesse. Il ajouta que les intrigues de cette dame venaient de porter leur fruit, que la duchesse de Berry était la plus riche personne de France en écrins et en joyaux ; mais que la Mouchy avait mis la main sur cette fortune, et qu'on s'en apercevrait à l'inventaire. Malgré la juste répugnance que montrait madame de Saint-Simon à figurer dans une affaire qui promettait du scandale, son

mari n'hésita pas à la pousser en avant pour assurer ses vengeances. Il fallut raconter au régent comment on avait vu la première dame d'honneur cacher dans ses poches un présent de la princesse, d'un air qui prouvait assez qu'elle ne voulait point s'en vanter et que le don était d'un prix énorme. Le duc d'Orléans se rendit à la Muette au moment où M. de La Vrillière y mettait les scellés. Madame de Saint-Simon savait où trouver les clés. On fouilla publiquement dans les tiroirs, et à peine y eut-on regardé que le baguier revint à l'esprit du régent. On obligea les femmes à restituer ce que la princesse avait distribué; mais madame de Mouchy était retenue au Luxembourg par d'autres occupations, et comme le baguier ne se trouva pas, on cria au vol et au pillage. Tout cet éclat se

faisait ouvertement devant le domestique entier du château, et M. de Saint-Simon ne ménageait pas les mots injurieux contre les absens.

Ce fut sans doute afin de laisser à l'orage le temps de s'enfler que l'honorable duc se garda d'en rien dire à Lauzun, chez qui cependant il demeurait avec sa femme depuis la maladie de la princesse, pour être dans le voisinage de la Muette. L'oncle de Riom n'eût pas manqué d'avertir madame de Mouchy, et ce n'était point le compte des Saint-Simon. Le bruit alla grossissant pendant la soirée. Les soupers de la ville en retentirent, et, avant le coup de minuit, tout ce qu'il y avait à Paris de considérable parlait sans gêne du détournement des bijoux par madame de Mouchy.

Le lendemain, M. de Saint-Simon, qui

savait mener à bien une méchanceté mieux que personne, jugea que l'affaire était à maturité. Il envoya sa femme au Luxembourg donner avis à madame de Mouchy des propos qui couraient et du vacarme qu'on avait fait à la Muette. Il n'y avait pas à balancer : la première dame d'honneur monta dans le carrosse de madame de Saint-Simon, et les deux duchesses partirent ensemble pour le Palais-Royal. On les introduisit dans le cabinet de travail où le régent était seul.

Madame de Saint-Simon riait sous cape du trouble de sa compagne et s'attendait à lui voir faire un affront sanglant; mais madame de Mouchy, au milieu de son émotion, avait l'air ferme et la parole facile.

— Avant d'éclaircir l'affaire du baguier, dit-elle, je dois informer Votre Altesse que

je viens d'apprendre tout à l'heure seulement ce qui est arrivé hier au château de la Muette. Si on avait bien voulu commencer par s'adresser à moi, il n'y aurait eu aucun bruit. Pas un des joyaux de la princesse n'a été enlevé. Ceux qu'on a trouvés dans les mains de ses femmes avaient été distribués par elle en ma présenee, quelques heures avant son agonie. Je suis donc autorisée à me plaindre de l'empressement extrême qu'on a mis à parler de vols et de soustractions.

Le régent sentit qu'il s'était laissé mener trop loin par M. de Saint-Simon. Il baissa les yeux avec embarras devant le regard d'indignation que lui lançait la duchesse.

— On n'a point parlé de vol, dit-il; je ne l'aurais pas souffert. Il faut seulement que le baguier de ma fille soit retrouvé.

— La princesse me l'a remis à moi-même, non pas en don, car je n'aurais point accepté un présent de cette valeur ; mais elle m'a chargée de le faire tenir à une autre personne, dont il n'est pas besoin de dire le nom. Si Votre Altesse juge à propos de changer quelque chose aux dernières volontés de sa fille, je suis prête à lui obéir.

— Avez-vous ce baguier sur vous? demanda le prince en hésitant.

— Le voici, Monseigneur, répondit la duchesse.

Madame de Mouchy tira le baguier de sa poche, et le montra de loin, sans avancer d'un pas et sans étendre le bras, voulant laisser toute responsabilité au duc d'Orléans. Le régent comprit l'intention de la dame d'honneur ; il était partagé entre le scrupule de manquer à la mémoire de sa

fille et la crainte que ce joyau ne fût détourné par une supercherie. Comme il se promenait de long en large dans le cabinet, il s'approcha de la duchesse au moment où elle tira le baguier de sa poche :

— Le voilà bien, dit-il en prenant le bijou du bout des doigts. Je reconnais ces branches de diamans ; elles nous viennent de la première Madame, qui mourut empoisonnée à Saint-Cloud. Il n'y manque rien.

Le prince regarda le baguier attentivement, le tourna entre ses mains, et, se dirigeant vers son bureau, il l'enferma dans un tiroir, au grand contentement de madame de Saint-Simon.

— C'est bien, Mesdames, ajouta le duc d'Orléans, vous pouvez vous retirer.

Ainsi s'envola le dernier débris de la fortune de Riom !

# XII

## CONCLUSION.

Quoique cette triste fin des amours du chevalier fût prévue depuis long-temps, le pauvre Riom en ressentit une douleur aussi vive que si rien ne lui eût fait présager ce malheur; une lettre de son oncle lui en porta la nouvelle à l'armée. Le vieux duc

s'étendait au long sur la noire méchanceté des Saint-Simon qui lui enlevait jusqu'au legs de la princesse ; mais Riom ne fut que médiocrement sensible à cette perte qui ne le touchait pas au cœur.

« Mon ami, lui disait Lauzun à la fin de son épître, les philosophes et les dévots pourraient affirmer sur votre exemple et le mien que le Ciel a vu d'un mauvais œil nos ambitions, et qu'en voulant monter trop haut, comme nous l'avons fait tous deux, on ne réussit qu'à se préparer une chute plus terrible. Je ne croirai jamais cependant qu'il faille rejeter les avances de la fortune lorsqu'elle vous tend la main, ni que ce soit une folie et une imprudence à un gentilhomme que d'épouser une princesse. Les choses ont mal tourné pour

nous, mais il en devait être différemment. Je vous assure que si j'avais à recommencer ma carrière, j'en voudrais seulement retrancher les fautes qui ont nui à mes projets et à mon élévation. L'homme n'est point ici-bas pour végéter comme une plante. Mieux vaut cent fois, à mon sens, échouer, se perdre, mourir à la peine, que de ne point user des dons que la nature vous a faits. J'ai rempli ma tâche de mon mieux, et j'ai lutté courageusement contre plus fort que moi. Je n'ai aucun regret; suivez mon exemple. Vous êtes jeune, vous avez du courage, de la santé, des passions; confiez-vous au hasard : il est fertile en choses imprévues. Vous pouvez encore trouver d'heureux jours et de l'occupation sur la terre. Ne vous livrez pas à un lâche désespoir; on n'a point fini à vingt-deux ans

avec la vie. Vous ne m'aurez pas toujours auprès de vous, car je vais bientôt quitter ce monde; mais si jamais vous rencontriez encore sur votre chemin une aussi grande dame que la duchesse de Berry, n'hésitez pas à vous conduire selon mes avis. Vous et mon neveu Biron, vous avez dans les veines du sang des Caumont; ne l'oubliez pas, et si l'un de vous donne quelque célébrité nouvelle au nom de Lauzun, je vous y encouragerai du fond de mon tombeau. »

M. de Riom n'aurait pas eu grand besoin de consolations, si ce langage avait suffi pour apaiser sa douleur. Une autre lettre de madame de Mouchy, accompagnée de l'envoi des cheveux de la princesse, lui procura du soulagement et

porta quelque baume sur ses blessures. Il voulait d'abord se débarrasser d'une existence qu'il trouvait insupportable, mais c'est une chose heureusement très-rare que de voir les amoureux se tuer. Riom vendit sa compagnie de dragons, et revint à Paris où il vécut dans l'obscurité. Son humeur douce lui avait procuré des amis; il les conserva et fut toujours bien vu et considéré à la cour de Louis XV, où il eut quelques succès de bonne compagnie par le simple enjouement de son esprit et par son affabilité.

Lorsque M. de Lauzun mourut à quatre-vingt-dix ans, on trouva sur son testament cet article concernant le chevalier :

« Je lègue à mon neveu Riom cinq cent mille écus, dont huit cent mille livres à

dessein de lui rendre l'équivalent du baguier de madame la duchesse de Berry, et afin qu'il pense que ce fut plus avantageux pour lui d'avoir eu Lauzun pour son parent que la cousine du roi pour sa femme. »

Riom aurait pu faire parler de lui, si le duc de Lauzun lui eût laissé en même temps que cette somme une part de son ambition; mais le chevalier préféra vivre modestement. Il employa sa fortune à soutenir ses amis, à leur prêter secours dans le besoin, et à faire du bien aux gentilshommes qui débutaient comme lui avec un bagage médiocre. Il y allait si généreusement, qu'on lui reprocha plus d'une fois de se dépouiller pour les autres. On lui offrit en deux occasions d'épouser de riches et belles personnes; mais il demeura fidèle au souvenir

de sa princesse, ou s'il eut quelque liaison de galanterie, on n'en a rien su.

Le chevalier de Riom mourut à quarante ans d'une pleurésie qu'il gagna au jeu de paume. Son testament ne contenait que l'article suivant :

« Je donne tout mon bien à mon cousin de Biron, afin qu'il se marie grandement et qu'il soit agréable de la sorte aux mânes de M. de Lauzun. »

Il fut enterré auprès de son oncle dans le cimetière des Petits-Augustins qui fut détruit en 1792. On lisait ces mots sur la pierre tumulaire :

ICI REPOSE

JEAN-HONORÉ DE RIOM,

DE LA MAISON

D'AIDIE.

SON ONCLE NOMPAR

DE CAUMONT,

DUC DE LAUZUN,

A PORTÉ L'HABIT DE CET

ORDRE.

FIN.

# LA BELLE LIANCE.

---

Michel Cervantès a rendu célèbre par ses nouvelles une petite bohême qui courait Madrid dans le temps où ce romancier écrivait, ce qui était environ en l'année 1600. Nous avons eu aussi notre *Preciosa*, quarante ans plus tard; c'était une jeune

fille qu'on appelait la belle Liance et qui est oubliée à présent parce qu'elle n'a point eu d'historien. Liance a pourtant fait, de son vivant, plus de bruit que la bohémienne de Madrid, car elle dansa chez les plus grands seigneurs et même devant le roi Louis XIII, tandis qu'on n'a dit en nul endroit que Preciosa fût entrée ailleurs que chez des bourgeois qui ne lui donnaient guère ; pour ce qui est de son prétendu mariage avec un gentilhomme et de sa naissance illustre, ce ne sont que menteries de roman.

Les parens de Liance étaient de vrais vagabonds que la justice soupçonnait fort d'avoir commis bien des vols dont on ne savait pas au juste les auteurs. Le père s'était, à trois reprises, tiré des prisons, moyennant rançon et faute de preuves de

ses méchancetés. La mère faisait le coup de mousquet comme un cent-suisse, et le reste de la famille n'était que gibier de potence. Au milieu de ces bandits, et sans doute en quelque bois, à la belle étoile, naquit pourtant cette aimable Liance, qui fut, en son genre, une manière de trésor, par ses charmes, ses talens et le soin qu'elle mit à garder sa virginité.

C'eût été bien en vain que Liance eût voulu se donner pour une fille enlevée à de riches parens. On voyait, au premier regard, qu'elle n'avait pas une goutte de sang qui ne fût bohême. Dans tous ses traits et à la couleur un peu brune de sa peau, on reconnaissait la race qu'on appelait alors égyptienne, quoique l'Égypte ne fut pas, à vrai dire, la patrie de ces malheureux.

Liance était grande et mince comme une guêpe, avantageusement traitée de la nature pour tout ce qui est appâts de femme. Ses yeux étaient si fendus qu'ils dépassaient les proportions de la beauté régulière ; sa bouche et ses dents avaient un éclat particulier qui faisait fort impression sur les hommes d'amoureuses manières, et ses joues rondes avaient le velouté d'un beau fruit mûri par le soleil du midi. Ses bras étaient les plus charmans du monde, et toute sa personne avait un air de force et de santé qui réjouissait l'ame. Ses robes, fort courtes, laissaient voir des jambes admirables, mais elle avait cependant des façons décentes et on reconnaissait que son métier l'obligeait à se vêtir ainsi. Elle portait un long poignard à sa ceinture dont elle se servait gentiment dans ses danses, et ma-

niait délicieusement le tambour à grelots. Pour l'agilité c'était une biche et pour la grace un oiseau des îles.

Au rebours de Preciosa, qui parlait beaucoup aux hommes, et visait en ses discours à faire dénouer les cordons de la bourse, Liance était silencieuse et laissait aux vieilles les bonnes aventures; mais elle aimait passionnément tout ce qui brille, argent ou joyaux, et pour quelques pièces d'or elle dansait tant qu'on voulait, sans jamais perdre haleine. Elle n'avait point la basse familiarité de ses pareilles pour manger dans la main des gens de qualité; mais elle y prenait volontiers un écu, et si elle ne l'allait pas chercher jusque dans la poche, c'était seulement de peur qu'on ne lui fît l'affront de l'appeler voleuse. Avec ceux qui risquaient des libertés et

entreprenaient sur sa personne, elle ne se gênait pas et les repoussait si vertement qu'ils n'osaient recommencer. Comme sa chétive condition et sa grande beauté l'exposaient souvent à ces escarmouches, elle en avait pris l'habitude de faire avec ses lèvres une petite moue dédaigneuse, où l'on voyait bien la fierté de ce cœur sauvage.

Après avoir erré long-temps dnas les provinces et amassé quelque argent, Liance vint à Paris en société de quatre vauriens de sa famille, dont on ne savait pas précisément le degré de parenté avec elle, vu le pêle-mêle et la promiscuité qui existent parmi ces Égyptiens. On leur accorda une permission de séjour au moyen d'une somme assez forte, qu'ils déposèrent comme caution, et ils s'engagèrent par serment à ne point voler. Liance faisait la

fortune de la troupe par ses danses, car les autres ne gagnaient pas seulement, avec leurs sortiléges blancs, de quoi mettre le pain sous la dent. Ils coururent pendant plusieurs jours les cabarets. Liance amusait si bien les dîneurs et procurait tant d'argent la bande, que ce n'était pas la peine de s'exposer à la corde en dérobant de la vaisselle ou des mouchoirs. On vécut donc honnêtement, parce que l'on y trouvait son compte.

Un gentilhomme nommé Rénevilliers, qui hantait fort les tavernes, ayant vu la belle bohémienne, en parla de tous côtés comme d'une merveille. Madame d'Agamy et ses filles la voulurent connaître; elles invitèrent plusieurs gens de la cour, qui en firent la nouvelle des ruelles et des toilettes, si bien que Liance fut bientôt ap-

pelée chez le maréchal de La Meilleraie. A partir de ce moment, elle ne dansa plus chez les traiteurs, et se trouva sur un terrain à faire de grosses recettes. De tout temps, les vogues se sont établies ainsi rapidement à Paris. Les succès de la belle Égyptienne allèrent croissant; elle prit un logement dans le quartier du Marais, où demeurait la noblesse, acheta de riches étoffes, dont elle s'habilla divinement bien, suivant ses goûts bizarres, se chargea de colliers et de dorures, et dansa tous les soirs devant les meilleures compagnies.

Ces choses se passaient dans l'été de l'année 1641, deux ans avant que le duc d'Enghien eût gagné sa fameuse victoire de Rocroy. Ce prince avait alors vingt ans, et sa réputation de grand capitaine était déjà faite. Il jouissait d'un immense crédit,

et prenait part aux affaires militaires autant que le permettait M. le cardinal, qui commençait à devenir malade. Le jeune héros comptait parmi ses serviteurs tout ce qui avait de l'ambition en France ; c'est assez dire que sa cour était considérable. On prévoyait qu'il deviendrait puissant après la mort du ministre. Cette coterie, qui donnait du souci au cardinal de Richelieu, s'appelait la cabale des petits-maîtres, à cause de la grande jeunesse et des airs infatués de tous ces gentilshommes. Le duc d'Enghien les recevait magnifiquement dans son château de Saint-Maur. On ne s'y gênait point pour fronder le gouvernement du roi ; il y avait là bien des langues imprudentes et des cervelles chaudes.

Un jour, l'intendant de M. le prince s'en vint avertir la belle Liance qu'elle se

devait apprêter à partir le lendemain pour Saint-Maur avec sa troupe. L'émotion fut grande parmi les bohémiens, qui ne s'étaient pas encore montrés devant une si haute société.

— Ça! mes chers amis, dit la danseuse à ses compagnons, songez à vous conduire demain en gens qui savent leur monde. Vous aurez sous les yeux bien des mouchoirs brodés avec des franges de dentelles et des glands d'argent aux quatre coins. N'allez pas mettre vos mains dans des poches de qualité. Faites réflexion que, pour un louis d'or que vous voleriez, vous pourriez en perdre mille fois davantage; car, si je réussis à plaire à de si puissantes personnes, notre fortune est assurée. Les écus tomberont sur nous comme la pluie. De la maison du premier prince du sang à celle

du roi il n'y a que la distance d'une semelle. Je danserai l'un de ces jours à Saint-Germain, et, la vanité s'en mêlant, vous ne verrez plus marquis ni duc qui ne s'empresse de vider sa bourse sur mes jupons. Ne dérobez donc rien, fût-ce un diamant, et n'y eût-il qu'à se baisser pour le prendre.

Les vauriens promirent d'être plus honnêtes que des trappistes. Un carrosse fleurdelisé s'arrêta devant la porte le lendemain, et Liance, vêtue de ses plus beaux atours, ses brunes épaules bien découvertes, ses longs cheveux bien tressés, se mit en route fort gravement avec sa bande patibulaire. On installa nos baladins dans un appartement des étages supérieurs. On les servit royalement tandis que la compagnie sou-

pait, et ils comprirent, aux rires et au bruit qui se menaient en bas, que la société se composait en grande partie de jeunes gens. On les vint chercher vers neuf heures, quand on eut quitté la table, et ils furent conduits au salon. En voyant l'éclat des lumières, la magnificence du lieu et les illustres conviés, les bohémiens perdirent un moment la tramontane; mais on n'y fit pas attention, car tous les yeux s'arrêtèrent sur la belle Égyptienne, qui marchait coquettement comme une gazelle. Des propos galans en manière de complimens arrivèrent aux oreilles de Liance, et lui donnèrent l'assurance qu'elle réussirait. Elle fit un salut à sa mode, en portant les mains à sa poitrine et à son front; puis elle se recueillit, comme s'il se fût agi de faire sa confession générale, en attendant l'ordre

de commencer. M. le prince donna le signal, et les guitares se mirent à jouer.

Liance dansa un pas d'outre-monts qu'on appelait *fandango*. La compagnie le trouva fort étrange, parce qu'elle ne le connaissait que de nom. La mesure en était d'abord lente, mais elle s'anima insensiblement, et ce fut bientôt une sorte de *catalane*, si remplie de pirouettes et de bonds légers, que la danseuse paraissait avoir des ailes. Un murmure de plaisir s'éleva dans l'assemblée; tout le monde battit des mains; les dames elles-mêmes dirent que cela n'était point mal, et que cette fille avait assez de graces. Liance prit alors le tambour à grelots, et fit mille singeries et attitudes en levant ses bras et promenant ses doigts effilés sur la peau d'âne; puis elle tira son poignard et s'en servit comme d'une épée,

en faisant mine de se battre ou de se percer le cœur ; tout cela si bien accompagné d'œillades, de sourires ou d'airs agaçans, que les jeunes gens en avaient le sang aux oreilles. Le prince lui-même, qui était pourtant amoureux, et dont la maîtresse n'était pas loin, lançait des feux par ses yeux d'aigle, comme pendant ses plus belles batailles. Les dames paraissaient moins satisfaites qu'auparavant ; mais, en revanche, les jeunes seigneurs étaient transportés d'aise. La danse se termina au milieu d'un grand vacarme d'applaudissemens. Un cercle se forma autour de la belle bohémienne, et cette foule dorée lui adressa des complimens en phébus de cour.

— Ce sont là, disait l'un, des pirouettes à faire tourner les cervelles; j'en ai les yeux brûlés.

— Votre poignard, disait un autre, m'a transpercé le cœur; j'en porte une blessure large comme ces trois doigts. Il vous faut guérir le mal que vous m'avez fait. ou vous êtes une méchante.

—Je ne guéris point les gens, Seigneur, répondit Liance, ne voulant pas être blessée moi-même; adressez-vous au médecin.

— Vous êtes, dit un petit-maître, une magicienne qui faites des sortiléges d'amour avec vos pieds lutins.

— Oui, dit un autre moins délicat, c'est une friponne qui en sait plus long qu'elle ne le voudrait avouer; mais on voit par ses pirouettes tout ce qu'on lui a appris.

— Vous vous trompez, seigneur, répondit la belle danseuse; je sais beaucoup

par ce que je devine, et non pas par expérience.

— Je donnerais bien quelques pistoles, disait M. de Brezé, pour lui enseigner ce qu'elle ignore.

— Eh! Messieurs, dit le duc d'Enghien, il ne faut point faire rougir cette petite fille. Voyez un peu ses joues qui se colorent. Ce sont comme deux belles pêches, et je conçois votre envie de goûter à des fruits si appétissans.

— Qu'ils ne s'y fient pas, reprit Liance avec sa moue dédaigneuse; ce sont des prunes sauvages dont l'âcreté leur ferait mal aux lèvres. Je remercie cependant Votre Altesse d'avoir ordonné qu'on respecte mes oreilles de seize ans.

— Elle a de l'esprit comme un petit démon, s'écria le poète Benserade.

— Faites un impromptu sur ses danses, dit M. le prince.

— De grace ! un impromptu, Benserade ! répétèrent les petits-maîtres en grasseyant.

Le poète tourna deux fois autour du salon, et, s'arrêtant devant Liance qui le suivait des yeux en riant, il prononça d'une voix flûtée le madrigal suivant :

> Non, tu n'es pas encore assez légère,
> Belle brunette, et c'est ce qui fait nos douleurs ;
> Car tes appâts ont mis nos cœurs à terre,
> Et tes pieds assassins ont tout meurtri nos cœurs.

— Que cela est charmant! s'écrièrent les auditeurs.

Mais Liance, qui n'était pas fort lettrée, n'ayant fréquenté que de la mauvaise compagnie, ne sentit point le mérite de ce beau

quatrain, et retroussa malignement ses lèvres en disant qu'elle trouvait la chose fade, et que le poète faisait des sornettes. Benserade en fut piqué. Pour cacher son dépit, il appela Liance *tigresse*, et lui passant un bras autour de la taille, il la voulut baiser sur la joue ; mais elle lui posa un peu rudement la pointe de son poignard sur la poitrine ; le pourpoint en fut percé. Heureusement le fer ne pénétra point jusqu'à la chair. Benserade se crut mort et en devint tout pâle.

— Si nous étions ailleurs, lui dit Liance, je vous aurais meurtri tout de bon, cette fois, et vous partiez du coup rimer dans l'autre monde sur ma tigrerie, monsieur le poète.

Cette scène divertissait fort la compagnie et surtout le duc d'Enghien.

— Benserade, disait-il en riant de toute sa gorge, vous ne courrez jamais si grand danger de votre vie.

Le vieux comte de Charost, qui venait de perdre une fille qu'il adorait, s'en allait répétant à tout le monde, avec les larmes aux yeux :

— Ma fille était justement belle et grande comme cela. Elle avait autant d'esprit et faisait les mêmes gentillesses.

Mais, voyant qu'on ne l'écoutait pas, il s'approcha de Liance :

— Mon enfant, lui dit-il, l'honnêteté est aimable dans toutes les conditions; gardez la vôtre comme un trésor. Ces beaux garçons-là vous donneront de mauvais conseils. Tenez-les à distance plus longue que votre bras, et si le besoin vous exposait à mal faire, venez me voir. Vous trouverez chez

moi des secours et des paroles paternelles, qui sont les bonnes pour les filles de votre âge.

— Grand merci, Monseigneur, répondit Liance, l'argent et les bons avis ne sont pas de refus.

Les valets ayant dressé les tables de jeu, nos bohémiens se retirèrent, emportant une somme ronde en or que M. le duc d'Enghien posa dans la main de Liance, mais qui passa immédiatement dans la poche de sa vieille rusée de mère.

Le lendemain l'amiral de Brezé, qui était à la veille de partir pour son ambassade de Portugal, venait de monter dans son carrosse, et le laquais lui demandait par la portière où il fallait le conduire. Le noble seigneur hésita quelque temps; il puisa deux fois dans sa tabatière et finit par

donner l'adresse de Liance ; tandis que les chevaux partaient, il murmura :

— Ce sera la première fois qu'on aura vu un homme de ma qualité chez des bohémiens.

Il arriva devant la porte de la danseuse en même temps qu'un carrosse qui était de louage. Une dispute s'éleva entre les deux cochers.

— Nous arrêtons à cette porte, crièrent les gens de M. de Brezé.

— Et nous aussi, répondirent ceux de l'autre carrosse.

— Faites reculer vos chevaux, nous appartenons à M. l'amiral.

— Nous conduisons mieux que lui, entendez-vous ? Reculez vous-mêmes.

M. de Brezé sortit la tête par une glace et aperçut à la portière de l'autre voiture

un coin du visage de M. le duc d'Enghien. Ils se reconnurent tous deux et se retirèrent le plus vite qu'ils purent.

— Conduisez-moi au Louvre, cria le duc d'Enghien.

Les deux carrosses se croisèrent et disparurent.

Benserade s'en venait, marchant sur les pointes de ses pieds pour éviter les taches de crotte, et, rasant la muraille, il courut jusqu'à la maison des bohémiens. Avant d'étendre son bras vers la sonnette, il regarda furtivement autour de lui. Dans ce moment M. de Rénevilliers sautait légèrement par dessus le ruisseau.

— Eh! comment va notre poète? dit le chevalier.

— Parfaitement, Monsieur.

— Est-ce que vous entrez chez ces bandits égyptiens ?

— Moi ! fi ! Chevalier, vous n'y songez pas ; mais vous, est-ce que ce serait chez ces pendards que vous allez ?

— Quelle folie ! Eh ! que ferais-je, bon Dieu, dans ce coupe-gorge ? Donnez-moi votre bras et cheminons ensemble. Je suis ravi de pouvoir jaser un peu avec vous.

— Et moi de même.

Ils s'en furent là dessus et demeurèrent un gros quart d'heure sans ouvrir la bouche. Un carrosse leur envoya des éclaboussures comme ils tournaient au coin de la rue. C'était celui du comte de Charost. Le marche-pied fut abaissé devant la maison de Liance, et le bon seigneur entra tout droit comme si c'eût été chez une princesse.

Le lecteur peut, avec raison, s'étonner que deux personnes d'aussi haute volée que M. l'amiral et le grand Condé aient pris la peine de se faire mener chez une petite bohémienne. Nous avons à lui apprendre que, dès le matin, la méchante vieille qui se disait la mère de Liance avait reçu des visites de deux créatures faisant le bas métier d'appareilleuses. Ces femmes apportaient des propositions honteuses d'un côté, mais magnifiques de l'autre : on parlait de sommes si grosses, que les yeux de la sorcière en avaient relui comme braise ardente. Cependant ces canailles sans foi ni loi soupçonnaient aisément les gens d'user de supercherie ; la vieille s'imagina que c'étaient peut-être des offres fabuleuses et que ces messages venaient pour le compte de quelques hobo-

reaux ou mauvais plaisans. Elle avait répondu qu'elle refusait de s'aboucher avec des tiers, mais que, si ces illustres seigneurs voulaient bien lui venir parler eux-mêmes, ils la trouveraient de bonne composition. Craignant de s'ouvrir à sa fille, elle s'était tenue, pendant la matinée, au bord d'une petite fenêtre qui donnait sur la rue; elle avait assisté à la rencontre des deux carrosses, et, voyant ces visites manquées par un jeu du hasard, elle en jeta les hauts cris de rage. M. de Charost, entendant qu'on se disputait dans la maison, s'arrêta un moment sur la dernière marche des degrés, pour écouter la querelle.

— Voyez le beau scrupule! criait la vieille d'une voix glapissante. On se marie chez nous sans sacremens ni cérémonies; quand on est las de sa femme, on en

prend une autre. Tu te donneras, l'un de ces matins, à quelque pauvre hère de notre espèce qui n'aura pas trois sous pour acheter une corde de guitare, et tu ferais tant de singeries et de difficultés pour être caressée par un prince? tu refuserais six mille écus? Dieu du ciel! c'est la première fois que ma bouche ose prononcer ces trois mots : six mille écus! Jamais je n'aurais cru possible de voir cela en songe seulement. Oh! Mademoiselle, on ne repousse pas une main qui porte six mille écus; je vous en donne ma parole. Mais voyons, parle donc un peu; qu'as-tu à répondre?

— Vous êtes des ingrats, des lâches et des méchans! s'écria Liance avec indignation. Je vous donne votre pain et des douceurs superflues par le produit de mes danses; je prends bien de la peine pour

gagner honnêtement ma vie et la vôtre, et vous voulez encore me vendre! Prenez-y-garde, vilains et avides que vous êtes; car, si ce marché vient à se conclure, ce sera mon cadavre que vous aurez vendu; je me jetterai par une fenêtre, et, quand vous ne m'aurez plus, vous connaîtrez le prix que je valais. Vous mourrez de faim, couverts de guenilles, dans les fossés des grands chemins, et ce sera vainement que vous direz: —Ah! si nous avions donc notre Liance pour amener les écus, avec quoi l'on a des vivres, le couvert et du bois à la cheminée! Mais il sera trop tard: Liance sera morte par votre faute.

— Oh! que nenni! dit M. de Charost en ouvrant la porte. Une si sage fillette ne mourra point ainsi; c'est moi qui vous le jure. Il ne faut pas vous jeter par les fe-

nètres, mais abandonner ces chiens de mécréans. Je vous mettrai pendant quelques mois au couvent, où l'on vous instruira; vous deviendrez une bonne chrétienne par l'eau du baptême; vous choisirez un honnête mari qui vous aimera bien, et vous serez un modèle de vertu pour les femmes qui vous regardent aujourd'hui avec mépris.

— On ne m'enlèvera pas ma fille! s'écria la vieille.

— Taisez-vous! interrompit le comte d'une voix terrible. Je vous ferai pourrir dans les cachots de la Bastille, si vous dites un mot. Vous avez voulu vendre votre enfant six mille écus? eh bien! ventrebleu! je vous l'achète. Vous aurez cet argent dans une heure, et la petite va venir avec moi : vous ne la reverrez plus.

Liance oublia tout à coup son indignation et les affreux procédés de la vieille, pour supplier à genoux le bon seigneur de ne la pas enlever à ses parens et à ses amis. Des larmes tombèrent de ses beaux yeux tout le long de ses joues, et le comte n'eut pas la force d'insister davantage; il en fut pour les six mille écus, qu'il donna sans regret, les ayant promis. Quand la somme arriva au logis des bohêmes, il y eut des hurlemens de joie qui firent un concert à effaroucher le diable.

Le duc d'Enghien connut la visite du comte et renonça volontiers à un caprice d'un instant; M. de Brezé partit pour son ambassade. Quant à Benserade et aux muguets de Saint-Maur, comme ils n'avaient pas d'argent et qu'ils payaient en propos fades, ce n'était pas gens à séduire des

Égyptiens, qui n'aiment que les monnaies au bon coin.

Cependant M. de Charost ne se gênait pas pour raconter à tout le monde ce qui était arrivé. M. le cardinal en ouït parler à son lever, et dit que, si Liance avait de la vertu, c'était grand dommage de ne lui pas donner aussi de la religion. Un beau matin, quatre soutanes noires surmontées de visages sévères parurent chez les bohémiens, avec un papier au cachet du roi. Ils emmenèrent la belle danseuse malgré ses pleurs, et laissèrent les pauvres gens dans une désolation à fendre des cœurs moins ardens à servir la cause du ciel.

Liance fut jetée dans le couvent des Feuillantines. Quand elle vit qu'on lui ôtait ses jolis souliers garnis de dorures, son collier d'or et ses jupes de toutes couleurs

pour l'enfermer dans une robe longue et pesante qui lui embarrassait les jambes, elle tomba dans un sombre désespoir. Au bout de trois jours, elle se mit en révolte contre les pieuses dames qui voulaient l'instruire. Elle s'endormait aux sermons, bâillait aux offices et faisait vacarme partout : elle relevait ses cotillons en les attachant avec des épingles et dansait des catalanes si délurées, que les sœurs la croyaient possédée. C'était un ange parmi les bohêmes, mais un vrai démon parmi les épouses de Notre Seigneur.

La pauvre mère égyptienne venait, pendant ce temps-là, s'asseoir tous les jours sur la pierre, devant l'hôtel de M. de Charost. Quand le comte sortait, il la voyait se tordant les bras et il entendait ses cris.

— Hélas! disait-elle, j'ai perdu tout ce

qui me faisait aimer la vie. Plus de Liance! plus de fandango! plus de pas mignons avec le poignard! Reprenez votre argent et rendez-moi ma fillette, seigneur comte, ou bien enfermez-moi aussi parmi les hommes noirs qui parlent sévèrement; afin que nous mourrions de tristesse en nous serrant l'une contre l'autre.

Le comte passait en se cachant dans son carrosse; mais il soupirait et disait tout bas :

— Voilà des bizarreries comme j'en faisais le jour que ma fille mourut.

Et il s'éloignait le cœur navré. Un jour qu'il s'en alla voir Liance au couvent, il la trouva cassant de la vaisselle pour se faire des castagnettes, au milieu des religieuses en courroux. Il reçut tant de plaintes de sa protégée, qu'il comprit enfin la vérité.

— C'est une nature farouche comme les hirondelles, pensait-il; elle a besoin du grand air, de l'exercice et de la liberté. Ne nous efforçons pas de rendre droit ce que Dieu a tordu.

Liance fut ramenée le lendemain à sa mère, qui faillit en perdre la raison.

— J'ai beaucoup souffert, disait la petite; mais nous aurons toujours gagné à cela six mille écus.

Elle bondissait comme une chèvre en reprenant ses souliers dorés et ses jupons courts; puis elle demanda la permission d'aller toute seule dans les rues, pour voir les marchandises. Sa mère lui posa sur les épaules une large mante, grace à laquelle on ne s'étonnait pas trop de sa toilette. La pauvre vieille, dans l'excès de son bon-

heur, tira de la boîte aux six mille écus une belle pièce de vingt-quatre sous, en disant :

— Tiens ! ma belle ; va te divertir avec cela et faire des emplettes comme une duchesse.

Liance partit plus légère qu'une sauterelle ; ses pieds mignons effleuraient le sol, et son cœur voltigeait par dessus les maisons. Elle chantait sa plus jolie chanson et dévorait les objets des yeux.

Elle aperçut dans la foule, à une grande distance, un garçon vêtu à l'espagnole, qui se drapait comme un empereur dans un manteau percé, avec ses cheveux enfermés dans un filet. Ce petit bonhomme, qui avait aussi des yeux de lynx, la reconnut de fort loin. Ils coururent l'un vers l'autre et s'embrassèrent.

— C'est toi, Monino! Que fais-tu donc ici?

— On m'a chassé de Bordeaux pour une méchante paire de bottes que j'avais volée chez un cordonnier; mais j'ai une permission de séjourner à Paris. Je te revois, je suis heureux. C'est le cas de nous marier, comme nous en sommes convenus. J'ai dix-huit ans à présent.

— Et moi seize. Nous sommes riches; ma mère te donnera un bel habit. Viens te promener avec moi; je vais te faire un présent. Voilà de l'argent.

Monino lui prit le bras, et ils allèrent ensemble.

Ce jeune drôle était compagnon d'enfance de notre danseuse. Ils s'étaient promis de s'épouser, chose facile parmi les bohêmes, qui n'ont pas d'entraves à leurs

penchans. Il était fort gentil, et son seul défaut était de ne pouvoir pas demeurer deux jours dans une ville sans avoir à causer avec les autorités. Jamais il ne voyait une poche entr'ouverte sans y glisser sa main; du reste, éveillé comme un singe et hardi comme une légion de pages.

Nos jeunes aventuriers marchaient donc le long de la rue Saint-Honoré, faisant retourner les passans par leurs rires bruyans et leurs vêtemens étranges. Liance voulut acheter une boucle de ceinture en argent, qui brillait au soleil à travers les grillages d'une orfèvrerie; mais on lui en demanda dix pièces comme celle qu'elle possédait.

— Je tâcherai de te procurer cette boucle à meilleur compte, disait Monino à l'oreille de Liance.

— Il ne faut point voler, répondit-elle,

puisque nous avons assez de bien pour acheter comme tout le monde.

— A quoi bon payer, quand on peut avoir ce qu'on désire autrement ?

— Je te défends de mener la vie honteuse des filous. Si tu veux que je sois ta femme, deviens plus sage que tu n'as été ; tu serais cause de quelque malheur.

Un gentilhomme en habit militaire toucha du doigt l'épaule de Liance.

— Ma belle Égyptienne, dit-il en souriant, me reconnaissez-vous ?

— Oui dà, Seigneur ; je vous ai vu à Saint-Maur ; vous êtes dans les gardes de M. le prince.

— J'en suis le capitaine, s'il vous plaît.

— M. La Roque ?

— Lui-même, pour vous servir. Vous

avez envie de cette boucle d'argent. Je vous la donne, si vous voulez, à une condition.

—J'aime bien les boucles d'argent, mais non les conditions, Seigneur.

—Celle que je mettrai au présent ne sera pas dure. Je veux que vous me dansiez un petit fandango.

— Je ne puis danser en pleine rue ni dans une boutique.

— Vous viendrez jusqu'à mon logis avec votre compagnon, et quand vous aurez dansé devant moi, vous attacherez la jolie boucle à votre ceinture.

Liance regardait, l'un après l'autre, le visage de M. La Roque et la boucle brillante, sans se décider à rien.

— Tu ne cours aucun risque auprès de moi, dit Monino.

— Eh bien! allons!

Le capitaine paya douze livres à l'orfèvre et marcha devant, suivi par les jeunes bohêmes qui ne perdaient point de vue le joyau qu'il tenait à la main.

M. La Roque était un beau cavalier de trente ans, quoique un peu trop chargé d'embonpoint. Il aimait fort les jeunes filles, et avait tous les soirs quelque mignonne à souper chez lui. Il avait dressé de longue main ses gens à le bien servir dans ses amourettes. En arrivant à son logis, il fit à son valet de confiance un signe dont Liance ne s'aperçut point, et pria les deux Égyptiens d'attendre dans l'antichambre qu'il fût en commodité de les faire entrer au salon. Au bout d'un quart d'heure, on vint chercher Liance, et comme Monino s'apprêtait à la suivre, le valet le retint par le bras.

— Il faut ôter votre manteau, mon gentilhomme, lui dit-il, car je présume que votre pourpoint n'est pas aussi endommagé. Il pourrait venir de la compagnie céans, et les coudes percés ne sont pas de mise chez monsieur le capitaine. Eh! que vois-je là! vous n'avez pas d'habit! Venez avec moi; je vous prêterai une veste pour faire votre visite. Mademoiselle peut toujours entrer.

Liance pénétra seule dans l'appartement. On la conduisit à la chambre à coucher. Une collation était servie sur une petite table. Le capitaine posa la boucle d'argent sur un guéridon.

— Ma belle brune, dit-il en s'asseyant, faites-moi votre pas galant, et ceci vous appartient.

La fillette sentit bien qu'il y avait une

malice au fond; mais comme il était trop tard pour reculer, elle dansa son fandango de bonne grace. Elle y mit seulement, à cause du tête-à-tête, plus de réserve dans les poses et le roulement des prunelles que devant les invités de Saint-Maur. Il paraît néanmoins qu'elle fit encore assez de mines agaçantes, car M. La Roque s'agitait fort et se mordait les ongles dans son fauteuil. Liance s'approcha, tout en dansant, du guéridon, et s'empara de la belle boucle en achevant sa dernière pirouette.

— Voilà qui est fini, Seigneur, dit-elle; je vous remercie bien de votre présent. Il faut, s'il vous plaît, que je m'en retourne chez ma mère.

— Vous n'êtes point assez payée comme cela, ma chère; je veux vous donner le ca-

deau complet ; nous allons manger de la crême ensemble.

Liance n'était pas aussi vulnérable à l'endroit de la gourmandise qu'à celui de la coquetterie.

— Excusez-moi, reprit-elle, je ne puis demeurer ici davantage.

Tandis qu'elle remettait sa mante sur ses épaules, M. La Roque s'approcha d'elle traîtreusement, et, la soulevant de terre entre ses bras, il lui appliqua un gros baiser sur les lèvres. Liance poussa un cri sauvage et frappa de la boucle d'argent un si rude coup dans la figure du capitaine, qu'il lâcha prise et recula d'un pas. Avant qu'il fût revenu de son étourdissement, elle disparut plus lestement qu'un chat, en donnant derrière elle un tour de clé à la serrure, afin d'emprisonner M. La Roque

dans la chambre ; puis elle descendit les degrés. Un laquais voulut l'arrêter au passage ; mais elle lui glissa sous les bras et gagna la rue en quelques bonds.

Pendant ce temps-là, Monino, fort en peine de sa compagne, s'ennuyait dans les cuisines.

— La danse doit être finie, dit-il au bout d'une demi-heure ; Liance m'attend sans doute pour partir.

— Sois tranquille, lui répondit-on ; quand une fois une jolie fille a mis le pied chez M. le capitaine, elle n'en sort plus avant le lendemain matin. La nappe est mise là-haut, et nous préparons un souper dont ta bonne amie doit manger sa part.

En parlant ainsi, le cuisinier arrangeait avec soin une oie bien rôtie dans un plat

d'argent. Au même instant, il se fit un grand vacarme à l'intérieur. On entendit dans les escaliers la voix du capitaine qui gourmandait ses gens d'avoir laissé fuir la bohémienne. Les marmitons effrayés sortirent un moment pour demander ce qui était arrivé. Monino, qui vivait des faveurs de l'occasion, n'avait pas besoin qu'elle lui fît si beau jeu. Une fenêtre était ouverte au dessus des fourneaux. Il mit sans façon le plat d'argent et l'oie rôtie sous son bras, et sauta par la fenêtre comme un oiseau dont on a mal fermé la cage.

M. La Roque, ayant perdu tout à la fois sa compagnie et son souper, n'osa se vanter de l'aventure, par crainte des railleries; c'est pourquoi il ne fit aucun bruit de son plat volé.

Avec de si bonnes jambes et les leçons

de Liance, Monino, qui entra dans la troupe des bohêmes, ne pouvait manquer d'être, par la suite, un joli danseur. La vieille mère lui promit qu'il épouserait sa maîtresse le jour qu'il serait capable de figurer avec elle dans un bolero. Il employa donc assidûment les journées à exercer ses jarrets qu'il avait déjà naturellement fort dégourdis.

En ce temps-là, le feu roi Louis XIII s'en allait mourant de la maladie de langueur qui devait l'emporter l'année suivante. Quoique jeune encore, il éprouvait un cruel dégoût de toutes choses, et ne montrait plus d'énergie qu'à ressentir les contrariétés. Ses goûts dominans, qui étaient la musique et la chasse, n'avaient plus de charmes pour lui; il ne chantait plus, d'une voix enrouée, ses romances

qu'on avait tant applaudies par flatterie. On le voyait des jours entiers, plongé dans une espèce de léthargie, n'ouvrant la bouche que pour faire à ses meilleurs amis de gros reproches sur des balivernes. Un soir qu'il était dévoré d'une sombre mélancolie, M. de Saint-Simon, le père du fameux, qui aimait véritablement ce malheureux prince, eut pitié de son état; et, se jetant à ses genoux, le supplia de lutter au moins contre son mal, en essayant de se distraire.

— Me distraire! répondit le roi; est-ce que cela est possible? Dans ce maudit siècle il n'y a rien qui mérite attention. Tout va de travers aujourd'hui. Nous n'avons pas un poète qui fasse bien, ni un musicien agréable, ni un peintre habile, et, par-dessus le marché, les chiens perdent les traces du gibier.

— Votre Majesté est injuste pour son temps, reprit le duc. Il me semble que M. Corneille ne fait pas mal dans la tragédie. M. Maugars est estimé par toute l'Europe pour sa manière de jouer sur la viole; Lesueur et le petit Mignard dessinent assez joliment, et j'ai une meute de choix au service de Votre Majesté, qui travaille comme il faut la grosse bête.

— Sans doute, il y a encore des amusemens pour les autres, mais non plus pour moi. Si j'appelais ici Maugars, on me viendrait dire qu il a la goutte, ou bien si je faisais une chasse, il arriverait quelque accident. D'ailleurs toutes ces choses m'ennuient, je voudrais un plaisir nouveau.

— J'ai votre affaire, Sire. On parle beaucoup, à Paris, d'une Égyptienne qui fait des merveilles avec ses pieds et qui danse

comme par-delà les Pyrénées, d'une façon délicieuse à voir. M. le prince l'a eue à Saint-Maur, et Benserade, qui est connaisseur, m'en a dit tout le bien imaginable.

— Eh bien ! amène donc cette danseuse avec toi, demain ; mais je gage tous mes éperviers contre ta meute qu'elle ne m'amusera point.

— Je tiens la gageure, Sire.

Le lendemain, M. de Saint-Simon se rendit chez les bohêmes et leur recommanda de faire danser à Liance ses pas les plus divertissans, afin de récréer l'auguste malade. En voyant le joli minois de la fillette et son costume étrange, il eut bon espoir et se réjouit davantage du bien qu'il en attendait pour le prince que du prix qu'il en devait retirer. Il daigna caresser Liance au menton en la priant de se bien

évertuer pour lui faire gagner son pari. Il envoya l'un de ses carrosses chercher la troupe pour la mener au château de Saint-Germain, où était le roi.

Nos Égyptiens s'attendaient à paraître devant la plus nombreuse et la plus belle société qu'ils eussent jamais vue. Ils furent bien étonnés quand on les introduisit dans un petit salon où il n'y avait que deux personnes. Monino avait envie de rire, et disait tout bas :

— Est-il possible que cet homme pâle et endormi soit le roi ?

Liance craignit de ne point plaire au prince, à cause de l'air indifférent qu'il avait ; elle ne se sentait pas assurée sur ses jambes, et le cœur lui battait violemment.

En effet, pendant tout le premier fandango, la figure de sa majesté n'exprima

ni surprise ni plaisir. L'étiquette ne permettait pas à M. de Saint-Simon d'applaudir ni de donner son avis avant que le roi se fût prononcé, de sorte que les deux spectateurs gardaient une froideur singulière. Quand vint le pas où Liance jouait des castagnettes, le roi releva sa tête qu'il avait tenue jusqu'alors appuyée dans sa main, et puis du bout de son pied il marqua la mesure.

Le pas du tambour à grelots lui arracha quelques sourires. Il se tourna vers M. de Saint-Simon et s'écria tout d'un coup :

— Ah ! voici que cela m'amuse. Je crois que mes éperviers sont à vous.

Quand la danse fut achevée, sa majesté se leva en chancelant de son fauteuil, et s'approcha des bohémiens.

— Allez, bonnes gens, leur dit-il d'un

ton bourru, je n'ai plus besoin ds vous; vos danses m'ont coûté une gageure d'un prix considérable: ainsi, je ne vous donnerai rien pour cette fois; allez-vous-en.

M. de Saint-Simon paya de sa poche douze louis aux Bohêmes, qui en avaient reçu le double chez le duc d'Enghien; mais Liance se réjouissait en disant qu'elle devait se trouver heureuse de n'avoir pas déplu à un prince d'humeur si difficile.

Le roi se promena le soir sur la terrasse, et faisant claquer ses doigts comme des castagnettes, il fredonna l'air qu'avaient joué les guitares. Le lendemain, il demanda où était la danseuse égyptienne et se fâcha quand on lui dit qu'on l'avait renvoyée à Paris. Un courrier partit au galop pour aller chercher la troupe; messieurs les gentilshommes de la chambre tremblaient

qu'elle ne vînt point avant l'heure du coucher, car ils auraient furieusement eu à souffrir de la colère du monarque. Heureusement le souper n'était pas servi quand les bohêmes parurent. Le roi regarda cette fois Liance avec plus de plaisir que le premier jour, et lui parla d'un ton plus doux.

— Comment faites-vous, lui dit-il, pour avoir ces joues rondes et cet air vif? Vous n'avez donc point le mal d'estomac, ni le noir dans l'ame après vos repas?

— Sire, répondit-elle, ce sont là des maux de grands princes; une pauvre fille comme moi n'est pas digne de les connaître.

— Il faudra donc que je fasse aussi une vie vagabonde, pour voir si cela me guérira.

Depuis long-temps le roi ne s'était point montré si enjoué; les jours suivans, il demanda encore la belle danseuse, et finit

par prendre l'habitude de la regarder chaque soir. Il ne se montrait pas fort généreux avec elle, mais il ne l'était, à vrai dire, avec personne. Cependant, il lui répéta plusieurs fois qu'il lui voulait du bien, ce qui n'était pas beaucoup s'engager, puisqu'il en voulut ainsi à bon nombre de gens et qu'il mourut sans avoir eu le loisir de leur en faire. Les bohêmes murmuraient entre eux de cette ladrerie d'un prince si puissant, qui, d'un autre côté, ne refusait rien à quelques favoris; mais Liance sut leur prouver que le lieu était bon à amener des profits d'occasion. Elle ne se trompait pas : Monsieur, frère du roi, donna plusieurs sommes assez belles, et la reine envoya des présens à la danseuse pour la récompenser du bien qu'elle faisait à sa majesté.

Sur ces entrefaites, un grand crime fut commis sur le chemin de Poissy ; l'ordinaire de cette ville ayant reçu vingt mille livres à porter au trésor de l'épargne, fut trouvé mort au milieu d'un bois. La somme avait disparu, et le cadavre percé de plusieurs coups de différentes armes, prouvait que ce vol était l'ouvrage d'une bande nombreuse de malfaiteurs. La police se montra fort active, et M. le lieutenant jura ses grands dieux qu'il découvrirait ces brigands. Des conducteurs de bestiaux affirmèrent avoir vu, le jour du crime, plusieurs hommes de mines et de costumes étrangers courir dans les bois. Il y eut une descente de justice chez nos Égyptiens, et on les conduisit au Châtelet. Ils furent élargis le soir même, à cause d'un alibi qu'ils établirent sans difficulté; ils avaient

paru chez le roi au moment où le vol avait été fait ; Monino seul ne s'était pas trouvé avec eux. Il ressortit des perquisitions la preuve que ce garçon avait trempé dans cette vilaine affaire avec d'autres bohêmes qui n'étaient point de la troupe de Liance. Le procès fut mené si rondement, que la chambre des Tournelles les condamna, dès la troisième séance, à être tous pendus.

Un soir, sa majesté, plongée plus avant que de coutume dans la mélancolie, fit appeler la belle danseuse. Liance commença son pas des castagnettes. Le roi frappait déjà de son pied sur le plancher comme dans les momens où le mal s'amendait, lorsque Liance, fondant en larmes, se laissa choir tout à coup aux genoux de sa majesté.

— Qu'est cela, ma mie? dit le roi; que faites-vous dans cette posture?

— Hélas! Sire, je ne puis danser davantage, à moins que vous ne m'accordiez une grace.

— Eh! que va-t-elle me demander à présent?

— Je vous demande la vie du pauvre Monino que vous avez vu ici avec moi, et qui vient d'être condamné à mort.

— Je ne me soucie point de Monino; si c'était vous qu'on eût condamnée, je vous sauverais peut-être; mais lui, que m'importe?

— Lui ou moi, c'est tout un, Sire, car je l'aimais, et il allait être mon mari.

— Je ne veux pas de mariages; on ne voit que gens qui se marient, c'est comme une persécution; le ciel confonde ce Mo-

nino! le beau plaisir que j'ai à voir des larmes lorsque je voudrais me réjouir! sortez, maudits Égyptiens! vous ne faites qu'augmenter mon mal.

Liance, au désespoir, se retirait vers la porte avec la bande consternée.

—Écoutez, reprit le roi, je vous défends d'interrompre ainsi vos danses quand je vous aurai appelée.

— Sire, répondit Liance, je n'aurai plus de cœur à danser quand Monino sera mort.

— Il faudra bien que vous dansiez, si je vous l'ordonne.

— Je mourrai plutôt moi-même que de faire un seul pas.

— Elle aussi! tout le monde en veut à mon repos: vous êtes une ingrate; allez vous-en bien vite.

— Tu le vois, Saint-Simon, ajouta le roi quand les Égyptiens furent partis ? tout conspire contre moi ; je ne puis être tranquille un instant ni goûter le plus simple délassement.

— Que n'avez-vous accordé cette grace en faveur des gentillesses de Liance et du plaisir qu'elle vous a causé ?

— Encore faut-il que je sache ce qui a mené là ce Monino.

Le roi demanda les pièces du procès ; le cas du petit bohème lui parut grave, car il dit le lendemain à M. de Saint-Simon que l'ami de Liance avait tout l'air de n'en point réchapper.

— Songez, dit le duc, que vous y perdrez les danses de la belle brune.

— Je crois que je n'ai plus besoin de ses

castagnettes ; je me sens presque guéri aujourd'hui.

a majesté éprouva, en effet, un léger retour de santé. Il y eut même une partie de chasse dans la forêt, où Louis XIII se mit en belle humeur ; quelques bourgeois s'assemblèrent aux grilles, comme il rentrait au château ; il aperçut parmi eux Liance qui cherchait à pénétrer jusqu'à lui :

— Ah ! cria-t-il avec un vilain rire, vous êtes bien empêchée de ce que je suis en bonne santé ; votre bandit de mari fera la grimace demain, et vous danserez après si vous voulez ; je ne m'en embarrasse point.

Il piqua là-dessus son cheval, et les grilles se fermèrent derrière lui.

Le Bohémien Monino fut pendu par le cou. Trois jours après qu'il eut rendu l'ame,

on vint chercher Liance pour la mener au château ; mais on la trouva vêtue de noir, avec une robe longue comme les demoiselles en portaient. Elle avait coupé ses tresses de cheveux et avait pris les *moustaches*, qui étaient ces grosses touffes frisées à la manière de Ninon de l'Enclos.

— Retournez dire à sa majesté, répondit-elle au gentilhomme ordinaire, que je vais demander le sacrement du baptême et que je renonce à ma vie errante. Le roi très-chrétien se réjouira de m'avoir ouvert le chemin du ciel.

Cette journée fut cruelle pour ceux qui approchaient de Louis XIII. Ce prince poussa des soupirs à fendre les rochers, fit des querelles à tout le monde et répéta maintes fois :

— Que je suis malheureux! ces choses sont faites pour moi.

Et autres propos qui témoignaient de ses regrets; ce n'était pas la première fois qu'il laissait ainsi mourir les gens pour s'en repentir le lendemain.

Liance n'a jamais dansé depuis ce jour. Elle vécut sagement et retirée dans une petite maison qu'elle avait achetée de ses profits; quelques dames pieuses lui firent du bien; le comte de Charost lui laissa de l'argent par son testament. M. La Roque, l'étant allé voir après sa conversion, en devint, dit-on, très-amoureux, et poussa la passion jusqu'à la vouloir épouser; mais elle préféra demeurer fille, et ce qui doit paraître singulier, c'est qu'elle perdit absolument son goût excessif pour les joyaux et la dorure.

On ne sait point à quel âge ni comment mourut la belle Liance, parce que Scapin l'Italien et cent autres baladins, qui eurent la vogue à leur tour, l'ont fait mettre en oubli.

Un peintre d'alors, nommé Beaubrun, a laissé d'elle un portrait où on la voyait dans sa petite jeunesse, avec ses airs folâtres et ses habits de danseuse ; nous ignorons si ce portrait existe encore.

— FIN —

